

L'AMOUR ET SON TRAIN

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, par les
comédiens ordinaires de l'Empereur, le 13 septembre 1853.

; Dónde iré sin ella, yo?

Aux genoux de ta jeune reine
Verse ton cœur et ton esprit, —
Perdu dans sa beauté sereine
Où ton espérance fleurit.

Sur ses deux mains penche ta tête...
Pourquoi chercher encor? pourquoi?
Vois comme elle est douce, ô poète,
La blonde Muse, près de toi!

Pauvre amoureux, quoi qu'il arrive,
Garde bien ta fidélité :
Sous les myrtes frais de la rive
Que ton ruisseau coule abrité!

Et si la colombe aux pieds roses,
La colombe aux ailes d'argent,
Vient, se posant où tu te poses,
Y gémir peut-être en songeant,

Oh! qu'elle y baigne son plumage!
Le flot sans algue et sans limon
Ne réfléchit que son image
Et ne murmure que son nom.

L'AMOUR ET SON TRAIN *z*

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PAR

OCTAVE LACROIX



PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1855

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de traduction
et de reproduction à l'étranger.

75958

A MA MÈRE

CETTE FOLIE DE JEUNESSE EST DÉDIÉE

POUR QU'ELLE ME LA PARDONNE.

Son fils tendre et respectueux,

O. L.

PERSONNAGES

GABRIEL DE LINEUIL (24 ans).

DONA CARMEN (16 ans).

DONA INES (17 ans).

DONA PEPA (18 ans).

DAME BARBARA, duègne.

RODABLAS, gitano (50 ans).

M. DELAUNAY.

M^{lle} ÉMILIE DUBOIS.

M^{lle} DELPHINE FIX.

M^{lle} MANTELLI.

M^{me} LAMBQUIN.

M. BACHE.

La scène se passe à Madrid, dans la maison de Don Ruy Dias, tuteur de Dona Carmen. — Avril 1752.

Le lecteur aura peut-être entendu parler d'un volume de vers, *les Chansons d'Avril*, publié par un tout jeune homme, il y a quelques années déjà : *l'Amour et son train*, qui a mis longtemps à paraître, est de la même date, et les mêmes inspirations, avec un peu plus de vivacité et de gaieté, s'y reproduisent. De bonne heure, je me suis appliqué à donner à mes rêves, à mes désirs, — aux capricieux tourments de l'esprit, aux inquiétudes diverses du cœur, — une forme étudiée et précise, lyrique ou dramatique, aussi littéraire que j'ai pu. J'ai cultivé affectueusement les plus humbles fleurs de l'art et de la poésie, tout ce qu'il m'a été permis jusqu'à présent d'atteindre et de toucher. Hier, j'ai abordé le théâtre, et le public a bien voulu encourager mes efforts et me soutenir à l'entrée de cette arène, nouvelle pour moi, redoutable pour tous, qu'on appelle la scène et la lumière de la rampe ; une si indulgente faveur me prescrit des engagements sérieux que je tâcherai de remplir.

Je dois remercier d'abord cette haute et grande Comédie-Française, la *Maison de Molière et de Racine*, comme nous disons glorieusement, qui m'a accueilli dès le premier jour, à mon premier pas, puis ces acteurs intelligents et fins, aimables et supérieurs, où j'ai trouvé non-seulement de brillants interprètes, mais surtout des conseillers, des guides, des amis. — Le poëte crée, l'acteur réalise. La pensée n'est qu'un souffle ; c'est la vie assurément, mais il lui faut un corps, une attitude, une démarche, une voix, l'essor et le mouvement ; il faut qu'elle soit visible aux yeux et belle à voir, accessible à l'âme par la parole et puissante sur l'âme ; qu'elle intéresse, qu'elle séduise, qu'elle enchaîne, qu'elle se grave. Tel est le travail, telle est l'œuvre de l'acteur, sa coopération magnifique aux inventions du génie humain. Et ce que l'acteur devient pour Sophocle et Shakspeare, par exemple, pour Aristophane et Molière, pour Calderon et Schiller, il l'est également, à cent degrés plus bas, pour le plus mince et le plus léger des drames. Il y a ainsi de la majesté à vivre sur les sommets, comme il y a de la grâce à descendre parmi les aubépines des vallons.

Quant à moi, je dois la meilleure part du succès de cette petite comédie aux artistes qui ont ou l'habileté de faire quelque chose de leurs rôles et même de les faire valoir, et j'écrirai ici leurs noms avec gratitude, avec bonheur.

M. Delaunay, le plus coquet, le plus malin, le plus engageant et le plus poétique des amoureux, a doué Gabriel de Lineuil de toutes les flammes vives ou attendries de la passion, de tous les éclairs et de toutes les saillies de la gaieté : on croirait voir M. le chevalier de Boulvers à vingt-quatre ans, ou M. le duc de Richelieu, ces adorés garnements à qui Voltaire, déjà vieux ou jouant le vieux, adressait

de jolis vers. Mais, chez Gabriel de Liencil — M. Delaunay l'a très-bien deviné et fait sentir, — cela n'est que de l'humeur, que de la *furie française*, et le fond de l'âme, si mouvant qu'il soit, reste toujours sensible, amoureux et sincère.

M^{lle} Delphine Fix, sous la mantille et le réseau, est la plus ravissante des Castillanes. L'expression narquoise et fine de sa physionomie, la franchise de son geste, la verve de sa parole prompte et spirituelle, ironique et railleuse, ces qualités exquises et rares que l'éminente artiste déploie au besoin avec tant de goût, ont gagné au premier moment les spectateurs et, grâce à elle, les mille difficultés du rôle ont été sauvées et applaudies. M^{lle} Fix lance un mot comme l'enfant Amour lance une flèche, et, sous son costume de Dona Ines, elle fait penser tour à tour aux espiègleries de l'Agathe de Regnard et aux agaceries de la Rosalinde de Shakspeare.

M^{lle} Émilie Dubois, fraîche comme une rose et blonde comme une abeille, élégante et délicate, a prêté au personnage de Dona Carmen le doux attrait et la naïveté de sa jeunesse, un charme qui réjouit et qui éclaire les cœurs : elle est tendre, émue, un peu lutine parfois, câline à l'occasion, toujours enchanteresse. Le vers, en passant sur sa lèvre, y semble fleurir tout à coup ; elle aussi, elle rappelle je ne sais quelle bergère de Théocrite qui n'a qu'à venir pour amener le printemps, et qui fait sécher le gazon et *le berger lui-même* dès qu'elle s'enfuit.

M^{lle} Mantelli, dans un rôle ingrat, a été fière et belle, — l'héritière d'un hidalgo, brune et dorée comme ces Andalouses, filles du soleil, que Murillo excelle à peindre, et, ne pouvant pas davantage pour son personnage de Dona Pepa, elle lui a imprimé une teinte vraiment espagnole et originale.

M^{me} Lambquin, Dame Barbara, a bien des droits à mes remerciements. Elle démêle, au moyen de ce tact particulier qui est le talent des bonnes comédiennes, les moindres intentions de son rôle et elle en sait rendre les plus imperceptibles nuances. Elle gronde, elle crie, elle cède, avec naturel et bonhomie ; elle est amusante et pittoresque. Une pareille duègne dans un théâtre est une véritable fortune pour les auteurs et pour le public.

M. Bache, sous la besaco et la guenille de Rodablas, bohémien et philosophe, sorcier et sceptique, au milieu des riantes jeunes filles, si heureusement variées de beauté, de caractère et de toilette, est comme un mendiant de Callot qui traverserait — sans comparaison pour ma pièce — une peinture gracieuse de Watteau, ou mieux, de l'Albane. L'effet est inusité, bizarre ; mais le Satyre, chez le poète ancien, s'approchait ainsi quelquefois du groupe joyeux des Nymphes.

Et maintenant je remercie mes confrères de la critique et de la presse de la bienveillance qu'ils m'ont fait voir. Il est doux, à certaines heures de la vie, d'entendre de sympathiques paroles autour de soi : ces paroles, tombées de telle plume, honorent et touchent, je le sens bien.

Paris, 27 septembre 1855.

L'AMOUR ET SON TRAIN

Un petit salon. Porte d'entrée au fond, avec une serrure et un verrou; porte latérale au second plan à droite, et cheminée au premier plan. Une autre porte au premier plan, à gauche, et fenêtre au second plan. Sur le devant, à gauche, un guéridon où sont jetés une bourse en filet, un éventail, etc.; trois sièges auprès du guéridon. A droite, sur le devant, une table et tout ce qu'il faut pour écrire; un fauteuil près de la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAME BARBARA, DONA CARMEN.

(Dame Barbara est assise à gauche et brode au tambour. Dona Carmen, debout près de la fenêtre, y cueille une rose dans un vase.)

D. CARMEN, descendant vers le milieu.

Ce gai bouton d'avril, si frêle et si hâté,
Dès le premier soleil je l'avais adopté,
Et, pendant trois longs jours, dans toutes mes prières,
J'ai demandé pour lui les brises printanières,
Le rayon le plus doux comme le plus doré.
Si je l'avais perdu, vraiment j'aurais pleuré.
Triste et seule, avec lui j'amusais ma tendresse :
C'était mon amoureux, moi j'étais sa maîtresse !
Mais ce soir, quand j'allais l'oublier, — le chéri
A brisé sa cloison, et la rose a fleuri.

(A Dame Barbara.)

Mets-la dans mes cheveux nouvelle et parfumée...

(Elle se baisse; Dame Barbara lui met la rose dans les cheveux.)

Suppose maintenant que je veuille être aimée ..
Suis-je belle, dis-moi ?

DAME BARBARA.

Belle comme le jour,
Comme les trois vertus : la Foi, l'Espoir, l'Amour.

D. CARMEN.

Bien. C'est comme cela que je veux être. Écoute !
 On dit que plus d'un cœur souffre tout bas et doute,
 Et, sans avoir aimé, n'espère déjà plus ;
 Or, sa croyance éteinte et ses rêves perdus,
 Qui peut savoir ?

(Baisant la voix.)

l'amour les lui rendrait peut-être.

DAME BARBARA, toujours assise.

Vous avez dit ?

D. CARMEN, s'asseyant près d'elle.

J'ai dit que mon tuteur, ton maître,
 Est à Séville. Il doit y rester pour le moins
 Vingt jours ; et toutes deux nous vivons sans témoins...
 Deux femmes !

(Avec intention.)

M'aimes-tu, Barbara ?

DAME BARBARA.

Belle et bonne,
 Qui ne vous aimerait, senorita ?

D. CARMEN, avec un léger soupir.

Personne,

Excepté toi, vois-tu, ne me l'a dit encor,
 Et j'en suis inquiète, oh oui ! — Mais tout d'abord,
 Si tu m'aimes, sans rien cacher, je t'en supplie,
 Réponds-moi : Que fait-on, jeune fille et jolie ?
 As-tu dansé beaucoup autrefois ?

DAME BARBARA.

Moi ? très-peu.

Le jour je travaillais, le soir je priais Dieu.

D. CARMEN.

Tous les jours ?

DAME BARBARA.

Tous les jours.

D. CARMEN.

Le passe-temps, ma chère,
 Est respectable, hélas ! — mais tu n'es pas sincère...
 Conte-moi le bon temps, ces fandangos légers

Qui glissaient et fuyaient sous les blancs orangers,
Et les cœurs plus émus que rapprochait la danse...
Peut-être un souvenir, quelque chère imprudence...

DAME BARBARA.

Une imprudence, moi ! Barbara Cardoval !
Je n'en ai jamais fait ; vous me connaissez mal ;
Car, bravant tout, complots, billets doux, embuscades,
Je marchais insensible à travers les œillades.

D. CARMEN.

Amie, est-ce bien vrai ?

DAME BARBARA.

Grande était ma vertu.
Celui qui l'attaquait, j'en jure, était battu.

D. CARMEN.

Mais toi-même...

DAME BARBARA.

A Tolède et dans les deux Castilles,
Je passe pour la fleur et la perle des filles.

D. CARMEN.

J'en suis bien sûre ; mais tu m'as dit à moitié,
Un jour, que ta rigueur peut-être aurait plié,
Si...

DAME BARBARA.

J'étais invincible, et rien...

D. CARMEN.

Quoi ! tu t'irrites,
Barbara ! Je connais mieux que toi tes mérites.
Mais tu m'avais promis... Oh ! j'y tiens, et je veux,
Douce comme pour moi, recevoir tes aveux.

DAME BARBARA, se levant et passant à droite.

Non. J'étais fière et sage... et pourtant à Tolède,
Lorsque j'avais seize ans, je n'étais pas trop laide.

CARMEN, s'approchant.

Je le savais. Ensuite ?

DAME BARBARA.

Au bal, senorita,
Vers ce temps, un jeune homme à me voir s'arrêta,
Pendant que je dansais un boléro. La flamme

Brûlait dans son regard si vive, que mon âme
Y fut prise, et j'aimai je ne sais trop comment.
L'homme était un trompette au Royal-Régiment,
Et, certes, le plus beau ! Sous sa moustache noire,
Quelles lèvres de pourpre ! et quelles dents d'ivoire !
Quel uniforme rouge avec des galons d'or !
Tel est, dans la chanson, le Cid Campeador.

D. CARMEN.

Toi, tu jonas Chimène ?

DAME BARBARA.

Un mois. Bah ! rien ne dure ;
Car, avant que l'Église eût fini l'aventure,
Il me fit ses adieux, sans égard pour mon cœur,
Et tout le régiment partit.

D. CARMEN.

L'ingrat vainqueur !

DAME BARBARA.

Je le pleurai beaucoup. Toute ma triste vie,
Dépareillée, alla camper à Ségovie,
Tête et cœur, tout ensemble.

D. CARMEN.

Et ton Cid ?

DAME BARBARA.

Trahison !

Avec lui son amour changea de garnison.

D. CARMEN.

Mais la tienne, est-ce pas, fut loyale et fidèle ?

DAME BARBARA, hésitant.

Mon amour... oui, sans doute, elle fut...

D. CARMEN.

Éternelle.

Je t'approuve en cela, ma vieille amie. Eh bien !
Puisque tu m'as tout dit, je ne cacherai rien.
J'aurai bientôt seize ans ; aussi, l'autre dimanche...
— Toi-même as prétendu que ma mantille blanche
Fait bien sur mes cheveux, et je la mets pour toi... —
Dimanche donc, j'avais ma mantille, et je croi
Qu'elle allait à merveille. Au fond de la chapelle,
J'entendis qu'on disait à voix basse : Elle est belle !

— C'est qu'elle est vraiment riche et d'un tissu très-fin ! —
 En priant, j'écoutais les propos. — « Mais enfin
 Ce seigneur cavalier, pensai-je, qui dans l'ombre
 Est debout, au front large, aux yeux noirs, à l'air sombre,
 A regardé souvent de ce côté... Pourquoi ?
 Est-ce encor ma mantille?... ou bien, si c'était moi !... »
 C'était moi, Barbara. Quand je quittai l'église,
 Il passa devant moi. Juge de ma surprise !
 De loin il semblait vieux, il est jeune !... et galant,
 Il m'offrit l'eau bénite ; et puis, rouge et tremblant,
 Il glissa dans ma main... une lettre... Oh ! ma bonne,
 Je voulais refuser... il avait fui... pardonne !

DAME BARBARA.

Réfléchissez, ma fille, aux pièges du démon ;
 Car celui qui me pousse à dormir au sermon
 Peut bien, changeant soudain de génie et de proie,
 Cacher son pied de bouc au fond d'un bas de soie,
 Et sous un doux sourire un grincement de dents.

D. CARMEN.

Ma chère, le démon n'est pour rien là dedans.
 Le seigneur cavalier n'est pas juif, ni bohème,
 Puisqu'il vient à l'église...

DAME BARBARA.

Et c'est Satan quand même !

D. CARMEN.

Puis, je ne l'aime pas.

DAME BARBARA.

Que le diable est subtil !
 Dans sa lettre, voyons, que vous demandait-il ?

D. CARMEN.

(Elle prend une lettre glissée dans sa ceinture.)

Je lis : « Soyez clément à mon âme abattue,
 » Que l'isolement brise et que l'absence tue !
 » Je souffre et je succombe. Aidez-moi. J'ai besoin
 » D'une sœur, d'une mère, et toutes deux sont loin.
 » Mais, votre mère et vous, la paix et l'espérance,
 » Peut-être le bonheur, vous me rendrez la France,
 » Si je peux, jeune fille, une heure chaque soir,
 » Sous le toit bienveillant vous entendre et m'asseoir. »
 Il te prend pour ma mère, oh ! cela m'a séduite,

Et pour dire : Venez, j'ai répondu bien vite.

DAME BARBARA.

Non... Ici je suis seule, et je dois m'opposer...

D. CARMEN.

Ma mère, voulez-vous me donner un baiser?

DAME BARBARA, après l'avoir embrassée.

Puis-je savoir le jour?...

D. CARMEN.

Sa lettre est si plaintive,
Si douloureuse! — Enfin, ce soir même il arrive.

DAME BARBARA. Elle se récrie.

Ce soir?... Y pensez-vous?... Votre tuteur dira...

D. CARMEN, la cajolant.

Va recevoir au seuil l'étranger, Barbara.

DAME BARBARA, s'en allant.

Déplorable indulgence et bonté sans remède!
Je résiste... je gronde... et tout à coup je cède.

(D. Carmen l'embrasse sur la joue. — Elle sort.)

SCÈNE II.

D. CARMEN, seule.

Viendra-t-il? L'aimerais-je? Oh! voilà bien longtemps
Que j'y pense, et tout bas je l'aime et je l'attends.
Mais lui, s'il n'aimait pas?

(Elle s'assied à droite.)

L'autre jour, à la messe,
A-t-il lu dans mes yeux l'échange et la promesse?
Son front pâle a rougi; moi, mon cœur a tremblé,
Et, prompt comme un regard, mon amour a volé.
Je voudrais maintenant, c'est ma plus chère envie,
Toujours belle à ses yeux, être douce à sa vie,
Mêler mes jours aux siens, et, dans leur cours heureux,
Par de jeunes amours nous rajeunir tous deux.

(Elle regarde du côté de la fenêtre.)

* C'est le printemps! L'amour remplit l'herbe et les branches. (1)

* Les insectes d'azur et les colombes blanches.

(1) Tous les vers marqués d'un astérisque peuvent et doivent, dans la plupart des cas, être supprimés à la représentation. On ne les rétablit ici que pour conserver au poème son intégrité.

- * S'unissent pour fêter la joyeuse saison,
- * Et tout chante... Comme eux n'ai-je pas ma chanson?
- * Dieu sourit dans le ciel et bénit toutes choses :
- * La nuit sereine envoie au sein des fleurs écloses
- * Les sylphes pèlerins se poser et dormir...
- * Lui, comme il tarde, hélas! — S'il n'allait pas venir?...
- * J'ai peur... au moindre bruit mon cœur troublé palpite...

(Elle rêve.)

- * Je rêvais autrefois, lorsque j'étais petite,
- * De mon ange gardien, un enfant comme moi,
- * Qui me baisait la joue, et disait : « Près de toi
- * Je veille; dors, ma sœur! » et voilà, chose étrange!
- * Que dans la nuit d'hier j'ai revu mon bon ange...
- * Non pas comme il était, mais plus grand... Devant lui
- * Je tressaillis d'abord, puis j'eus crainte, et j'ai fui...
- * Le ciel est clair, et l'ombre aux flèches des églises
- * Semble un voile qui flotte, agité par les brises.
- * J'ai froid... au cœur surtout... — Que je voudrais savoir
- * S'il m'aime, et s'il aura du plaisir à me voir!...

De projets d'avenir j'ai la tête remplie...

Si je pouvais, du moins, être la plus jolie!

Mais qu'il tarde, mon Dieu!... N'est-il donc pas pressé?

Ou plutôt mon billet l'aura-t-il offensé?...

J'ai trop vite peut-être... Ah! folles que nous sommes,

Nous nous laissons ravir à des semblants!... Les hommes

Né savent pas aimer. — Je l'accuse... et pourquoi?...

C'est moi qui suis méchante; ami, pardonnez-moi.

(Se levant.)

Mais j'y songe, ô malheur! c'est ce soir, et peut-être

Tout à l'heure, qu'Ines et Pepa vont paraître...

Je l'avais oublié. Comment ferai-je, hélas?

(Passant à gauche.)

Il faudra qu'il s'en aille... oh oui!... — Je ne veux pas

Qu'il soit surpris et vu par ces belles rieuses,

Légères, comme au vent leurs écharpes soyeuses...

D'ailleurs, j'ai cent raisons... Mais on vient... oh! j'ai peur!

SCÈNE III.

D. CARMEN, DAME BARBARA, GABRIEL.

DAME BARBARA.

Dona Carmen, voici notre honoré seigneur...

GABRIEL.

Gabriel de Lineuil, pour vous servir, mesdames.

(A part.)

Qu'elle est charmante!... un ange égaré chez les femmes!

(Haut à Carmen.)

Vous avez eu pitié, n'est-ce pas, senora?

D. CARMEN.

Non ; mais j'ai pris conseil de Dame Barbara,

Qui, soigneuse, veilla sur mon enfance amère,

M'aima tout orpheline et me rendit ma mère;

(Dame Barbara compose sa physionomie et prend un air sérieux et maternel.)

Elle a voulu permettre, et c'est elle...

GABRIEL.

Merci.

Rien ne m'était plus cher, et vous avez ainsi,

Offrant à ma tristesse une main bienfaisante,

Chassé loin mes regrets de la patrie absente.

DAME BARBARA, avec une obséquiosité drôle.

Seigneur!...

D. CARMEN, passant au milieu.

Ce doux pays, pourquoi l'avoir quitté?

GABRIEL.

Où l'attend son destin tout homme est emporté.

L'Espagne m'a souri toujours ; je l'ai choisie.

C'est le sol généreux où toute poésie

Germe et se plaît : l'honneur, la beauté, le soleil !

Un soir, à l'horizon moins sombre que vermillon,

Du côté de l'Espagne, une étoile inconnue

Se montra calme et pure, et brilla sous la nue.

J'étais avec ma sœur : « Frère, regarde bien,

Dit-elle ; l'astre d'or qui se lève est le tien. »

Moi, j'embrassai ma sœur, et j'acceptai l'augure.

Le hasard quelquefois vient de Dieu, je vous jure.

Aussi, comme on le dit des pasteurs d'Orient,

Pour une étoile au ciel, crédule et souriant,

Je suis parti. J'ai vu l'Espagne et chaque ville.

De Figuière à Cadix, de Léon à Séville,

Vainement j'ai cherché. — Sur l'Alhambra détruit,

Rien... hormis le croissant pâle et triste qui fuit.

Vieille, Grenade vit terre à terre, et Valence,
La nuit, n'a plus un chant qui trouble son silence ;
Séville est sans amour dans ses yeux noirs flétris,
Et les femmes y sont fausses comme à Paris.

D. CARMEN.

Et l'étoile, seigneur ?

GABRIEL.

Je l'accusais sans doute.
Le cœur triste et désert, j'interrogeais la route...
Mais j'espérais encore, et je disais : Là-bas !
Là-bas peut-être !... Eh bien ! Dieu ne me trompait pas.

DAME BARBARA.

Au moins vous avez vu le port de Barcelone,
La Vierge *del Pilar*, notre illustre Madone...
Le tombeau du grand Cid, à Burgos...

GABRIEL.

Non.

D. CARMEN.

Seigneur,
J'ai cherché moins que vous, et je crois au bonheur...
Soyez heureux ! Voyez, paisible est ma famille,
Et peu nombreuse, hélas !
(Montrant Dame Barbara.)

La mère avec la fille.

DAME BARBARA.

Et le tuteur absent qui bientôt reviendra...

D. CARMEN.

Que vous verrez, seigneur, et qui vous aimera.
Venez...

DAME BARBARA.

Nous mêlerons à notre causerie
Les noms de votre mère et de votre patrie.

D. CARMEN.

Moi, je vous parlerai de votre sœur, souvent.
Comme une ombre au matin que disperse le vent,
Vos regrets s'en iront, j'y compte... j'en suis sûre.

DAME BARBARA.

Dans le monde, seigneur, tout est malice pure...
Oh ! la porte est solide... elle a de bons verrous ;

Mais que de gens à craindre aux femmes comme nous!...
 Car nous ne sommes pas veuves ni mariées,
 Et j'ai connu pour rien des filles décriées...
 Puis, un Français si jeune... et si gentil... pour Dieu!
 Attendez don Ruy Dias, seigneur, ou venez peu...
 C'est en son noble nom que je vous sollicite...

(Elle remonte à la porte du fond, qu'elle ouvre.)

GABRIEL, très-ému, à Carmen.

Ah! senora...

D. CARMEN, vite et bas.

Plus tard... à demain... Partez vite...

(A part.)

On pourrait le surprendre. (Bas à Gabriel.) Ayez courage et foi!

(Haut.)

Madame Barbara vient de parler pour moi.

Elle a toujours raison.

GABRIEL, bas.

J'ai compris. (Haut.) Puis-je dire

Ce que j'ai dans le cœur? non; — mais votre sourire,
 Votre bonté céleste et vos paroles d'or,
 Je n'en veux perdre rien... oh! rien! c'est mon trésor,
 C'est plus que mon pays... — Adieu!

(Il salue et sort; dame Cardoval le suit.)

SCÈNE IV.

D. CARMEN, seule.

Vraiment, je l'aime,

Et je n'en doute plus à présent. Mais lui-même
 Comme il semblait ému! comme il tremblait! Je crois,
 Pauvre ami, que son cœur palpitait dans sa voix...

(Voyant entrer Ines et Pepa par la porte de droite et allant à elles.)

Enfin!

SCÈNE V.

D. INES, D. CARMEN, D. PEPA,

D. INES.

Bonsoir, Carmen!

D. PEPA, à Carmen.

Bonsoir! Dis-nous si l'heure
Se fait un peu légère et glisse en ta demeure,
Chère Carmen!

D. CARMEN, hésitant.

Oui... non... quelquefois.. pas toujours...

(Se reprenant.)

Mais chez moi l'heure est douce, et ce sont de beaux jours
Quand le sourire y vient sur vos lèvres vermeilles!

D. INES.

Va, ton cloître sera bruyant : ruche d'abeilles
Ou nid d'oiseaux, parloir de filles au couvent,
Caquets, rires, — choisis...

D. CARMEN.

Je choisis tout.

D. INES.

Souvent?

D. CARMEN.

Deux et trois fois par jour plutôt qu'une...

D. PEPA.

Es-tu franche,

Quand tu nous dis cela, chère belle?

D. INES.

Je penche,

Pour ma part, à douter.

D. PEPA.

Et moi je doute aussi.

D. CARMEN.

Que vous ai-je donc fait pour me traiter ainsi?

D. INES.

C'est à nous de nous plaindre, et tu n'as pas d'excuse.

(Elle s'assied à gauche, Carmen s'assied près d'elle; et Pepa s'est assise entre les deux, un peu en arrière.)

Nous venons consoler une pauvre recluse,

Qui ne voit qu'à travers sa vitre le ciel bleu,

Hélas! et qui vit seule, avec sa dînée et Dieu;

— C'est si triste un printemps du haut d'une fenêtre! —

L'AMOUR ET SON TRAIN.

Oui, mais l'Amitié vient. Alors, l'Amour peut-être,
 Ou, si ce n'est l'Amour, le seigneur cavalier
 En avait la façon, tu ne peux le nier...
 L'Amour donc devant nous a délogé bien vite.

D. PEPA.

Pour déloger, ma chère, il fallait être au gîte.

D. CARMEN, avec embarras.

Je ne sais pas comment...

D. PEPA.

Oh! le mot est prévu,
 Et ta défense est vaine. On a vu, fort bien vu.

D. CARMEN.

Un homme, dites-vous?... Serait-il incroyable
 Que Dame Barbara pût recevoir...

D. INES.

Le diable?

Car toute duègne en tient. Non... — mais un amoureux,
 Jeune, aimable et galant? Oui... — ce serait affreux,
 Et nous n'y croyons pas.

D. CARMEN.

Méchante!

D. PEPA.

Je soupçonne

Don Gonzalo d'Alanje...

D. CARMEN.

Encore lui?...

D. PEPA.

Ma bonne;

Il est à ton égard d'un tendre!... — Il faut le voir!
 Autour de ta maison il rôde chaque soir,
 Et pour toi, l'an dernier, n'a-t-il pas, l'homme unique,
 Mis son amour en vers et ses vers en musique?
 Et la gamme et la rime et les sonnets sculptés
 Ont redit tout l'hiver ta gloire et tes beautés.

D. CARMEN.

C'est injuste et cruel, Pepa, puisque cet homme
 — A peine si je sais le nom dont on le nomme —
 Ne m'a jamais parlé, ne m'a jamais écrit...

D. PEPA.

Comment douter? partout il le chante et le dit.

D. CARMEN.

Mais enfin je vis seule, et toi tu cours les fêtes...
Ta danse, ô ma railleuse, y tourne bien des têtes,
Et dans ces bals tes yeux, une fois moins moqueurs,
Sont des pièges charmants où se prennent les cœurs.
On m'en a cité cent que je pourrais, ma belle,
Te nommer à mon tour. L'un vient de Compostelle,
L'autre est de Pampelune, un autre est Andaloux. —
Don Gaspar d'Alvarez t'adore à deux genoux.

D. INES.

Oui, tout Madrid en parle.

D. PEPA.

On parle de toi-même,

Ines.

D. INES.

La grande affaire! Oh! je l'avoue, on m'aime,
Et j'aime quelque peu, car j'estime en ce cas
Que c'est péché de prendre et de ne rendre pas.

D. PEPA.

Don Alfonso Nunez...

D. INES.

Sans feinte et sans mystère,

Ce n'est pas lui.

D. PEPA.

Pourtant il est beau militaire,

Et capitaine.

D. INES.

Hélas! pardonnez si j'ai tort :

Le plus sot animal comme le plus butor,
Et le plus plat faquin comme le plus bravache,
Soit qu'il relève en crocs les bouts de sa moustache,
Soit qu'il se cambre d'aise en se gonflant de vent,
Ah! c'est, dans notre Espagne, un officier souvent,
Et le seigneur Nunez est de la confrérie.

D. CARMEN.

Ta sortie est sévère; Ines.

D. INES, se levant et passant au milieu.

Je vous en prie,
Plus un mot de cet homme ! et qu'il dorme en repos,
Cousu dans ses galons, à l'ombre des drapeaux.
Tiens, Vénus me paraît une fade coquette,
Pour avoir un matin donné dans l'épaulette ;
Et Mars, tout dieu qu'il est, n'obtiendrait rien de moi.

D. PEPA, venant à la gauche d'Ines.

Quel est donc l'homme heureux ? Nous attendons....

D. INES.

Ma loi

Est d'être toujours franche : ainsi, je me dévoue.
Je trouve qu'à notre âge une rose à la jonc,
Un sourire à la lèvre, au cœur même un amour,
C'est tout simple. — J'allai m'acheter, l'autre jour,
Un bouquet de lilas chez dame Marguerite,
— Le lilas maintenant est ma fleur favorite. —
Le soir, je dénouais mon bouquet ; — sous ma main
Voilà qu'un billet doux glisse et tombe : « A demain ! »
Eût dit Carmen ; Pepa, de nous trois la plus sage,
Sans rien lire, eût brûlé mon amoureux message ;
Moi, j'ai voulu savoir ; je tiens d'Ève, entre nous...
La lettre m'adorait, et pour un rendez-vous
Marquait l'heure et le lieu. J'ai tenté l'entreprise,
Le démon me poussant.

D. CARMEN.

Et puis ?

D. INES.

Je suis éprise.

La chose était écrite ici-bas comme au ciel.

D. PEPA.

Nous diras-tu le nom de l'amant ?

D. INES.

Gabriel.

D. PEPA, à part.

Qu'ai-je entendu ?

D. CARMEN.

Tu dis que le nom de cet homme...

D. INES.

Son nom est Gabriel, celui d'un ange...

D. PEPA, à part.

Comme

Le hasard est moqueur !

D. CARMEN, à part.

O Dieu ! si c'était lui !

J'en mourrais !

D. INES.

D'où vous vient ce silence aujourd'hui ?
Carinen est pâle et tremble ; et Pepa...

D. PEPA, avec feinte.

Moi, j'écoute,

Et je te félicite. Il te plaît fort sans doute ?

D. INES.

Sans nul doute ; il est beau, jeune ; il a de l'esprit,
Et, quoiqu'il parle mal l'espagnol, ce qu'il dit
Me paraît merveilleux.

D. CARMEN, à part.

Oh ! je souffre, et mon âme
Est brisée. A présent tout est fini...

D. PEPA, à part.

L'infâme !

Sa trahison est noire.

(Haut et raillant.)

Ines, le beau galant

Qui sait peu l'espagnol est Basque ou Catalan ?

D. INES.

Non, chère, il est Français. J'aime la France en somme.
Un Français, même obscur, est partout gentilhomme.
Nous avons la grandeur, mais ces doux étrangers
Ont la grâce qui charme et les propos légers.

D. PEPA, éclatant.

Oui, plus légers encor que tu ne pourrais croire.
A mon tour, je m'en vais vous conter une histoire :
Chez le ministre, un soir de bal, j'ai rencontré
Le seigneur Gabriel...

D. CARMEN, à part.

Ah ! pauvre cœur navré !
 Contiens-toi maintenant !

D. PEPA.

Et nous avons ensemble
 Dansé trois boléros, trois fandangos...

D. INES, à part.

Je tremble.

D. PEPA.

Le seigneur Gabriel m'a, dès le second tour,
 Pressé la main. C'était préluder en amour.
 L'aveu n'a point tardé. Notre homme est passé maître
 Dans son art, et jamais ne mentit mieux un traître;
 Il me disait sa vie, et moi, sans me fâcher,
 J'entendais son amour lentement s'épancher:
 Étranger, il n'avait cherché sur toutes choses
 Que le Généralisse avec les lauriers-roses,
 Quand il me vit un jour, et ne chercha que moi.

D. INES.

Mais cet homme est affreux pour moi comme pour toi !

D. CARMEN, avec douleur, s'asseyant à gauche.

Et pour moi !

D. PEPA, surprise.

Tu connais ?...

D. CARMEN.

Plaignez-moi, mes amies !
 Les naïves amours dans mon cœur endormies,
 Mon âme et ma pensée, et mes rêves chéris,
 La paix de mes seize ans, leur calme, il a tout pris !

(Elle pleure.)

Oh ! je croyais en lui comme en Dieu. Sa parole
 M'enivrait tout à l'heure, et j'aimais... j'étais folle.
 Vous l'avez vu sortir. C'était lui qui partait,
 Et pour le suivre, hélas ! tout mon cœur me quittait.

D. PEPA, allant à droite.

Encor si je pouvais me venger !... — Que retombe
 Ma haine sur son front !

D. INES.

Ta haine, ô ma colombe ?
Ta haine seule ? et nous ? car, dans l'inimitié,
Carmen et moi comptons au moins pour la moitié.

D. CARMEN.

Moi, je pleure.

D. INES.

Où plutôt ces amours déloyales
Nous brouillent désormais, et nous sommes rivales.

D. PEPA, revenant.

Que dis-tu ? nous brouiller ! Non, il faut nous unir
Pour l'accabler de haine, et puis pour le punir.

D. INES.

J'y songeais. Du sang-froid d'abord. Voyons les choses.
Il est, même en amour, des effets et des causes,
Et la cause évidente est dans notre beauté.
Plus d'un bruit à Madrid m'a parfois rapporté
Qu'on nous trouve très-bien, et qu'on prise les belles ;
Mais nous aurons toujours des amants infidèles,
Puisque nous sommes trois. — L'Amour, ce papillon,
Dit un rimeur, pourvu qu'on soit fleur ou rayon,
Accourt vite et se pose, et tout est bonne proie.
Donc, si vous m'en croyez, nous resterons en joie,
Et si pour la vengeance un jour nous est donné,
Si le Français revient, nous lui rirons au né.
Telle est la mode en France, où, très-peu furieuses,
Les dames n'ont jamais des amours sérieuses.

D. PEPA.

Malgré tout, je le hais.

D. INES.

Une autre question !
Est-il juste envers nous ? et dans sa passion
Chacune a-t-elle un tiers ? Caprice ou fantaisie,
Qui sait ? l'une de nous est peut-être choisie ?

D. CARMEN, avec empressement, et se levant.

Cherchons...

D. PEPA.

Que nous importe !

D. CARMEN, à part.

Oh ! que je souffre, hélas !

D. INES, à part.

Je ris. Le tour pourtant n'est pas gai.

SCÈNE VI.

D. CARMEN, DAME BARBARA, D. INES, D. PEPA.

DAME BARBARA.

Rodablas,

L'horrible mendiant à l'immonde figure,
Vous demande l'aumône.

D. CARMEN, lui tendant la bourse qui était sur la table.

Eh bien, prends.

(Dame Barbara, après avoir pris une pièce de monnaie, remet la bourse sur la table.)

D. INES.

L'aventure

Nous seconde et nous sert. Cet homme est bohémien ;
Il nous amusera. S'il venait ?

DAME BARBARA, avec effroi.

Lui ! pour rien

Je ne veux voir entrer ici cet effroyable
Sorcier d'Égypte, issu directement du diable,
A ce qu'il dit lui-même, et qui sur la maison
Ferait tomber la foudre.

D. INES, avec une solennité jouée.

Oh ! vous avez raison !

Il faut craindre beaucoup. Mais la vertu, madame,
Est de braver l'enfer en retenant son âme.
Je n'ai pas peur.

D. PEPA.

Ni moi.

DAME BARBARA.

Quoi donc ! lorsque j'ai dit
Que cet homme est sorcier, sacrilège et bandit,
Qu'il est toujours avec le diable et l'accompagne,

SCÈNE VIII.

27

On s'obstine ?... Ah ! tout change et se perd en Espagne !...
Moi, s'il vient, je m'en vais.

D. CARMEN.

Qu'il vienne, Barbara !

D. PEPA, à Dame Barbara qui hésite.

Nous vous protégerons.

D. CARMEN.

Non ; elle s'en ira.

DAME BARBARA.

Déplorable bonté !

(Elle sort, pressée et cajolée par les trois jeunes filles.)

SCÈNE VII.

D. CARMEN, D. INES, D. PEPA.

D. INES.

Vous me laisserez faire.

Je sais comment on parle aux sorciers, d'ordinaire,
A celui-ci surtout. On dit qu'il voit de loin ;
Prenons de lui conseil, nous en avons besoin.

(Elle s'assied à droite.)

D. PEPA.

Le voici !

(Elle passe à gauche.)

SCÈNE VIII.

D. PEPA, D. CARMEN, RODABLAS, D. INES.

D. CARMEN. Elle lui tend la bourse.

Rodablas, acceptez cette somme,
Et vous nous répondrez.

(Elle s'assied à gauche.)

RODABLAS.

Toujours en galant homme.

Le bonheur vous recherche, et les astres des cieux
Penchent leurs blancs rayons sur vos fronts gracieux,
Et vous vivrez longtemps sans vieillir.

D. INES, assise à droite.

Autre chose,

Gitano. Feu ma tante habitait à Tolose
 En dix-sept cent vingt-un, et, dans ce temps meilleur,
 La vertu, disait-elle, était partout en fleur ;
 La beauté se cachait sous toutes les mantilles,
 L'âge d'or revenait... lorsque trois jeunes filles,
 Les reines de Tolose, un jour, sans y songer,
 Furent prises d'amour pour le même étranger.
 Ce seigneur cavalier, faisant le bon apôtre,
 Avait conté sa flamme à l'une comme à l'autre,
 Une même chanson... Avait-il fait un choix ?
 En eût-il préféré quelqu'une ?

RODABLAS.

Je le crois.

C'est l'usage en Espagne aussi bien qu'en Bohême,
 Qu'on y soit jeune et vieux, ou gitano. Moi, j'aime
 Ma guenille en hiver, mon soleil en été,
 Mais, guenille et soleil, tout pour ma liberté.
 De même on peut donner, en traversant le monde,
 Un regard à la brune, un sourire à la blonde,
 A l'une toute une heure, à l'autre tout un jour ;
 Mais le ciel n'a qu'un Dieu, le cœur n'a qu'une amour ;
 On n'aime qu'une femme.

D. CARMEN.

A présent, comment faire

Si l'on veut découvrir la dame que préfère
 Celui qui se joua des trois, et tour à tour ?

RODABLAS.

Il convient de laisser l'arbitrage à l'Amour.
 Nul ne sait comme lui marcher au but. Sa ruse
 Est parfois d'embrouiller : il est jeune et s'amuse.
 Or, s'il embrouille bien, il démêle encor mieux.
 Ce vieil enfant vainqueur ne voit rien par les yeux,
 Puisqu'il porte un bandeau ; mais sa vue invincible,
 Son regard éternel, c'est son cœur ! L'invisible,
 L'impossible, tout cède aussitôt...

D. INES, avec impatience, se levant.

Mais comment

Surprendre son secret dans le cœur d'un amant
Qui poursuit à la fois trois amours?

(D. Carmen et D. Pepa s'approchent.)

RODABLAS.

Je suppose,

Afin d'être plus clair, que vous êtes en cause,
Et je vous dis : Menez le trompeur en ces lieux ;
La plus jeune de vous lui bandera les yeux,
Et surtout serrez fort, que rien ne se dénoue...
Puis chacune à son tour lui baisera la joue ;
On lui dira : Devine ! et, guidé par son cœur,
Le jeune homme au parfum reconnaitra la fleur,
Et la femme au baiser. Il nommera lui-même
Celle qui tient sa vie, et la seule qu'il aime.
L'épreuve est sûre, allez.

(Il remonte au fond, puis descend à gauche.)

D. CARMEN.

Où, mais il faut oser.

Un baiser!...

D. INES.

Quel scrupule ! oh ! ce n'est qu'un baiser !
On pourrait sans mourir en perdre un, j'imagine.
Tiens, je veux essayer.

D. PEPA.

Ma chère, et s'il devine ?

D. INES.

Bon ! nous rirons de lui.

D. PEPA, à part.

Si c'était moi pourtant !

D. CARMEN, à part.

S'il allait deviner, mon Dieu ! je l'aimais tant.

RODABLAS, à part, les regardant à distance.

- * Comme on reconnaît bien l'innocence à ses flammes !
- * L'innocence fait croire en Dieu. Mes jeunes âmes,
- * Vivez, riez, chantez, babillez au soleil ;
- * Le ciel est pur encore et le matin vermeil.
- * Mais l'heure sonnera, métamorphose étrange !
- * Où le démon triomphe et met le pied sur l'ange ;

* Et la femme apparaît, perfide, aux yeux ardents,
 * Ève qui fait briller la pomme entre ses dents.

(Les trois jeunes filles se groupent autour de la table, à droite, et Carmen s'assied pour écrire.)

D. PEPA.

Si je revois le monstre, oh ! c'est pour le maudire !

D. INES.

Bah ! nous l'accablerons sous un immense rire,
 Bien malin, bien français. Mais Carmen est, ce soir,
 Morne et sombre.

(A Carmen.)

Dis-moi, pourras-tu recevoir
 Le seigneur Gabriel, et faire la coquette ?
 L'écouter même un peu, s'il te conte fleurette ?
 Commencer la vengeance ? — oh ! je la finirai ! —
 Seras-tu forte enfin ?

D. CARMEN.

Je l'espère. Il est vrai
 Qu'un moment j'ai failli souffrir de la surprise ;
 Maintenant je suis mieux, je suis calme et remise.

D. INES.

Mon plan serait d'écrire au seigneur susnommé
 De venir. Il viendra, puisqu'il se croit aimé.
 Le voilà dans le piège ! — et nous verrons ensuite.
 Chaque heure a son travail.

D. CARMEN.

Eh bien ! écrivons vite.

(Elle écrit.)

Au seigneur Gabriel : « Seigneur, je vous attends,
 Sans retard. Le message est des plus importants. »

D. PEPA.

C'est bien. As-tu signé ?

D. CARMEN.

De quel nom ?

D. INES.

Du plus drôle :

Barbara Cardoval. Que la diègne ait son rôle
 Dans tout cela. Qui sait ? Barbara, comme nous,
 A sans doute reçu de lui des billets doux.

(A Rodablas.)

Rodablas portera cette lettre sur l'heure
 Au seigneur Gabriel de Lineuil. Il demeure
 A l'hôtel des Français, près la *Puerta del Sol*.

RODABLAS.

Donnez : j'ai pour courir des jambes d'Espagnol.
 Je courrai.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

D. CARMEN, D. INES, D. PEPA.

D. INES.

De l'élan, de l'ordre et de l'ensemble !
 Trois femmes doivent battre un homme, ce me semble.
 Celui qui nous trompa n'est brave qu'à demi.
 Carmen va tout d'abord éprouver l'ennemi,
 L'agacer, l'irriter... et nous, en embuscade,
 Si nous sentons faiblir la pauvre camarade,
 Nous lui portons secours, nous volons à l'assaut,
 Nous gagnons la bataille, et l'autre n'est qu'un sot,
 Aussi vrai que Nunez, dont je suis tant aimée,
 N'est qu'un fat, bien qu'il soit officier dans l'armée.

D. CARMEN.

Toi, tu commanderais le Royal-Régiment !

D. PEPA.

Certe, elle serait même un officier charmant,
 Et plus d'une...

D. INES.

Je crains que Barbara ne sorte.
 Pepita va descendre ; elle ouvrira la porte
 Sans bruit, en se cachant, au seigneur cavalier,
 Et, le laissant monter par le grand escalier,
 Prendra l'autre, et toujours sans bruit, toujours dans l'ombre,
 Me joindra par ici, dans l'oratoire sombre.

(D. Pepa sort vivement par la droite.)

D. INES.

Tout va bien, ma Carmen.

D. CARMEN.

Mais nous avons besoin
De nous hâter. Crois-moi, l'ennemi n'est pas loin,
S'il a reçu la lettre.

D. INES.

Alerte! que chacune
Marche au poste et s'y tienne, et vive la Fortune!
(Elle sort vivement par la gauche.)

D. CARMEN, s'asseyant à droite.

Oh! que j'ai l'âme triste; et pourtant, ô mon Dieu!
J'espère, et mon cœur bat. L'aimé-je encore un peu?

SCÈNE X.

GABRIEL, D. CARMEN.

GABRIEL. Il pose son chapeau sur un fauteuil, au fond, à gauche.
Senorita, j'accours. Tout plein d'une pensée,
J'écrivais à ma sœur... mais la lettre pressée
De Dame Cardoval m'a ramené ce soir.
Qu'est-ce donc, senora?

D. CARMEN.

Rien. Je voulais vous voir.

Asseyez-vous.

(A part, tandis que Gabriel va prendre une chaise.)

Je sens que j'aurai du courage.

(Haut.)

Seigneur, les jours sont longs, et mon esprit voyage.
Il vole abandonné sur l'aile des oiseaux,
Ou bien il suit la brise et le courant des eaux...
Et je cueille partout quelque fraîche espérance.
Mais, voyez-vous, j'ai fait bien des châteaux en France,
Car la France, ici-bas, est le divin pays
Que chaque rêve indique à mes yeux éblouis;
Et c'est vraiment bien mal lorsqu'on est Espagnole.

GABRIEL.

Senora, croyez-en mon âme et ma parole,
Comme vous j'ai rêvé. Mes rêves les plus doux
S'envolaient vers l'Espagne, et ne voulaient que vous.

Quand nos cœurs fiancés se répondaient sans doute,
Nos ramiers voyageurs se sont croisés en route,
Voilà tout.

D. CARMEN.

Non, seigneur, non. Je ne vous crois pas.
Tous les hommes, dit-on, sont des moqueurs là-bas,
Et, sous les voiles blancs comme sous les mantilles,
Se font un jeu cruel des pauvres jeunes filles.

GABRIEL.

Oh ! laissez-vous aimer ! laissez-vous adorer !

D. CARMEN.

Taisez-vous !

GABRIEL.

Et pourquoi ?

D. CARMEN.

C'est que j'entends pleurer !
On pleure en France. O Dieu ! ces larmes douloureuses,
Ces plaintes, ces sanglots des tristes amoureuses
Éveillent un écho dans le fond de mon cœur.
Non, je ne vous crois pas. Vous êtes un moqueur.
L'une appelle et gémit, et, pâle délaissée,
Réclame encore un peu de votre amour passée ;
Et l'autre, trop crédule, a voulu, jour par jour,
Compter tous les instants jusqu'à votre retour ;
Une autre... — Oh ! loin de moi ce caprice éphémère !

GABRIEL.

Mais, senora, je n'aime en France que ma mère
Et ma sœur. C'étaient là mes deux saintes beautés,
Mon culte unique et pur.

D. CARMEN.

Vous me le promettez ?

Jurez-le-moi !

GABRIEL.

Je prends à témoin l'Amour même.

D. CARMEN.

Je veux savoir encor...

GABRIEL.

Senora, je vous aime.

D. CARMEN.

Vous avez, cher seigneur, vu l'Espagne. Chez nous,
Les femmes ont parfois des yeux brûlants et doux.
C'est leur charme. Combien vous ont plu, je vous prie ?

GABRIEL.

Oh ! vous êtes méchante, et votre raillerie
Est bien amère, enfant, lorsque vous demandez
De ces choses qui vont droit au cœur.

D. CARMEN.

Répondez.

GABRIEL.

Je réponds : A vos pieds ma vie ! et puis mon âme...
A vos pieds, ma Carmen ! mon ange, ô douce femme !
(Ines et Pepa paraissent, l'une à gauche, l'autre à droite.)
Oui, nous verrons la France, et nous serons tous deux,
Vous et moi, n'est-ce pas ? — Plus de soupçons hideux !
Plus rien que votre amour, ma jeune bien-aimée !
Votre amour ! et mon âme est remplie et fermée,
Car je ne veux que vous...

SCÈNE XI.

D. INES, GABRIEL, D. PEPA, D. CARMEN.

D. INES.

Et moi, mon cavalier ?

GABRIEL, se levant et à part.

Ah ! je suis pris !

D. PEPA.

Et moi ?... C'est bientôt m'oublier.

D. INES.

La déclaration jusqu'à nous est venue,
Seigneur, et nous l'avons sans peine reconnue :
A vos pieds mon pays, mon bonheur, mes amours !
Votre formule s'use en servant tous les jours ;
Changez donc.

GABRIEL.

Je bénis ces coups de la Fortune.

Moi, changer? vraiment, non. Trois beautés au lieu d'une, J'y gagne.

(A part.)

Non, j'y perds. C'était un guet-apens,
Et me voilà fourré dans un nid de serpents.

(Haut.)

J'en sais qui paieraient cher une veine pareille...
Je n'ai qu'à souhaiter, tout m'arrive à merveille.

(A part.)

Raillons-les et rions : c'est encore un succès.

(Haut.)

Oh ! je suis très-heureux.

D. CARMEN.

Non pas, seigneur Français.

GABRIEL.

Je suis comme Paris, entre les trois déesses.

D. CARMEN.

Choisissez.

GABRIEL.

Toutes trois vous avez mes tendresses.

D. PEPA.

Choisissez.

GABRIEL.

La Discorde ici n'a point jeté
La pomme d'or fatale ?

D. INES.

Eh bien ! si !...

GABRIEL.

La beauté,

O Grâces de Madrid, vous sied et vous décore.
Pepita, je vous aime ; Ines, je vous adore.

(A Carmen, avec émotion et embarras.)

Vous, senora,... je suis....

D. PEPA, remontant à droite.

Vous êtes un flatteur !

GABRIEL, continuant.

Je suis pour vous...

D. CARMEN.

Quoi donc ?

D. INES suit la phrase en riant.

Votre humble serviteur.

GABRIEL, à Ines.

Vous le dites au mieux.

(A Carmen.)

La tournure est vulgaire,

Oui, mais l'intention, senora, ne l'est guère.

D. INES.

En Espagne, seigneur, on se tire très-mal
D'un mauvais pas avec un joli madrigal.

D. CARMEN.

Et nous ne donnons pas dans des raisons si vaines.

D. PEPA.

Les amours qui s'en vont cèdent la place aux haines,
Seigneur.

GABRIEL.

Non pas chez moi, je vous jure.

D. INES.

Je crois

Qu'en France on peut courir trois lièvres à la fois,
Et mener trois amours de front. Rien ne s'oppose
A tant de gentillesse, et commune est la chose,
N'est-ce pas ?

GABRIEL.

On l'a vu, comme au siècle dernier.

D. INES.

De par la loi, seigneur, vous êtes prisonnier !
A Madrid, croyez-moi, l'amour est peu commode,
Et l'amant qui trahit n'est jamais à la mode...
Ce n'est pas de cela qu'on rit dans nos salons.
Femmes, nous savons trop tout ce que nous valons
Pour qu'on nous accapare ainsi, sans résistance.
Vos victimes seront vos juges. La sentence
Est prête ; et nous allons ici-même, et ce soir,
L'exécuter.

(Elles s'avancent vers la porte du fond, où Gabriel les suit.)

GABRIEL.

Hélas ! n'y pourrez-vous surseoir
 Jusqu'à demain matin ? Je me pourvois en grâce.
 Si vous voulez, je tombe à vos genoux ; j'embrasse....

D. INES. Elle passe au milieu.

N'embrassez rien.

GABRIEL, descendant à gauche.

Alors je me confie à Dieu.
 Être fait à l'amour, c'est connaître le feu :
 Vite un autodafé !

D. CARMEN, à part.

L'ingrat ! quel ton frivole !

D. INES.

Seigneur, connaissez-vous la vengeance espagnole ?

GABRIEL.

Non. Apprenez-la-moi. J'implore une leçon
 De vous, douce ennemie !...

D. CARMEN, bas à D. Pepa.

Il l'aime.

D. PEPA, bas à D. Carmen.

Et sans façon

Il ose le lui dire. Ils s'entendent peut-être...

D. INES, qui a fermé à clef la porte du fond.

Vous êtes prisonnier... prisonnier, seigneur traître.
 Cette fenêtre est haute, et la porte d'en bas,
 On la garde avec soin. Vous ne sortirez pas.
 Madame Barbara, jusqu'aux dents s'est armée.
 La vengeance espagnole, horrible, envenimée,
 Vous presse. Nous voulons vous soumettre d'abord
 A la torture... et puis vous subirez... la mort !
 Mieux eût valu tomber aux mains du Saint-Office.

GABRIEL.

Non, pardieu !

D. INES, à D. Carmen et à D. Pepa.

Préparons en hâte le supplice.

D. PEPA.

* J'y fus prise huit jours, seigneur, mais cette fois...

GABRIEL.

* Étranglez-moi sans honte entre vos jolis doigts.

D. CARMEN.

* Trois crimes à punir! c'est une triple haine

* Qui va peser sur vous...

GABRIEL.

O petite inhumaine!

* Le cœur déjà cruel avec de si beaux yeux!

D. INES.

* A votre aise, riez! Mais pourtant rira mieux

* Qui rira le dernier.

(A D. Carmen et à D. Pepa.)

N'ajournons pas la fête.

(A Gabriel.)

* Recommandez à Dieu votre âme... et votre tête!

GABRIEL, les suivant.

Pas une n'a pitié?

INES, se retournant.

Pas une!

(Elles sortent.)

GABRIEL, tourné du côté par où les jeunes filles sont sorties.

Eh bien! bravo!

Mes trois Parques seront trois Grâces... C'est nouveau,
Et je ne m'en plains pas.

SCÈNE XII.

GABRIEL, seul.

Ma destinée est noire,

Et si noire, pardieu! que c'est à n'y pas croire.

Quoi qu'il m'arrive encor, je suis raillé, honni,

Moqué, puni de reste, et mon règne est fini.

Mais quel autre essuya calamité pareille?

De jeunes cœurs qui vont se conter à l'oreille

Tous leurs secrets d'amour, et s'entendent si bien!...

La femme est un rébus où je ne comprends rien.

D'un coup je perds Ines, Pepa! — Chère Inésille,

Aussi frais que ta lèvre où tant d'esprit pette,

Aussi doux que ta voix, gai comme ton regard,
 Un caprice à tes pas m'enchaîna par hasard,
 Et je t'aimai. — Pepa, Pepita, svelte et folle,
 Quand je te vis bondir dans ta danse espagnole,
 Lever tes blanches mains et sourire aux miroirs,
 Je pensai que j'aimais tes mains et tes yeux noirs.
 Puis vint Dona Carmen. Oh! celle-là marie
 La divine pudeur à la grâce fleurie,
 La déesse à la sainte, et, de l'Olympe aux cieux,
 Elle est belle à ravir les anges et les dieux.
 Et moi, la rencontrant tout ingénue et belle,
 Chère Inès, ô Pepa! je n'aimai vraiment qu'elle.
 Alors je la nommai, dans le fond de mon cœur,
 La fille de ma mère et la sœur de ma sœur.
 Et maintenant, hélas! pour ma sotte équipée
 Elle me hait sans doute. Elle se croit trompée.
 Les aveux, les remords, les pleurs sont superflus!
 Et mon rêve s'écroule... elle ne m'aime plus.
 Tout est fini. Je perds ma dernière espérance,
 Et dès après-demain je repars pour la France.
 Mais je veux jusqu'au bout porter d'un front égal
 Ma chance tout entière, et le bien et le mal.

SCÈNE XIII.

GABRIEL, D. PEPA, D. INES, D. CARMEN.

(D. Carmen a sur le bras une écharpe à demi déployée. Les trois femmes s'avancent gravement et sur une seule ligne.)

D. INES.

Seigneur Français, votre âme inconstante et rusée
 A trépasser sur l'heure est-elle disposée?

GABRIEL.

A vos ordres toujours, ma très-belle!... Ordonnez.

D. PEPA.

Les plus affreux tourments...

GABRIEL.

Vous me les destinez...
 C'est fort bien! Mais enfin si je voulais, mesdames,
 Me défendre?...

(il met la main à la garde de son épée.)

D. INES.

Fi donc ! contre de faibles femmes...

GABRIEL.

Oh ! je n'en ferai rien, et je m'offre au poignard ;
Voici mon sein : — frappez !

D. CARMEN.

Nous frapperons plus tard,
S'il nous plait.

D. PEPA.

Nous voulons essayer la torture.

GABRIEL.

Sans doute ! appliquez-moi toute la procédure.
Mais moi, malgré l'usage, en ce dernier moment,
Je chéris mes bourreaux, et même mon tourment.
Ordonnez, je suis prêt.

(Ines et Pepa font signe gravement à Gabriel de s'asseoir sur un fauteuil à droite, quo Carmen a avancé. Carmen est derrière. Gabriel ne comprend pas, hésite longtemps, puis va s'asseoir.)

D. CARMEN, elle roule l'écharpe en bandeau.

Levez un peu la tête !

Là ! vos yeux maintenant.

(Elle lui attache le bandeau sur les yeux, et fait un double nœud. Ines et Pepa s'éloignent de Gabriel. Carmen gagne la gauche et Ines remonte un peu à droite.)

GABRIEL, les yeux bandés.

Très-bien ! la chose est faite !

Je ne vois plus du tout ; mais ces longs plis soyeux,
Qui me pressent le front et me ferment les yeux,
Un soir, Dona Carmen, au Prado, sous les saules,
Flottaient, je m'en souviens, sur vos blanches épaules...
Vous étiez si charmante... et Dame Cardioval...

D. PEPA.

Vous parut belle aussi ?

GABRIEL.

Senorita, c'est mal.

Vous êtes très-moqueuse.

(Avec tendresse.)

Et cependant...

D. CARMEN, bas à D. Pepa.

Ma chère,

Ce sera toi, je gage.

D. PEPA, bas à D. Carmen.

Ou toi.

D. INES.

Sortons d'affaire.

(Elle parle alternativement à la droite et à la gauche de Gabriel.)

Il n'est pour vous sauver, cavalier, qu'un chemin.

Nous allons vous toucher la joue... avec la main...

Sans vous meurtrir... chacune à son tour, en silence;

Et si vous devinez... eh bien! c'est une chance.

GABRIEL.

Dût l'Enfer m'embraser... avec vos yeux si doux!...

En aveugle et sans peur, je me livre à vos coups.

(A part.)

C'est au Colin-maillard que nous jouons; en somme,

Un jeu bien innocent.

D. INES, à part, au milieu.

Et si c'est moi qu'il nomme?

Car il a toujours l'air de m'aimer... Nous verrons.

(Bas à D. Pepa et à D. Carmen. Elles forment toutes trois un groupe à gauche.)

Commence, Pepita; Carmen et moi suivrons.

D. PEPA, bas.

Oh non! Allons plutôt par ordre, d'après l'âge.

D. CARMEN, bas.

Moi, je suis la plus jeune.

D. INES, bas.

Allons vite!... J'engage

La bataille.. Marchons!...

(Elle s'en va donner un baiser à Gabriel, qui tressaille aussitôt et se lève. Ines recule.)

GABRIEL.

Ah! donnez-m'en toujours!...

J'ai deviné : ce sont des lèvres de velours,

Une bouche petite, élégante et fleurie,

A me faire oublier à jamais ma patrie.

D. CARMEN.

Mais qui vous a touché?

GABRIEL.

Vous voulez trop savoir.
C'est drôle ! ce bandeau m'empêche d'y rien voir.

D. INES, à part.

Hélas !

(Elle fait rasseoir le patient, puis fait signe à D. Pepa, qui va donner un baiser à Gabriel.)

(Haut.)

Et cette fois.

GABRIEL, se levant.

Cette fois, je devine.

Petite comme l'autre, aussi fraîche, aussi fine;
Une bouche maligne, où le rire est mordant,
À travers le baiser m'a fait sentir la dent.
C'est la vôtre, Inésille.

D. PEPA, à part.

Hélas !

(Ines fait rasseoir Gabriel ; elle et D. Pepa font signe à D. Carmen, qui hésite, puis s'en va donner le baiser ; après quoi, elle se sauve à gauche, où sont les deux amies. Gabriel se lève vite, arrache son bandeau, court à D. Carmen, et tout tremblant :)

GABRIEL.

Malgré le voile,

Mes yeux, Dona Carmen, ont revu mon étoile,
L'astre qui m'a conduit. Votre baiser vainqueur
Comme un rayon céleste a brillé dans mon cœur.

* Je vous ai reconnue, ô belle ! ô jeune femme !

* Vous êtes l'idéal ! le premier vœu de l'âme !

* La muse et la pèri ! l'ange des jours rêveurs,

* De l'extase secrète et des chastes ferveurs.

Partout je vous aurais cherchée et poursuivie,

Car votre amour est douce à consoler la vie...

Grâce, mon Inésille ! et vous, ma Pepita !

D. PEPA, à Ines.

C'était Carmen !

D. INES, à Pepa.

Le sort ainsi le décréta.

(A Gabriel.)

Seigneur, l'épreuve est faite, et la fin de l'histoire
Tourne à votre bonheur, sinon à votre gloire.

A présent devons-nous vous tenir quitte ?

GABRIEL.

Oh oui !

Puisque le ciel pour moi se déclare aujourd'hui,
Vous me pardonnerez ?

D. PEPA.

(Elle lui tend la main.)

En voici l'assurance ;
Mais je ne croirai plus les amoureux de France.

D. INES.

Je vous aimais un peu, mais je n'y pense plus.
J'aurais honte d'avoir des regrets superflus,
Et puisque c'est Carmen...

D. PEPA.

Son bonheur est le nôtre.

D. INES.

Je sais qu'elle vous aime autant que l'une et l'autre.

(A Carmen.)

Est-il vrai ?

D. CARMEN.

Chère Ines ! tout vient de Rodablas !
Mes compagnes, mes sœurs, vous ne m'en voulez pas ?

D. PEPA.

- * Pour mon compte, je suis heureuse, et sans rancune.
- * Don Gaspar d'Alvarez doit quitter Pampelune
- * Avant un mois, j'espère. Au premier mot d'amour
- * J'écoute... je consens... et nous fixons le jour.

D. INES.

- * Moi, plutôt qu'épouser mon affreux militaire,
- * Dès demain je me sauve au couvent, je m'enterre.

GABRIEL.

- * Votre parti me semble un peu désespéré.

D. INES.

- * Vous croyez ? Eh bien donc ! s'il le faut, j'attendrai.
- * Je suis jeune d'ailleurs. Fi des cloîtres moroses !
- * La jeunesse a l'amour et le printemps les roses.

GABRIEL.

- * Senora, dès demain les amours reviendront.
- * Dieu vous doua d'un charme, Ines : — sur votre front,
- * Dans vos yeux, la beauté nous invite et nous lie...

(Plus bas et se cachant.)

* Je vous regrette enfin lorsque je vous oublie.

D. INES, comme après avoir réfléchi.

* Quoiqu'il soit bête au fond et me déplaie fort,

* Je l'épouse... tant pis ! il aura toujours tort.

SCÈNE XIV.

D. INES, D. CARMEN, GABRIEL, D. PEPA,
DAME BARBARA.

DAME BARBARA, entrant tout effarée par la gauche.

Que vois-je ?

D. INES.

Rien, qu'un loup dans votre bergerie.

DAME BARBARA, de plus en plus effrayée.

Et que se passe-t-il ? je tremble...

D. PEPA.

On se marie ;

Et c'est Carmen encore !

(Dame Barbara lève les bras au ciel avec désolation.)

D. CARMEN.

Oh ! j'attends mon tuteur.

D. INES.

Excusez maintenant les fautes de l'auteur.

75958

FIN.

CATALOGUE
DE LA
LIBRAIRIE
MICHEL LÉVY
FRÈRES
ÉDITEURS



PARIS
RUE VIVIENNE, 2 bis

SEPTEMBRE 1855

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format grand in-16.

MÉRY.	fr. c.	VICTOR DE LAPRADE.	fr. c.
LES NUITS PARISIENNES. 1 vol.	3 »	LES SYMPHONIES, poésies nouvelles. 4 volume.	3 »
DE STENDHAL (H. BEYLE).		CH. DE MAZAOE.	
NOUVELLES INÉDITES. 4 volume.	3 »	L'ESPAGNE MODERNE, 4 volume.	3 »
LOUIS RATISBONNE.		VICTOR FRANCONI.	
IMPRESSIONS LITTÉRAIRES. 4 volume.	3 »	LE CAVALIER, cours d'équitation pra- tique. 1 volume.	3 »
GUSTAVE PLANCHE.		LÉON GOZLAN.	
ÉTENES LITTÉRAIRES. 4 volume.	3 »	LE TAPIS VERT, nouvelles. 4 vol.	3 »
LAURENT PICHAT.		PROSPER MÉRIMÉE.	
CARTES SUR TABLE, 4 volume.	3 »	MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, 4 volume.	3 »
HENRI HEINE.		LE GÉNÉRAL E. DAUMAS.	
POÈMES ET LÉGENDES, 4 volume.	3 »	LES CHEVAUX DU SAHARA ET LES NOMERS DU DÉSERT (5 ^e édition). 4 volume.	3 »
LOUIS REYBAUD.		HENRI CONSCIENCE.	
SCÈNES DE LA VIE MODERNE, 4 vol.	3 »	VEILLÉES FLAMANDES, 4 volume.	3 »
H. BLAZE DE BURY.		LA GUERRE DES PAYSANS, 4 volume.	3 »
ÉPISEDE DE L'HISTOIRE DU HANOVRE, 1 volume.	3 »	CHARLES DE BERNARD.	
OCTAVE FEUILLET.		NOUVELLES ET MÉLANGES, ornés du portait de Ch. de Bernard et d'une Notice par A. de Pontmartin. 4 vol.	3 »
PÉRIL EN LA DEMEURE, comédie en 2 actes et en prose.	1 50	ÉMILE SOUVESTRE.	
CUVILLIER-FLEURY.		CONTES ET NOUVELLES. 4 vol.	2 »
NOUVELLES ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, 4 volume.	3 »	EUGÈNE FORCADE.	
A. DE PONTMARTIN.		HISTOIRE DES CAUSES DE LA GUERRE D'ORIENT, d'après des documents inédits français et anglais. 4 vol.	3 »
NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 4 volume.	3 »	J. AUTRAN.	
HENRY MURGER.		LABOUREURS ET SOLDATS. 4 volume.	3 »
LES BOUEURS D'EAU, 4 volume.	3 »	J.-J. AMPÈRE.	
D. NISARO.		PROMENADE EN AMÉRIQUE. 2 beaux vo- lumes in-8°.	12 »
ÉTUDES SUR LA RENAISSANCE. 4 vol.	3 »	LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD	
LE PRINCE DE LA MOSKOWA.		LETTRES (1832- 834) avec notes et pièces justificatives. 2 beaux vo- lumes in-8°, ornés du portrait et d'un autographe du maréchal.	12 »
SOUVENIRS ET RÉCITS. 4 volume.	3 »	LE COMTE O. D'HAUSSONVILLE.	
ALEXANDRE DUMAS FILS.		HISTOIRE DE LA RÉUNION DE LA LOR- RAINE A LA FRANCE, avec des notes, pièces justificatives, dépêches et documents historiques entièrement inédits. 4 beau volume in-8°.	7 50
LE DEMI-MONDE, comédie en 5 actes et en prose.	2 »		
A. DE LAMARTINE.			
NOUVELLES CONFIDENCES, 2 ^e édition. 4 volume.	3 »		
ANTOINE DE LATOUR.			
ÉTUDES SUR L'ESPAGNE. 2 volumes.	6 »		
CH. LIADIÈRES.			
SOUVENIRS HISTORIQUES ET PARLEME- NTAIRES, 4 volume.	3 »		

PREMIÈRE PARTIE

Histoire — Littérature — Voyages

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

PREMIÈRE SÉRIE

Format grand in - 18 anglais, à 2 francs le volume.

ALEXANDRE DUMAS.		VOI.
ACTÉ.		4
AMAURY.		4
ANGE PITOU.		2
ASCANIO.		2
CÉCILE.		4
CONSCIENCE L'INNOCENT.		1
FERNANDE.		1
GAULE ET FRANCE.		4
GEMIGES.		4
IMPRESSIONS DE VOYAGE.		
SUISSE.		5
MIDI DE LA FRANCE.		2
LES BORDS DU RHIN.		2
LE SPERONARE.		4
UNE ANNÉE A FLORENCE.		4
LE CORRICOLO.		2
LA VILLA PALMIERI.		4
LE CAPITAINE ARÈNA.		4
DE PARIS A CADIX.		2
QUINZE JOURS AU SINAI.		4
LE VELOCE.		2
GABRIEL LAMBERT.		1
LE TROU DE L'ENFER.		1
ISABEL DE BAVIÈRE.		2
JACQUES ORTIS.		4
JEANNE D'ARC.		4
LA DAME DE MONSOREAU.		5
LA GUERRE DES FEMMES.		2
LA REINE MARGOT.		2
LE BATARD DE MAULÉON.		5
LE CAPITAINE PAUL.		4
LE CHEVALIER D'HARNENTAL.		2
LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE.		4
LE COLLIER DE LA REINE.		5
LE COMTE DE MONTE-CRISTO.		6
LE MAÎTRE D'ARMES.		4
LES DEUX DIANE.		3
LES FRÈRES CORSES.		4
LES QUARANTE-CING.		5
LES TROIS MOUSQUETAIRES.		2
LE VICOMTE DE BRAGELONNE.		6
MÉMOIRES D'UN MÉDECIN (<i>Joseph Balano</i>)		5
PAULINE ET PASCAL BRUNO.		4
SOUVENIRS D'ANTONY.		4
SYLVANDRE.		4
UNE FILLE DU RÉGENT.		4
VINGT ANS APRÈS, suite des Trois Mousquetaires.		5
M ^{ME} SURVILLE (née de Balzac).		
LE COMPAGNON DU Foyer.		4
LA FÉE DES NUAGES.		4

ÉMILE DE GIRARDIN.		vol.
BON SENS, BONNE FOI.	1	
ÉTUDES POLITIQUES (nouvelle édition).	1	
LE DROIT AU TRAVAIL au Luxembourg et à l'Assemblée nationale, avec une introduction.	2	
LE POUR ET LE CONTRE.	1	
QUESTIONS ADMINISTRATIVES ET FINAN- CIÈRES.	1	
ALBERT AUBERT.		
LES ILLUSIONS DE JEUNESSE DU CÉLÈBRE M. BOUDIN.	1	
GABRIEL RICHARD.		
VOYAGE AUTOUR DE MA MAÎTRESSE.	1	
F. LAMENNAIS.		
DE LA SOCIÉTÉ PREMIÈRE et de ses loix ou de la religion.	1	
EUGÈNE SUE.		
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.	6	
L'ORGUEIL, 2 vol.		
L'ENVIE. — LA COLÈRE, 2 vol.		
LA LUXURE. — LA PARESSE, 4 vol.		
L'AVARICE. — LA GOURMANDISE, 4 vol.		
ÉMILE SOUVESTRE.		
AU DORD DU LAC.	1	
AU COIN DU FEU.	1	
CHRONIQUES DE LA MER.	1	
CONFESSIONS D'UN OUVRIER.	1	
DANS LA PRAIRIE.	1	
EN QUARANTAINE.	1	
HISTOIRE D'AUTREFOIS.	1	
LE FOYER BRETON.	2	
LES CLAIRIÈRES.	1	
LES DERNIERS BRETONS.	2	
LES DERNIERS PAYSANS	2	
CONTES ET NOUVELLES	1	
PENDANT LA MOISSON.	1	
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE.	1	
SCÈNES DE LA VIE INTIME.	1	
SOUS LES FILETS.	1	
SOUS LA TONNELLE.	1	
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS.	1	
PAUL FÉVAL.		
LE FILS DU DIABLE.	4	
LES AMOURS DE PARIS.	2	
LES MYSTÈRES DE LONDRES.	5	
BABAUD-LARIBIÈRE.		
HISTOIRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE CONSTITUANTE.	2	

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

Format grand in-18 anglais, à 2 francs le volume

PICCININO	2	LA MARE AU DIABLE	
LA DERNIÈRE ALDINI	1	ANDRÉ	1
SIRON		LA FAUVETTE DU DOCTEUR	
TEVERINO	1	LES NOCES DE CAMPAGNE	
LEONE LEONI		LA PETITE FADETTE	
HORACE	1	LA MARQUISE	
LUCREZIA FLORIANI	1	MOUNY ROBIN	
LAVINIA		MONSIEUR ROUSSET	1
JACQUIS	1	LES SAUVAGES	
LE CHATEAU DES DÉSERTES	1	MAUPRAT	
ISIDORA		METELLA	1
VALENTINE	1	LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE	1
CORA		LE PÉCHÉ DE MONSIEUR ANTOINE	2
LE MEUNIER D'ANGIBAULT	1	PAULINE	
JEANNE	1	L'ORCO	
INDIANA	1	LELIA	
MELCHIOR		LUSCOQUE	2
FRANÇOIS LE CHAMPI	1	CONSUELO	2
LES MOSAÏSTES			

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

DEUXIÈME SÉRIE

Format grand in-18 anglais, à 3 francs le volume.

LAMARTINE.	vol.
TOUSSAINT LOUVERTURE, 3 ^e édition.	1
GENÈVIÈVE, 3 ^e édition.	4
LES CONFIDENCES, nouvelle édition.	4
NOUVELLES CONFIDENCES, 2 ^e édition.	4

LES ZOGAVES ET LES CHASSEURS A TIED.	4
--	---

F. PONSARD.

THÉÂTRE COMPLET (2 ^e édition).	4
ÉTUDES ANTIQUES.	1

ÉMILE AUGIER.

POÉSIES COMPLÈTES.	4
----------------------------	---

JULES JANIN.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE.	4
--	---

DE STENDHAL (H. BEYLE).

DE L'AMOUR, seule édition complète.	4
PROMENADES DANS ROME, nouvelle édition, avec fragments inédits.	2
LA CHARTREUSE DE PARME.	4
LE ROUGE ET LE NOIR.	4
ROMANS ET NOUVELLES.	4
HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE.	4
VIE DE ROSSINI.	1
RACINE ET SHAKSPEARE.	4
ÉMOIRES D'UN TOURISTE.	2
VIES DE HAYDN, DE MOZART ET DE MÉTASTASE.	4
ROME, NAPLES ET FLORENCE.	4
CORRESPONDANCE INÉDITE.	2
CHRONIQUES ITALIENNES.	4
NOUVELLES INÉDITES.	1
NOUVELLES ET MÉLANGES.	1

CHARLES DE BERNARD. vol.

LE NÉUD GORDIEN.	4
GERFAUT.	1
LE PARAVENT.	4
LES AILES D'ICARE.	1
L'ÉCUEIL.	4
LA PEAU DU LION ET LA CHASSE AUX AMANTS.	4
UN HOMME SÉRIEUX.	4
UN BEAU-PÈRE.	4
LE GENTILHOMME CAMPAGNARD.	2
POÉSIES ET THÉÂTRE.	4
NOUVELLES ET MÉLANGES.	4

HENRI CONSCIENCE.

Traduction de Léon Woequier.

SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE.	2
VEILLÉES FLAMANDES.	1
LA GUERRE DES PATSANS.	4
HEURES DU SOIR.	1

H. DE BALZAC.

LES CONTES DROLATIQUES pour l'esbattement des pantagruélistes et non autres.	4
--	---

HENRY MURGER.

SCÈNES DE LA VIE DE BOUÈNE.	1
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE.	4
LE PAYS LATIN.	4
SCÈNES DE CAMPAGNE.	4
LES BOUVEURS D'EAU.	1
LE DERNIER RENDEZ-VOUS.	1
SCÈNES DE LA VIE D'ARTISTE (sous presse).	1

HENRI MEINE.	vol.
DE L'ALLEMAGNE (nouvelle édition, entièrement revue et considérablement augmentée)	2
LUTÈCE, lettres sur la vie sociale en France.	1
POÈMES ET LÉGENDES.	1
REISEBILDER, tableaux de voyages (sous presse).	2
M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN.	
MARGUERITE, ou DEUX AMOURS.	1
NOUVELLES (LE LONGNON, ETC.).	1
LE VICOMTE DE LAUNAY.	1
LE MARQUIS DE PONTANGES.	1

EUGÈNE SCRIBE.	
THÉÂTRE, tome 1 et 2.	2
NOUVELLES.	1

CHARLES REYNAUD.	
ÉPIQUES, CONTES ET PASTORALES.	1
ŒUVRES INÉDITES.	1

LÉON GOZLAN.	
HISTOIRE DE 130 FEMMES.	1
LES VENDANGES.	1
LE TAPIS VERT. — NOUVELLES.	1

ANDRÉ LATOUR.	
ÉTUDES SUR L'ESPAGNE.	2

THÉODORE PAVIE.	
SCÈNES ET RÉCITS DES PAYS D'OUTRE-MER.	1
ÉTUDES ET VOYAGES (sous presse).	1

EUGÈNE FORCADE.	
ÉTUDES HISTORIQUES.	1
HISTOIRE DES CAUSES DE LA GUERRE D'ORIENT.	1

PROSPER MÉRIMÉE.	
NOUVELLES.	1
ÉPIQUE DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.	1
LES DEUX HÉRITAGES.	1
ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ROMAINE.	1
MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	1

THÉOPHILE GAUTIER.	
LES GROTESQUES.	1
CONSTANTINOPLE.	1
L'ART MODERNE.	1
ÉTUDES SUR LES ARTS.	1
EN GRÈCE ET EN AFRIQUE (sous presse).	1

MÉRY.	vol.
LES NUITS ANGLAISES.	1
LES NUITS ITALIENNES.	1
LES NUITS D'ORIENT.	1
LES NUITS PARISIENNES.	1

ALPHONSE KARR.	
RAOUL DESLOGES.	1
AGATHE ET CÉCILE.	1
LES FEMMES.	1
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE.	1
LETTERES ÉCRITES DE MON JARDIN.	1
AU BORD DE LA MER (sous presse).	1
VOYAGE EN DEHORS DE MON JARDIN (sous presse).	1

M^{me} H. BEECHER STOWE.	
Trad. Eugène Forcade.	
SOUVENIRS HEUREUX. — Voyage en Angleterre, en France et en Suisse.	2

OCTAVE FEUILLET.	
SCÈNES ET PROVERBES.	1
BELLAH.	1
SCÈNES ET COMÉDIES.	1

GÉRARD DE NERVAL.	
SOUVENIRS D'ALLEMAGNE, Lorely.	1
LES FILLES DU FEU.	1
LA BOHÈME GALANTE.	1

EDMOND TEXIER.	
CRITIQUES ET RÉCITS LITTÉRAIRES.	1
CONTES ET VOYAGES.	1

FEUILLET DE CONCHES.	
LÉOPOLD ROBERT, sa vie, ses œuvres et sa correspondance. Nouv. édit.	1

ALEXANDRE DUMAS FILS.	
LA DAME AUX CAMÉLIAS (4 ^e édit.).	1
CONTES ET NOUVELLES.	1
LA VIE A VINGT ANS.	1
ANTONINE.	1
AVENTURES DE 4 FEMMES.	1

FETIS.	
CAUSERIES MUSICALES (sous presse).	1

LE GÉNÉRAL DAUMAS.	
LES CHEVAUX DU SAHARA ET LES MOEURS DU DÉSERT (3 ^e édition).	1

FÉLICIEN MALLEFILLE.	
LE COLLIER. — Nouvelles.	1
CONTES MARITIMES ET MILITAIRES (sous presse).	1

CH. DE MAZADE. vol.

L'ESPAGNE MODERNE. 4

JULES SANDEAU.

CATHERINE. 4

NOUVELLES. 4

SACS ET PARCHEMINS. 4

UN HÉRITAGE. 4

LE PRINCE A. DE BROGLIE.

ÉTUDES MORALES ET LITTÉRAIRES. . . . 4

J. AUTRAN.

LABOUREURS ET SOLDATS. 4

LOUIS REYBAUD.

MŒURS ET PORTRAITS DU TEMPS. . . . 2

ÉTUDES SUR LES RÉFORMATEURS SOCIA-
LISTES. 2JÉRÔME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE
POSITION SOCIALE. 1JÉRÔME PATUROT A LA RECHERCHE DE
LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES. . . . 2

ROMANS. 4

NOUVELLES. 4

LA COMTESSE DE MAULÉON. 4

LA VIE A REBOURS. 4

LA VIE DE CORSAIRE. 4

LA VIE DE L'EMPLOÏÉ. 4

MARINES ET VOYAGES. 1

SCÈNES DE LA VIE MODERNE. 4

ÉCONOMISTES MODERNES (*sous presse*). . 1

CLÉMENT CARAGUEL.

LES SOIRÉES DE TAVERNY. 4

A. DE PONTMARTIN.

CONTES ET NOUVELLES. 4

CAUSERIES LITTÉRAIRES. 1

LE FOND DE LA COUPE. 1

NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES. . . 4

HECTOR BERLIOZ.

LES SOIRÉES DE L'ORCHESTRE (2^e édit.). 4

ARNOULD FRÉMY.

JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE. 4

L. VITET,

de l'Académie française.

LES ÉTATS D'ORLÉANS, scènes historiq. 4

LA LIGUE, scènes historiques. 2

AMÉDÉE ACHARD.

LES CHÂTEAUX EN ESPAGNE. 4

GUSTAVE PLANCHE. vol.

PORTRAITS D'ARTISTES. Peintres et sculp-
TEURS. 2

ÉTUDES SUR L'ÉCOLE FRANÇAISE. . . . 2

ÉTUDES SUR LES ARTS. 1

ÉTUDES LITTÉRAIRES. 1

A. DE VALBEZEN

(le major Fridolin).

RÉCITS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI. . . 4

CUVILLIER-FLEURY.

PORTRAITS POLITIQUES ET RÉVOLUTION-
NAIRES (2^e édit.). 2

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES. . 2

VOYAGES ET VOYAGEURS. 1

NOUVELLES ÉTUDES HISTORIQUES ET LIT-
TÉRAIRES. 1

LOUIS RATISBONNE.

L'ENFER DU DANTE, trad. en vers, texte
en regard. 2

IMPRESSIONS LITTÉRAIRES. 1

LE PURGATOIRE, trad. en vers, texte en
regard (*sous presse*). 2

D. NISARD,

de l'Académie française.

ÉTUDES SUR LA RENAISSANCE. 1

SOUVENIRS DE VOYAGE. 1

ÉTUDES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE (*sous
presse*). 1

LE PRINCE DE LA MOSKOWA.

SOUVENIRS ET RÉCITS. 1

VICTOR DE LAPRADE.

LES SYMPHONIES, poèmes. 1

LAURENT PICHAT.

CARTES SUR TABLE. 1

PAUL DE MOLÈNES.

CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS. . . . 1

AVENTURES DU TEMPS PASSÉ. 1

HISTOIRES SENTIMENTALES ET MILITAIRES. 1

F. DE GROISEILLIEZ.

HISTOIRE DE LA CHUTE DE L.-PHILIPPE. 1

EUGÈNE CORDIER.

LE LIVRE D'ULNICH. 1

O. D'HAUSSONVILLE.

HISTOIRE DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DU
GOUVERNEMENT FRANÇAIS, 1850-1848. 2

CHAMPFLEURY.	vol.
LES EXCENTRIQUES.	4
CONTES VIEUX ET NOUVEAUX.	4
ÉMILE THOMAS.	
HISTOIRE DES ATELIERS NATIONAUX.	4
PAUL DELTUF.	
CONTES ROMANESQUES.	4
RÉCITS DRAMATIQUES.	4
HENRI BLAZE.	
ÉCRIVAINS ET POÈTES DE L'ALLEMAGNE.	4
SOUVENIRS ET RÉCITS DES CAMPAGNES D'AUTRICHE.	4
ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU HANOVRE.	4
VICTOR FRANCONI.	
LE CAVALIER, Cours d'équitation pra- tique.	4
LE MARQUIS DE SAINTE-AULAIRE.	
LES DERNIERS VALOIS, LES GUISE ET HENRI IV.	4
JOHN LEMDINNE.	
ÉTUDES CRITIQUES ET BIOGRAPHIQUES.	4
NOUVELLES ÉTUDES CRITIQUES (sous presse).	4

EDGAR PDE.	vol.
<i>Traduction Charles Baudelaire.</i>	
HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.	4
ÉDUAUD MEYER.	
CONTES DE LA MER BALTIQUE.	1
CH. LIADIÈRES.	
ŒUVRES LITTÉRAIRES.	4
SOUVENIRS HISTORIQUES ET PARLEMEN- TAIRES.	4
LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS, ex-roi des Français.	
MON JOURNAL. Événements de 1815.	2
L. ET M. ESCUDIER.	
DICIONNAIRE DE MUSIQUE THÉORIQUE ET HISTORIQUE, avec une préface par F. Halévy (nouvelle édition).	4
FERNANDE DE LYSLE	
HISTOIRES A L'ENVERS.	4
TAXILE DELORD, CLÉMENT CARAGUEL & LOUIS HUART.	
200 Vignettes de Cham.	
MESSIEURS LES COSAQUES.	2



BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGEURS

UN FRANC LE VOLUME

Jolis volumes format in-32, papier vélin.

EN VENTE:

A. DE LAMARTINE.

vol.

GRAZIELLA.	4
LES VISIONS.	4

HENRY MURGER.

PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉÂTRE. . .	4
LE ROMAN DE TOUTES LES FEMMES. . . .	1
BALLADES ET FANTAISIES.	4
LE DESSOUS DU PANIER.	1

F. PONSARD.

HOMÈRE, poème.	4
------------------------	---

MÉRY.

ANGLAIS ET CHINOIS.	4
HISTOIRE D'UNE COLLINE.	1
HISTOIRE DE CE QUI N'EST PAS ARRIVÉ. .	4

JULES SANDEAU.

LE JOUR SANS LENDEMAIN.	4
OLIVIER.	4
LE CHATEAU DE MONTSAULEY.	4

CHARLES DE BERNARD.

LE VIEILLARD AMOUREUX.	4
LA ROSE JAUNE.	4
LE PARATONNERRE.	4

ÉMILE AUGIER.

LES PARIÉTAIRES, poésies.	4
-----------------------------------	---

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR.	4
---	---

DE STENDHAL.

SOUVENIRS D'UN GENTILHOMME ITALIEN. .	4
---------------------------------------	---

ALEXANDRE DUMAS FILS.

vol.

CE QUE L'ON VOIT TOUS LES JOURS. . . .	4
LA BOÎTE D'ARGENT.	4

PROSPER MÉRIMÉE.

ARSÈNE GUILLOT.	4
L'ABBÉ AUDAIN.	4

THÉOPHILE GAUTIER.

SCARRON.	4
SCUÉRY.	4

HENRI CONSCIENCE.

LE GENTILHOMME PAUVRE.	4
LE CONSCRIT.	4

ALPHONSE KARR.

LA MAIN DU DIABLE.	4
----------------------------	---

LÉON GOZLAN.

LA TERRE PROMISE.	4
UN HOMME ARRIVÉ.	4

ARMAND DE PONTMARTIN.

LA MARQUISE D'AUREDONNE.	4
L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.	4

THÉODORE DE BANVILLE.

LES PAUVRES SALTIMBANQUES.	4
LA VIE D'UNE COMÉTIENNE.	4

CHARLES DESMAZE.

MAURICE QUENTIN DE LA TOUR, peintre du roi Louis XV.	4
---	---

....

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE, ANECDOTIQUE ET CRITIQUE DE LA CHAVATTE ET DU COL. .	4
--	---

COLLECTION HETZEL ET LECOQ

UN FRANC LE VOLUME

Jolis volumes format in-32, papier vélin.

VOLUMES PARUS ET A PARAÎTRE

VICTOR HUGO. vol.
LE BEAU PÉCOPIN ET LA BELLE BAUL-
DOUR. 1

A. THIERS.
LAW. 1

P.-J. STAHL.
L'ESPRIT DES FEMMES ET LES FEMMES
D'ESPRIT. 1

ÉMILE AUGIER.
THÉÂTRE COMPLET. 4

JULES JANIN.
LA COMTESSE D'EGMONT. 1

LÉON GOZLAN.
PARIS GARÇON. 1

ARSENE HOUSSEY.
LES AMOUREUSES DU TEMPS PASSÉ. . . 2

LOUIS ULBACH.
L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR. . . . 2

THÉOPHILE LAVALLÉE.
MENSONGES ET PRÉJUGÉS HISTORIQUES. . 1

ÉMILE DESCHANEL. vol.
LE MAL QU'ON A DIT DES FEMMES. . . 1
LE BIEN QU'ON A DIT DES FEMMES. . . 1
CE QU'ON A DIT DE L'AMOUR. 1

ÉMILIE CARLEN.
Traduction Stahl et Hymans.
UN BRILLANT MARIAGE. 1

ALFRED DE MUSSET & STAHL.
VOYAGE OU IL VOUS PLAÎRA. 1

THÉOPHILE GAUTIER.
L'ART ET LE THÉÂTRE EN FRANCE DE-
PUIS VINGT ANS. 2

HENRI MONNIER.
SCÈNES POPULAIRES. 2

EDMOND TEXIER.
DE LA GALANTERIE.

JULES BASTIDE.
ARMAND CARREL. 1

LOUIS RATISBONNE.
LA CRITIQUE EN FRANCE. 1

L. MARTIN.
L'ESPRIT DE VOLTAIRE. 1

CHARLES BARBARA
L'ASSASSINAT DU PONT-ROUGE. . . . 1

OUVRAGES DIVERS

LAMARTINE.

f. c.

- GENÈVIÈVE. 4 vol. grand in-8. 5 »
 NOUVELLES CONFIDENCES. 4 v. gr. in-8. 5 »
 TOUSSAINT LOUVENTURE. 4 v. gr. in-8. 5 »

JULES JANIN.

- LE CHEMIN DE TRAVERSE. 4 vol. in-8. 3 50
 LA RELIGIEUSE DE TOULOUSE. 2 v. in-8. 42 »
 LES GAÏETÉS CHAMPÊTRES. 2 vol. in-8. 42 »
 LA VIE LITTÉRAIRE (*sous presse*).
 2 vol. in-8. 42 »

LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

- HISTOIRE DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE
 DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS : 1850-
 1848, avec documents, notes, pié-
 ces justificatives, entièrement inédits. 2 vol. in-8. 42 »
 HISTOIRE DE LA RÉUNION DE LA LOR-
 RAINE A LA FRANCE, avec des notes,
 pièces justificatives, dépêches et
 documents historiques entièrement
 inédits. 2 beaux vol. in-8. 15 »

LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD.

- LETTERES (1852-1854) avec notes et
 pièces justificatives. 2 beaux vol.
 in-8 ornés du portrait et d'un au-
 tographe du maréchal. 12 »

FERDINAND BERTHIER (Général-majeur).

- L'ABBÉ DE L'ÉPÉE, sa vie, son apos-
 tolat, ses travaux, sa lutte et ses
 succès. 1 beau vol. in-8 avec 3 gra-
 vures. 6 »
 SUR L'OPINION DE FEU LE DOCTEUR ITARD.
 in-8. 2 »

CHARLES MAGNIN.

- HISTOIRE DES MARIONNETTES D'EUROPE,
 depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.
 1 beau vol. grand. in-8. 6 »

LE COMTE R. R.

- LA JUSTICE ET LA MONARCHIE POPU-
 LAIRE (1^{re} partie), la Guerre d'O-
 rient, 1 beau vol. in-8. 5 »

ÉDOUARD PRARON.

- PAROLES SANS MUSIQUE, 1 vol. grand
 in-8. 2 »
 DE QUELQUES ÉCRIVAINS NOUVEAUX, 1
 vol. grand in-8. 5 »

CH. DOLFUS.

- LE CALVAIRE, 1 vol. grand in-8. . . 2 »

LE COMTE DE MONTALIVET.

t. c.

- LE ROI LOUIS-PHILIPPE (*liste civile*).
 Nouvelle édit., entièrement revue
 et considérablement augmentée de
 notes, pièces justificatives et do-
 cuments inédits, avec un portrait
 et un fac-simile du roi, et un plan
 du château de Neuilly. 4 vol in-8. 6 »

HENRI BLAZE.

- LA NÔTE DE WALPURGIS, comédie po-
 litique. 1 v. in-18 anglais. 3 »

L. DE LOMÉNIE.

- BEAUMARCHAIS, sa vie, ses écrits et
 son temps, études sur la Société
 au 18^e siècle (*sous presse*). 2 beaux
 vol. in-8. 45 »

J.-J. AMPÈRE.

- PROMENADE EN AMÉRIQUE. 2 vol. in-8. 42 »

J. AUTRAN.

- POÈMES DE LA MER. 1 vol. grand in-8. 6 »

MAXIME DUCAMP.

- LES CHANTS MODERNES. 4 beau vol.
 in-8. 6 »

LE V^{te} JULES DE FRANCHEVILLE.

- FOI ET PATRIE, poème. 4 v. gr. in-48. 5 »

GUSTAVE PLANCHE.

- PORTRAITS LITTÉRAIRES. 2 vol. in-8. 7 »

C. DE FEUILLÉE.

- LES NATIONALITÉS. 4 vol. in-8. . . . 2 »

ALEXIS BLONDEL.

- L'INIMITABLE FALANGELLE. 4 vol. gr.
 in-48. 5 »

ALPHONSE JOBEZ.

- LA FEMME ET L'ENFANT, ou MISÈRE
 ENTRAÎNE OPPRESSION. 1 vol. in-8. . 5 »

F. DE GROISEILLIÈZ.

- LES COSAQUES DE LA BOURSE, ou le
 jeu du Diable. 4 vol. grand in-48. . 3 »

E.-V. ARNAUD,
de l'Académie française.

- FABLES. 2 vol. in-18. 2 »

CH. WORSWORTH.

- DE L'ÉGLISE ET DE L'INSTRUCTION PU-
 BLIQUE EN FRANCE. 1 vol. in-8. . . . 5 »

CASTIL-BLAZE.

- DE L'OPÉRA EN FRANCE. 2 vol. in-8. . 4 »

OUVRAGES ILLUSTRÉS

L'ASSEMBLÉE NATIONALE COMIQUE.

180 dessins inédits de CHAM, texte par A. LIREUX. — 4 beau volume très-grand in-8°. Prix : broché, 14 fr.; relié en toile, avec plaques spéciales, doré sur tranches. Prix : 20 fr.

JÉRÔME PATUROT

à la recherche de la meilleure des Républiques.

Par LOUIS REYBAUD, illustré par TONY JOHANNOT. — Un beau volume, très-grand in-8°, contenant 160 vignettes dans le texte et 30 types. — Prix : broché, 15 fr.; relié en toile, avec plaques spéciales, doré sur tranches. Prix : 20 fr.

LE FAUST DE GÖTHE.

Traduction revue et complète, précédée d'un Essai sur Goethe, par HENRI BLAZE; édition illustrée de 9 vignettes dessinées par TONY JOHANNOT, et d'un nouveau portrait de Goethe, gravés sur acier par LANGLOIS, et tirés sur papier de Chine. — Un volume grand in-8°. Prix : broché, 8 fr.; relié en toile, avec plaques, doré sur tranches. Prix : 12 fr.

THÉÂTRE COMPLET DE VICTOR HUGO.

Un beau volume grand in-8°, orné du portrait de Victor Hugo et de six gravures sur acier, d'après les dessins de MM. RAFFET, L. BOULANGER, J. DAVID, etc. — Prix : broché, 6 fr. 50 c.

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE.

INVENTAIRE RAISONNÉ DES NOTIONS GÉNÉRALES LES PLUS INDISPENSABLES A TOUS

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRES

Les huit premiers volumes sont en vente.

2^e ÉDITION

Entièrement refondue, corrigée et augmentée de plusieurs milliers d'articles, tout d'actualité.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

La SECONDE ÉDITION du *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture* se composera de 15 volumes grand in-8°, format dit *Panthéon littéraire*, de 800 pages chacun, à deux colonnes, sur papier vélin superfin satiné. Le chiffre de 15 volumes demeure invariablement fixé dès à présent. En conséquence, l'éditeur s'engage à délivrer gratuitement aux souscripteurs tout volume excédant ce nombre.

Les quinze volumes seront publiés en 150 livraisons de 80 pages chacune.

Dix livraisons forment un volume.

Il paraît régulièrement une livraison TOUS LES SAMEDIS.

La Livraison : 1 fr. 25 c.; le volume : 12 fr. 50 c.

Il est accordé des primes spéciales aux deux mille premiers souscripteurs inscrits. Pour plus amples renseignements, faire demander le prospectus complet.

BROCHURES DIVERSES

LAMARTINE.	f. c.
DU PROJET DE CONSTITUTION.	» 50
DU DROIT AU TRAVAIL.	» 50
UNE SEULE CHAMBRE.	» 50
LA PRÉSIDENTE.	» 50
LETTRE AUX DIX DÉPARTEMENTS.	» 50

THIERS.	
LE DROIT AU TRAVAIL.	» 50
DU CRÉDIT FONCIER.	» 50

LE COMTE DE MONTALIVET.	
LE ROI LOUIS-PHILIPPE ET SA LISTE CIVILE.	» 50

ÉDOUARD LEMDINE.	
ABDICTION DU ROI LOUIS-PHILIPPE.	» 50

ÉMILE DE GIRARDIN.	
AVANT LA CONSTITUTION.	» 50
JOURNAL D'UN JOURNALISTE AU SECRET.	1 »
LES CINQUANTE-DEUX : 44 n ^{os} sont en vente : — I. Apostasie. — II. Le Gouvernement le plus simple. — III. L'Équilibre financier par la réforme administrative. — IV. La Note du 14 décembre. — V. Respect de la constitution. — VI. La Constituante et la Législative. — VII-VIII. La Politique de la paix. — IX. Abolition de l'esclavage militaire. — X-XI. Le Droit de tout dire. — XII. La Question de l'Avenir. — XIII-XIV. Le Socialisme et l'impôt.	
Prix de chaque numéro.	» 50

LOUIS BLANC.	
LE SOCIALISME, DROIT AU TRAVAIL.	1 »
APPEL AUX HONNÊTES GENS.	1 »
LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER AU LUXEMBOURG.	4 »

CHARLES ODIER.	
UNE VISITE À M. LE DUC DE BORDAUX.	1 »
QUESTION SICILIENNE.	4 »

GLADSTONE.	
DEUX LETTRES au lord Aberdeen sur les poursuites politiques exercées par le gouvernement napolitain.	4 »

JOHN LEMOINNE.	f. c.
DE L'INTÉGRITÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN.	1 »

BONNAL.	
LA FORCE ET L'IDÉE.	1 »
ABOLITION DU PROLÉTARIAT.	» 50

LÉON FAUCHER.	
LE CRÉDIT FONCIER.	» 50
DE L'IMPÔT SUR LE REVENU.	» 50

D. NISARD.	
LES CLASSES MOYENNES EN ANGLETERRE ET LA BOURGEOISIE EN FRANCE.	1 »

HENRI BLAZE DE BURY.	
M. LE COMTE DE CHAMORD, UN MOIS À VENISE.	1 »

GEORGE SAND ET V. BORIE.	
TRAVAILLEURS ET PROPRIÉTAIRES.	1 »

DUFAURE	
DU DROIT AU TRAVAIL.	» 50

L. COUTURE.	
DU GOUVERNEMENT HÉRÉDITAIRE EN FRANCE et des trois partis qui s'y rattachent.	4 50

ALEXANDRE DUMAS.	
RÉVÉLATIONS SUR L'ARRESTATION D'ÉMILE THOMAS.	» 50

A. PONROY.	
LE MARÉCHAL BUGEAND.	4 »

G. BOULLAY.	
RÉORGANISATION ADMINISTRATIVE.	4 »

ESPRIT PRIVAT.	
LE DOIGT DE DIEU.	1 »

UN PAYSAN CHAMPENDIS.	
A TIMON, sur son projet de Constitution.	» 50

DEUXIÈME PARTIE

— Théâtre —

PIÈCES DE THÉÂTRE DIVERSES

BELLE ÉDITION

Format grand in-18 anglais.

F. PONSARD.	f. c.	HENRY MURGER.	f. c.
LOCRÈCE, tragédie en 5 actes.	1 50	LA VIE DE BOHÈME, com. en 5 actes.	1 »
AGNÈS DE MÉRANIE, trag. en 5 actes.	1 50	LE BONHOMME JADIS, com. en 1 acte.	1 »
CHARLOTTE CORDAY, trag. en 5 actes.	1 50		
HORACE ET LYDIE, comédie en 1 acte, en vers.	1 »	JULES SANDEAU.	
ULYSSE, tragédie en 5 actes.	2 »	MADemoisELLE DE LA SEIGLIÈRE, comédie en 4 actes, en prose.	1 50
L'HONNEUR ET L'ARGENT, comédie en 5 actes, en vers.	2 »	P.-J. BARBIER.	
ÉMILE AUGIER.		UN POÈTE, drame en 5 act., en vers.	2 »
GABRIELLE, com. en 5 actes, en vers.	2 »	ANDRÉ CHÉNIER, drame en 3 actes, en vers.	1 »
LA CIGUE, com. en 2 actes, en vers.	1 50	L'OMBRE DE MOLIERE, à propos en 1 acte, en vers.	» 75
L'AVENTURIÈRE, comédie en 5 actes, en vers.	1 50	ERNEST LEGOUVÉ.	
L'HOMME DE BIEN, coméd. en 5 actes, en vers.	1 50	PAR DROIT DE CONQUÊTE, comédie en 3 actes, en prose.	1 50
L'HABIT VERT, proverbe en 1 acte.	1 »	VICTOR SÉJOUR.	
LA CHASSE AU ROMAN, com. en 3 ac.	1 30	LA CHUTE DE SÉJAN, drame en 5 actes, en vers.	2 »
SAPHO, opéra en 3 actes.	4 »	RICHARD III, drame en 5 actes.	2 »
DIANE, drame en 5 actes, en vers.	2 »	LES NOCES VÉNITIENNES, drame en 5 actes.	2 »
LES MÉPRISES DE L'AMOUR, comédie en 5 actes, en vers.	1 50	OCTAVE FEUILLET.	
PHILIBERTE, com. en 3 actes, en vers.	1 50	LE POUR ET LE CONTRE, comédie en 1 acte, en prose.	1 »
LA PIERRE DE TOUCHE, comédie en 5 actes, en prose.	2 »	LA CRISE, com. en 4 actes, en prose.	1 50
LE GENDRE DE M. POIRIER, comédie en 4 actes, en prose.	2 »	LE VILLAGE, comédie en 1 acte, en prose.	1 »
CEINTURE DORÉE, comédie en 5 actes, en prose.	1 50	PÉRIL ET LA DEMEURE, comédie en 2 actes, en prose.	1 50
LE MARIAGE D'OLYMPIE, comédie en 5 actes, en prose.	1 50	ALEXANDRE DUMAS FILS.	
GEORGE SAND.		LA DAME AUX CANELLAS, drame en 5 actes.	1 50
LE DÉMON DU FOYER, com. en 2 actes.	1 50	DIANE DE LYS, drame en 5 actes.	1 50
LE PRESOIR, drame en 3 actes.	2 »	LE DEMI-MONDE, comédie en 5 actes.	2 »
LES VACANCES DE PANDOLPHE, coméd. en 3 actes.	2 »	M ^{me} ÉMILE DE GIRARDIN.	
EUGÈNE SCRIBE.		LADY TARTUFFE, comédie en 5 actes, en prose.	2 »
LA CZARINE, drame en 5 actes.	2 »	C'EST LA FAUTE DU MARI, comédie en 1 acte, en vers.	1 »
MÉRY.		LA JOIE FAIT PEUR, comédie en 1 ac., en prose.	1 50
GUSMAN LE BRAVE, drame en 5 actes, en vers.	2 »	LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, coméd. en 1 acte, en prose.	1 »
LE SAGE ET LE FOU, comédie en 3 actes, en vers.	1 50		
LE CHARIOT D'ENFANT, drame en 3 actes, en vers.	2 »		
AIMONS NOTRE PROCHAIN, comédie en 1 acte, en prose.	1 »		

ADOLPHE OUMAS. f. c.	PAUL MEURICE. f. c.
L'ÉCOLE DES FAMILLES, comédie en 3 actes, en vers. 1 »	PARIS, drame historique en 5 actes, en prose. 2 »
ERNEST SERRET.	H. LUCAS.
LES FAMILLES, comédie en 5 actes, en vers. 1 50	Médée, tragédie en 3 actes. 1 50
QUE DIRA LE MONDE? com. en 5 actes, en prose. 2 »	DUHOMME ET E. SAUVAGE.
UN MAUVAIS RICHE, comédie en 5 actes, en vers. 2 »	LA SERVANTE DU ROI, drame en 5 actes, en vers. 2 »
LATOURE DE SAINT-YBARS.	CAMILLE DOUCET.
ROSEMONDE, tragédie en 4 acte. . . . 1 »	LES ENNEMIS DE LA MAISON, comédie en 5 actes, en vers. 1 50
LEON LAYA.	DUMANDIR.
LES JEUNES GENS, comédie en 3 actes, en prose. 1 50	L'ÉCOLE DES AGNEAUX, comédie en 4 acte, en vers. 1 »
LE MARQUIS DE BELLOY.	VICTORIEN SAROU.
LA MAL'ARIA, drame en 4 acte, en vers. 2 »	LA TAVERNE, com. en 5 a., en vers. 1 50
PYTHIAS ET DAMON, comédie en 1 acte, en vers. 1 »	CHARLES LAFONT.
J. AUTRAN.	LE DERNIER CRISPIN, comédie en 1 acte, en vers. 1 »
LA FILLE D'ESCHYLE, trag. en 5 actes. 1 50	EDMOND COTTINET.
ARMAND BARTHEY.	L'AVOÜÉ PAR AMOUR, comédie en un acte, en vers. 1 »
LE MOINEAU DE LESBIE, comédie en 4 acte, en vers. 1 »	LIADIÈRES.
LE CHEMIN DE CORINTHE, comédie en 3 actes, en vers. 1 50	LES BATONS FLOTTANTS, comédie en 5 actes, en vers. 2 »
AUGUSTINE BROHAN.	E. ET H. CRÉMIEUX.
LES MÉTAMORPHOSES DE L'AMOUR, comédie en 4 acte, en prose. 1 »	FIESQUE, drame en 5 actes, en vers. 2 »
ARSÈNE HOUSSAYE.	EUGÈNE DE STADLER.
LA COMÉDIE A LA FENÊTRE, comédie en 4 acte, en prose. 1 »	LE ROI DE DAPHNÉ, pièce antique en 2 actes, en vers. 1 »
J. DE PRÉMARAY.	RENÉ CLÉMENT.
LES DROITS DE L'HOMME, comédie en 2 actes, en prose. 1 50	L'ONCLE DE SICYONE, comédie en 4 acte, en vers. 1 »
ÉDOUARD MEYER.	MICHEL CARRÉ.
STRUENSÉE, dr. en 5 actes, en prose. 1 »	SCARAMOUCHE ET PASCARIEL, comédie en 4 acte, en vers. » 75
	MAZÈRES.
	LA NIAISE, com. en 4 actes, en prose. 2 »
	LE COLIER DE PERLES, comédie en 3 actes, en prose. 1 50

THÉÂTRE DE VICTOR HUGO

Imprimé à deux colonnes, format grand in-8.

Chaque Pièce se vend séparément 60 cent.

Hernani, drame en 5 actes, en vers.
 Marion Delorme, drame en 5 actes, en vers.
 Le Roi s'amuse, drame en 5 actes, en vers.
 Lucrèce Borgia, drame en 5 actes, en prose.

Marie Tudor, drame en 5 actes, en prose.
 Angelo, drame en 4 actes, en prose.
 Ruy-Blas, drame en 5 actes, en vers.
 Les Burgraves, dr. en 5 actes, en vers.

PIÈCES DE THÉÂTRE PAR E. SCRIBE

Chaque Pièce se vend 60 centimes.

Actéon.	Empiriques d'autrefois (les).	Menteur véridique (le)
Actionnaires (les).	Élèves du Conservatoire (les).	Michel et Christine.
Adieux au Comptoir (les).	Ennui (l').	Monomanie (une).
Ali-Baba.	Estelle.	Moralistes (les).
Ambassadeur (l').	Être aimé ou mourir.	Moulin de Javelle (le).
Ambassadrice (l').	Famille du Baron (la).	Mystificateur (le).
Ambitieux (l').	Famille Riquebourg (la).	Neige (la).
Artiste (l').	Fariuelli.	Nouveau Pourceaugnac (le).
Auberge (l').	Faute (une).	Nuit (une) de la garde nationale.
Avare en goguette (l').	Favorite (la).	Oncle d'Amérique (l').
Avant, Pendant et Après.	Fiancée (la).	Ours et le Pacha (l').
Aventures du petit Jousas.	Fiorella.	Parrain (le).
Baiser au Porteur (le).	Fou de Péronne (le).	Partie et Revancho.
Bal champêtre (le).	Fra Diavolo.	Passion secrète (la).
Belle-Mère (la).	Frontin, mari garçon.	Petit Dragon (le).
Bertrand et Raton.	Gardien (le).	Pension bourgeoise (la).
Bohémienne (la).	Gastronome sans argent (le).	Petite Sœur (la).
Bon Papa (le).	Grande Aventure (la).	Philibert Marie.
Budget d'un jeune ménage (le).	Grand'Mère (la).	Philippe.
Café des Variétés (le).	Grisettes (les).	Philtre (le).
Calomnie (la).	Gustave III, opéra.	Plus beau jour de la vie (le).
Camaraderie (la).	Haïne d'une Femme (la).	Polichinelle.
Camilla.	Héritière (l').	Premières amours (les).
Caroline.	Héritiers de Crac (les).	Quaker et la Dansense (le).
Carte à payer (la).	Inconsolables (les).	Quarantaine (la).
Chalet (le).	Indépendants (les).	Reine d'un jour (la).
Chambre à coucher (la).	Intérieur d'un Bureau (l').	Rodolphe.
Chanoinesse (la).	Intérieur de l'Étude (l').	Salvoisy.
Chanteuse voilée (la).	Japhet.	Savant (le).
Chaperon (le).	Jarretière de la mariée (la).	Seconde Année (la).
Charge à payer (la).	Jeune et Vieille.	Secrétaire et Cuisinier.
Charlatanisme (le).	Leicester.	Simple Histoire.
Château de la Poularde (le).	Léocadie.	Solliciteur (le).
Châtie (la) métamorphosée en femme.	Lestocq.	Somnambule (la).
Cheval de Bronze (le).	Loge du Portier (la).	Soprano (le).
Coiffeur et le Perruquier (le).	Lorgnon (le).	Témoin (le).
Colonel (le).	Louise.	Théobald.
Combat des Montagnes (le).	Lune de Miel (la).	Toujours.
Comte Ory (le).	Maçon (le).	Treize (les).
Comte Cry (le), opéra.	M ^{me} de Sainte-Agnès.	Trois Maitresses (les).
Concert à la cour (le).	Malheurs d'un amant heureux (les).	Valet de son Rival (le).
Couffend (le).	Malvina.	Vatel.
Coraly.	Maitresse au logis (la).	Vengeance italienne (la).
Dame blanche (la).	Manie des places (la).	Verre d'eau (le).
Demoiselle à marier (la).	Manteaux (les).	Vieille (la).
Demoiselle et la Dame (la).	Marsarde des Artistes (la).	Vieux Garçon (le) et la Petite Fille.
Dernier Jour de fortune (un).	Narraine (la).	Vieux Mari (le).
Deux Maris (les).	Mariage d'argent (le).	Visite à Bodlau (une).
Deux Nuits (les).	Mariage enfantin (le).	Volière (la).
Deux Précepteurs (les).	Mariage de raison (le).	Xacarilla (la).
Dieu et Bayadère.	Marquise de Briuvilliers (la).	Yelva.
Diplomate (le).	Médecin des dames (le).	Zanetta.
Domino noir (le).	Médecine sans médecin (la).	Zodé.
Eaux du mont d'Or (les).	Mémoires d'un Colonel.	
Ecarté (l').	Ménage de Garçon (le).	

Pièces de SCRIBE à 1 franc.

Bataille de Dames.	Etoile du Nord (l').	Lac des Fées (le), opér.	Prophète (le), opéra.
Dame de Pique (la).	Guido et Ginevra, opér.	Martyrs (les), opéra.	Robert le Diable.
Don Sébastien de Portugal.	Huguenots (les), opér.	Mosquita la Sorcière.	Vêpres siciliennes (les)
Enfant Prodigue (l').	Jenny Bell.	Muette de Portici (la).	
	Juive (la), opéra.	Nabab (le).	

PIÈCES DE THÉÂTRE

Imprimées à 2 colonnes, format grand in-8

	f. c.		f. c.		f. c.
Ame en peine (l'), op.	4	Frères Dondaine (les).	» 60	Pierrot posthume.	» 60
Ane (l') à Baptiste.	» 60	Grand Palatin (le).	» 60	Piquillo, opéra comiq.	4
Aubry le boucher.	» 60	Grassot embêté par Ra-	» 60	Poisson d'avril (le).	4
Bonne réputation (une).	» 60	vel.	» 60	Premier Chapitre (le).	4
Bouillon (un) d'ouze heu-	» 60	Grisette de qualité (la).	» 60	Proscrit (le), opéra.	4
res.	» 60	Histoire (une) de vo-	» 60	Pupilles de la garde (les).	» 60
Breda street.	» 60	leurs.	» 60	Recherche de l'inconnu.	» 60
Carillon (le) de St-Mandé	» 60	Honneur d'une femme.	» 60	Reine de Chypre (la).	4
Carotte d'or (la).	4	Inconsolable (l').	» 60	République (la) des let-	» 60
Charles VI, opéra.	4	Jardin d'Hiver (le).	4	tres.	» 60
Château (le) de la Roche-	» 60	Jeanne d'Arc, drame.	» 60	Richard Cœur-de-Lion.	» 60
Noire.	» 60	Juanita.	» 60	Rocambolle le Bateleur.	4
Chevalier (le) de Beau-	» 60	Karel Du Jardin.	» 60	Roman comique (le).	» 60
voisin.	» 60	Libertins de Genève (les)	» 60	Saint-Silvestre (la).	1
Cinq Gaillards.	» 60	Lorettes et Aristos.	» 60	Sept femmes de Barbe-	» 60
Comique à la ville (un).	» 60	Mlle de Mèrange.	» 60	bleue (les).	» 60
Cour (la) de Biberack.	» 60	Mlle de Navailles.	» 60	Serpent sous l'herbe (le).	» 60
Deux Aveugles (les).	» 50	Maîtresse anonyme (la).	» 60	Si jeunesse savait.	2
Deux Camusot (les).	» 60	Malheureux comme un	» 60	Société (la) du doigt dans	» 60
Don Juan, opéra.	4	nègre.	» 60	l'œil.	4
E. H.	» 60	Mari du bon temps (un).	» 60	Suzanne de Croissy.	» 60
Emile, ou 6 têtes dans	» 60	Mère de Famille (la).	4	Travestissements (les).	4
un chapeau.	» 60	M. de Maugailard.	» 60	Trois amours de Pnm-	» 60
Enfant du carnaval (l'),	» 60	Nonvelle (la) Clarisse	» 60	piers.	» 60
(épuisé).	5	Harlowe.	» 60	Trompette de M. le	» 60
Étoile du berger (l').	» 60	Les Nées (les).	» 60	Prince (le).	2
Eunuque (l').	» 60	Paire (une) de pères.	» 60	Val d'Andorre (le).	4
Femme de mon mari (la)	» 60	Peau du Linn (la).	2	Vendetta (la).	» 60
(épuisée).	2	Peureux (les).	» 60	Veuve (la) de 15 ans.	4
Fiançailles des Roses	» 60	Philippe II, roi d'Espa-	» 60	Vieux Consul (le).	4
(les).	» 60	gue.	» 60		

PIÈCES DE THÉÂTRE

Imprimées dans le format in-octavo ordinaire.

	f. c.		f. c.		f. c.
Alexis, ou l'Erreur d'un	4	Locataires et portiers.	1	Princesse Aurélie (la).	» 60
bon Père.	4	Modèle (le).	» 60	Robert Bruce, drame.	4
André le Chansonnier.	4	Monomane (le).	4	Santeuil, ou le Channine	» 60
Belle-Mère et le Gendre.	» 60	Monténégrins (les).	2	au cabaret.	4 50
Ce que Femme veut.	4	Monsieur Pinchard.	4	Servante justifiée (la),	» 60
Cléopâtre.	2	Mort de Stratford (la).	4 50	ballet.	4
Clef dans le dos (la).	4	Mousquetaires de la Reine	4 50	Suzanne de Foix.	2
Docteur en herbe (un).	4	Noces de Gamache (les).	» 60	Univers et la Maison (l')	4 50
Eve.	4	Paquebot (le).	4	Vieillesse de Richelieu.	4 50
Gibby la Cornemuse.	4 50	Palma.	4		
Iphigénie en Tauride.	4	Popularité (la).	» 60		

RÉPERTOIRE DU THÉÂTRE ITALIEN

TEXTES EN REGARD DE LA TRADUCTION.

Françoise de Rimini.	4 50	Mirra.	4 50	Pia de Tolomei.	4 50
Marie Stuart.	4 50	Oreste.	4 50		

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES SUR LES THÉÂTRES DE PARIS

Format grand in-dix-huit anglais

Il parait trois ou quatre pièces par mois. — Quatre volumes par an.

Prix de chaque volume : 5 francs.

Chaque volume et chaque pièce se vendent séparément. — Le tome LX est en vente.

	f. c.		f. c.		f. c.
Affaire Chaumontel (l').	4	»	Argent (l').	»	60
Ah! vous dirai-je, maman?	»	60	Argent du diable (l').	4	»
Aimons notre prochain.	4	»	Atomes crochus (les).	»	60
Alceste.	4	»	Aventures de Suzanne.	»	60
Alexandre chez Apelles.	»	60	Avocats (les).	»	60
Allons battre ma femme.	»	60	Baignoires du Gymnase.	»	60
Amant de cœur (l').	»	60	Baisers (les).	»	60
Amant jaloux (l').	»	60	Bajazet.	»	60
Amant qui ne veut pas			Bal du prisonnier (le).	»	60
être heureux (un).	»	60	Banc d'huitres (un).	1	»
Ami acharné (un).	»	60	Banquier comme il y en		
Ami du roi de Prusse (l').	»	60	a peu (un).	»	60
Ami François (l').	»	60	Baronne de Blignac (la).	4	»
Amitié des femmes (l').	4	»	Barrières de Paris (les)	4	»
Amour à l'aveuglette (l').	4	»	Bataille de dames.	4	»
— au daguerréotype (l').	»	60	Bâtons flottants (les).	2	»
Amour dans un ophi-			Belles de nuit (les).	»	60
clède (l').	»	60	Belphegor.	»	60
Amour et bergerie.	»	60	Benvenuto Cellini.	1	»
Amour mouillé (l').	»	60	Berger de Souvigny (le).	»	60
Amour pris aux che-			Bergère des Alpes (la).	4	»
veux (l').	»	60	Berthe la Flamande.	2	»
Amoureux de ma femme.	4	»	Bertram le matelot.	»	60
Amoureux sans le sa-			Bête du bon Dieu (la).	4	»
voir (les).	»	60	Betty.	4	»
André Chénier.	4	»	Bijou perdu (le).	1	»
Andromaque.	»	60	Bijoux indiscrets (les).	»	60
Aue mort (l').	4	»	Boerace.	4	»
Ange du rez-de-chaus-			Boisière (la).	4	»
sée (l').	»	60	Bonaparte en Egypte.	»	60
Anges du foyer (les).	»	60	Bon gré mal gré.	»	60
Année prochaine (l').	»	60	Bonheur sous la main (le).	»	60
Après l'orage vient le			Bonhomme Jadis (le).	1	»
beau temps.	»	60	Bonhomme Jacques (le).	»	60
A qui mal veut...	»	60	Bonhomme Richard (le).	»	60
			Bon ouvrier (un).	»	60
			Bonne Aventure (la).	4	»
			Bonsoir, monsieur l'auto-		
			lon.	4	»
			Bonsoir, voisin.	4	»
			Bonne qu'on renvoie (une)	4	»
			Bossue (la).	»	60
			Bougeoir (le).	4	»
			Bouquet de l'infante (le).	»	60
			Bouquet de violettes (le).	»	60
			Bouquetière (la).	4	»
			Bourgeois de Paris (le).	»	60
			Bourreau des crânes (le).	»	60
			Brutus lâche César.	4	»
			Bruyère.	»	60
			Bûcher de Sardanapale (le).	»	60
			Butte des Moulins (la).	4	»
			Cald (le).	4	»
			Camp de Saint-Maur (le).	»	60
			Canadar père et fils.	»	60
			Canotier (le).	4	»
			Capitaine... de quoi?	»	60
			Carillonneur de Bruges.	4	»
			Caserne de l'oncle Tom (la).	4	»
			Catiline.	4	»
			Célèbre Vergeot (le).	»	60
			Ce que femme veut.	4	»
			Ce que vivent les roses.	»	60
			Cerisette en prison.	»	60
			C'est la faute du mari.	1	»
			Chambre à 2 lits (une).	»	60
			Chambre rouge (la).	2	»
			Chanteuse voilée (la).	4	»
			Chapeau de paille (le).	»	60
			Chapeau qui s'envole (un).	»	60

Charge de cavalerie (une).	» 60	Cosaques (les).	2 »	Divorce sous l'Empire.	» 60
Chariot d'enfant (le).	2 f. »	Coucher d'une étoile (le).	4 »	Docteur Chieudent (le).	4 »
Charles VI.	4 »	Coulisses de la vie (les).	» 60	Docteur en herbe (un).	4 »
Charlotte.	» 60	Coup de lansquenet (un).	» 60	Docteur noir (le).	» 60
Charlotte Corday.	» 60	Coup d'Etat (un).	» 60	Don Gaspard.	4 »
Chasse au lion (la).	» 60	Coup de vent (le).	» 60	Don Gusman.	4 »
Chasse au romain (la).	4 »	Comp de vent (un).	» 60	Donnaut, donnant.	» 60
Chasse aux corbeaux (la).	4 »	Coup de pinceau (un).	» 60	Dot de Marie (la).	4 »
Château de Cartes (un).	» 60	Courrier de Lyon (le).	» 60	Dot de Mariette (la).	» 60
Château de Coëtaven (le).	» 60	Course à la venue (la).	» 60	Douairière de Brionne.	4 »
Château de Grantier (le).	4 »	Crapauds immortels (les).	» 60	Douzetravaux d'Hercule.	4 »
Château de la Barbe- Bleue (le).	4 »	Crise (la).	1 50	Drame de famille (un).	4 »
Château des 7 Tours (le).	5 »	Croix de Marie (la).	4 »	Droits de l'homme (les).	4 50
Chatte blanche (la).	» 60	Croque-Poule.	» 60	Drôle de pistolet (un).	4 »
Chef de brigands (un).	» 60	Cuisinier politique (le).	4 »	Duel chez Ninon (un).	2 »
Chemin de Corinthe (le).	4 30	Curé de Pomponne (le).	» 60	Duel de Mon Oncle (le).	4 »
Chemin de traverse (le).	» 60	Czar Cornélius (le).	» 60	Eau qui dort (l').	» 60
Chêne et le Roseau (le).	» 60	Dame aux Camélias (la).	4 »	Eaux de Sza (les).	» 60
Chevalier coquet (le).	» 60	— aux trois couleurs (la).	1 »	Echec et mat.	4 »
Chevalier de Maisou- Rouge (le).	4 »	Dame de la Halle (la).	4 »	Echelle des femmes (l').	4 »
Chevalier des Dames (le).	» 60	Dans l'autre monde.	» 60	Ecole des familles (l').	4 »
Chevalier d'Essonne (le).	» 60	Danse des écus (la).	1 »	Edgard et sa bonne.	2 »
Chevalier muscadin (le).	» 60	Dans une baignoire.	» 60	Elisabeth.	4 »
Chiffonnier de Paris (le).	4 »	Déménagé d'hier.	4 »	Eliza.	» 60
Chiffonniers (les).	» 60	Déménagement (un).	4 »	Elzéar Challamel.	4 »
Chirurgien-major (le).	4 »	Demoiselles de noce (les).	» 60	Embrassons-nous, Folle- ville.	4 »
Chodruc-Duclos.	» 60	Démon de la nuit (le).	4 »	En bonne Fortune.	» 60
Chute de Séjan (la).	2 »	Démon du foyer (le).	4 50	Encore des Mousquetai- taires.	» 60
Ciel et l'enfer (le).	» 60	Démon familier (le).	» 60	Enfant de l'amour (l').	» 60
Cinq minutes du com- mandeur (les).	4 »	Dent sous Louis XV (une).	» 60	Enfant de Paris (un).	4 »
Clarinettes qui passe (une).	» 60	Dépit amoureux (le).	» 60	Enfers de Paris (les).	4 »
Clarisse Harlowe.	» 60	Dernier Abencerrage (le).	4 »	En manches de chemise.	» 60
Claudine.	» 60	Dernier Crispin (le).	4 »	Ennemis de la maison (les).	4 50
Clef dans le dos (la).	4 »	Derniers Adieux (les).	» 60	En province.	4 »
Cléopâtre.	2 »	Dernière Conquête (la).	4 »	Envies de madame Go- dard (les).	5 »
Closerie des genêts (la).	4 »	Derrière le rideau.	» 60	Epouvantail (l').	» 60
Cœur et la Dot (le).	2 »	Deux Aigles (les).	» 60	Eric ou le Fantôme.	» 60
Coin du feu (le).	» 60	Deux Célibats (les).	» 60	Erreurs du bel âge (les).	4 »
Cœurs d'or (les).	4 »	Deux Coqs vivaient en paix.	» 60	Espagnolas et Boyardi- nos.	» 60
Colette.	4 »	Deux Femmes en gage.	» 60	Esprit familier (l').	» 60
Colin Maillard (le).	» 60	Deux font la paire (les).	4 »	Etoile du nord (l').	4 »
Collier de perles (le).	4 50	Deux Foscari (les).	4 »	Etoffeurs de Londres.	» 60
Collier du roi (le).	» 60	Deux Gouttes d'eau.	4 »	Eva.	» 60
Colombine.	4 »	Deux Hommes.	4 »	Exil de Machiavel (l').	4 »
Comment les femmes se vengent.	» 60	Deux Inséparables (les).	» 60	Exposition des produits.	» 60
Comment l'esprit vient aux garçons.	4 »	Deux Lions rôtis (les).	» 60	Extrêmes se touchent (les).	» 60
Comte de Sainte-Hélène.	» 60	Deux profonds Scélérats.	4 »	Fais la cour à ma femme.	» 60
Comtesse de Sennecey.	2 »	Deux Sans-Culottes (les).	» 60	Fameux numéro (un).	» 60
Conspiration de Mallet.	» 60	Diable ou Femme.	4 »	Fanille Poisson (la).	4 »
Contes de la reine de Na- varre (les).	4 25	Diane.	2 »	Familles (les).	4 50
Contes d'Hoffmann (les).	4 »	Diane de Lys.	4 50	Fantaisies de Mylord (les).	4 »
Corde sensible (la).	» 60	Diane de Lys et de Camel- lias.	» 60	Fantôme (le).	» 60
Cornemuse du diable (la).	» 60	Dieu du jour (un).	» 60	Fartadet (le).	1 »
		Dieu merci le convert.	» 60	Faust et Marg'erite.	» 60
		Dinde truffée (la).	4 »	Femme à la breche (une).	» 60
		Diplomatie du ménage.	4 »		
		Diviser pour régner.	4 »		

Femme aux œufs d'or (la)	4	Guillaume le débardeur.	4	Léonard le perruquier.	» 60
Femme dans ma fontaine.	» 60	Gullery le trompette.	4	Léoule.	» 60
Femme qui perd ses jar-		Gusman le Brave.	2	Lion empaillé (le).	4
rettières (la).	» 60	Habit vert (l').	4	Lion et le Moucheron.	4
Femme qui se grise (une).	» 60	Habit, Veste et Culotte.	» 60	Livre noir (le).	1
Femme qui trompe son		Hamlet.	2	Loge de l'Opéra (la).	» 60
mari (la).	4	Harry le Diable.	4	Louis XVI et Marie-An-	
Femme de Primérose (la).	2	Henriette Deschamps.	» 60	toinette.	4
Feu de cheminée (un).	» 60	Héraclite et Démocrite.	» 60	Louise de Nanteuil.	4
Feu de paille (un).	» 60	Heure de quiproquo (une)	» 60	Louise de Vauleroix.	» 60
Feuilleton d'Aristopha-		Homme à la tuile (l').	» 60	Loup dans la bergerie (le)	» 60
ne (le).	» 60	Homme de cinquante		Lucienne.	»
Fiancée du Bengale (la).	» 60	ans (un).	4	Lully.	» 60
Fièvre brûlante (une).	2	Homme entre deux airs.	» 60	Laudis de madame (les).	4
Fil de la Vierge (le).	4	Honneur de la maison.	4	Lys dans la vallée (le).	2
Filleul de tout le monde.	» 60	Honneur et l'Argent (l').	2	Macbeth.	4
Fileuse (la).	» 60	Horace et Caroline.	1	Madame Bertrand.	4
Fille du Roi René (la).	» 60	Horaces (les).	» 60	Madame de Laverrière.	4
Filles de l'air (les).	» 60	Hortense de Bleugie.	» 60	Madame de Tencin.	5
Filles de marbre (les).	4	Hortense de Cerny.	4	Madame est de retour.	» 60
Fils de famille (un).	4	Hôtel de la Tête-Noire (l')	» 60	Madelon.	1
Fils du diable (le).	4	Hôtel de Nantes (l').	» 60	Mademoiselle de la Sei-	
Fin du roman (la).	4	Idée fixe (l').	» 60	glière.	4 50
Flore et Zéphire.	4	Ile de Tohu-Bohu (l').	5	Mademoiselle de Liron.	» 60
Foi (la), l'Espérance et		Impertinent (l').	» 60	Mademoiselle Navarre.	» 60
la Charité.	4	Incertitudes de Rosette.	4	Maison du garde (la).	» 60
Foire aux idées 1 ^{re} part.	4	Intrigue et amour.	4	Maitre d'armes (le).	4
» 2 ^e .	» 60	Inventeur de la poudre.	4	Mal'aria (la).	2
» 3 ^e .	» 60	Irène.	» 60	Malheurs heureux (les).	» 60
» 4 ^e .	» 60	Isabelle de Castille.	» 60	Mamzell' Rose.	4
Folies dramatiques (les).	4	Ivrogne et son enfant (l')	» 60	Manon Lescaut.	4
Fonds secrets (les).	4	Jacques le fataliste.	» 60	Narâtre (la).	4
Forêt de Sénart (la).	4	J'ai mangé mon ami.	4	Marbrier (le).	1
Frais de la guerre (les).	2	J'ai marié ma fille.	4	Marceau.	3
Frisette.	» 60	Jean le postillon.	» 60	Marchand de jouets (le).	1
Froude (la).	4	Jeanne.	» 60	Marchand de lapis (le).	» 60
Fruit défendu (le).	4	Jeanne Mathieu.	4	Maréchal Ney (le).	2
Fualdès.	2	Jérôme le maçon.	» 60	Mari brûlé (un).	» 60
Gaietés champêtres (les).	» 60	Jérusalem.	1	Mari d'occasion (un).	» 60
Galathée.	4	Jeu de l'amour et de la		Mari d'une Camargo (le).	» 60
Gant et l'éventail (le).	» 60	cravache (le).	» 60	Mari d'une jolie femme.	» 60
Garçon de chez Véry (un)	5	Jeux innocents (les).	» 60	Mari en 150 (un).	» 60
Gardée à vue.	4	Jeune Homme pressé (un)	» 60	Mari fidèle (un).	» 60
Gastibelza.	4	Jeune Père (le).	» 60	Mari qui n'a rien à faire.	2
Geais (les).	» 60	Jeune Vieillesse (une).	» 60	Mari qui prend du ven-	
Gemma.	1	Jeunesse dorée (la).	4	tre (un).	4
Gendre de M. Poirier (le)	2	Jobin et Nanette.	» 60	Mari qui se dérange (un)	4
Gentil Bernard.	» 60	Joie fait peur (la).	4 50	Mari trop aimé (un).	» 60
Georges et Marie.	4	Jour de la blanchisseuse.	» 60	Mariage au bâton (le).	» 60
Georgette.	4	Journal d'une grisette (le)	» 60	Mariage au miroir (le).	» 60
Gibby la Cornemuse.	4	Jusqu'à minuit.	» 60	Mariage en trois étapes.	» 60
Gilles ravisseur.	4	Lady Tartuffe.	2	Mariage sous la régence.	» 60
Graudeur et décadence		Lait d'ânesse (le).	» 60	Marianne.	1
de J. Prudhomme.	4	Lampions de la veille.	4	Mari ou l'Inondation.	» 60
Graziella.	» 60	Laquais d'Arthur (le).	» 60	Marie Rosé.	4
Griseldis.	1	Laure et Delphée.	1	Marie Simon.	2
Grosse Caisse (la).	» 60	Laurence.	» 60	Mariés sans l'être.	» 60
Guérillas (le).	» 60	Lavater.	» 60	Mariouettes du docteur.	4
Guerre d'Orient (la).	» 60	Léa.	» 60	Marquis de Lauzun (le).	4

Marquise de Tulipano.	» 60	Notre fille est princesse.	» 60	Pied de fer.	4 f.
Marquises de la fourchette (les).	4 »	Nuit orageuse (une).	» 60	Pierre de touche (la).	2 »
Marraines de l'au trois.	» 60	Nuits blanches (les).	» 60	Pierre Février.	» 60
Marrons d'Inde (les).	3 »	Nuits de la Seine (les).	4 »	Pierrot.	» 60
Martial casse-cœur.	» 60	O le meilleur des pères !	4 »	Pile de Volta (la).	» 60
Marthe et Marie.	1 »	Odalisque (l').	» 60	Piquillo Alliaga.	4 »
Martin et Bamboche.	1 »	Oiseau de passage (un).	4 »	Plus belle nuit de la vie.	» 60
Martyre de Vivian (le).	4 50	Oiseaux de la rue (les).	4 »	Polyeucte.	» 60
Mathurin Régnier.	1 »	Oncle Tom (l').	1 »	Pompée.	1 »
Maurice.	4 »	On demande des culottiers.	» 60	Pomponnette et Pompadour.	» 60
Mauvais cœur.	1 »	Ou demande un gouverneur.	4 »	Popularité (la).	» 60
Mauvais coucheur (un).	4 »	Opéra au camp (l').	» 60	Porcherons (les).	4 »
Mémoires de Grammont.	» 60	Ordouance du médecin.	» 60	Portes et placards.	» 60
Mémoires de Richelieu.	» 60	Orfa.	4 »	Portraits (les).	» 60
Mémoires du Gymnase.	» 60	Orphelines de Valneige.	4 »	Poudre coton (la).	» 60
Mémorial de Ste-Hélène.	1 »	Orphelin du pont Noire-Dame (les).	4 »	Poule (une).	» 60
Ménage à trois (nn).	1 »	Où passerai-je mes soirées ?	1 »	Poupée de Nuremberg.	1 »
Mendiant (la).	4 »	Paix à tout prix (la).	4 »	Pour arriver.	» 60
Merlaine bonne fortune.	» 60	Palma.	» 60	Pour (le) et le contre.	4 »
Métamorphoses de Jeanette (les).	» 60	Paniers de la comtesse.	» 60	Pouvoir d'une femme.	» 60
Métamorphoses de l'Amour (les).	4 »	Pâques Véronnaises (les).	4 »	Précieuses ridicules (les).	» 60
Meunier, son fils et Jeanne.	4 »	Parades de nos pères.	4 »	Premier tableau du Poussin (le).	4 »
Nidi à quatorze heures.	2 »	Parapluie de Damoclès.	1 »	Premiers beaux jours.	» 60
Noissonneuse (la).	4 »	Pardon de Bretagne (le).	4 »	Premiers pas (les).	» 60
Nonisménie.	4 »	Par les fenêtres.	» 60	Premières armes de Blaveau (les).	4 »
Monsieur de la Palisse.	» 60	Paris qui dort.	4 »	Premières coquetteries.	4 »
Monsieur qui ne veut pas s'en aller (un).	» 60	Paris qui pleure.	» 60	Préparation au baccalauréat.	4 »
Monsieur qui prend la mouche (un).	4 »	Paris qui s'éveille.	2 »	Président de la basoche.	» 60
Monsieur qui suit les femmes (un).	4 »	Pariure de Jules Denis.	4 »	Pressoir (le).	2 »
Monsieur qu'on n'attendait pas (un).	» 60	Pas jaloux.	4 »	Prétendants (les).	» 60
Montagne et Gironde.	2 »	Passé et l'avenir (le).	» 60	Prétendus de Gimblette.	» 60
Monténégrins (les).	4 »	Passion du Midi (une).	4 »	Prêtre des naufragés.	4 »
Morne au Diable (le).	4 »	Pasteur (le).	» 60	Princesse et charbonnière.	» 60
Mort de Strafford (la).	» 60	Pavés sur le pavé (les).	» 60	Prise de Caprée (la).	» 60
Mosquita la Sorcière.	1 »	Paysan d'aujourd'hui (un).	4 »	Promise (la).	4 »
Mousquetaire gris (un).	4 »	Peau de chagrin (la).	4 »	Prophète (le).	1 »
Mousquetaires de la Reine (les).	4 »	Peau de mon oncle (la).	» 60	Propre à rien.	1 »
Moutons de Panurge (les).	» 60	Péchés de jeunesse (les).	4 »	Pulchrisa et Léontius.	» 60
Muet (le).	1 »	Pension alimentaire (la).	4 »	Puritains d'Ecosse (les).	4 »
Mystère (un).	1 »	Pendu (le).	4 »	Quand on attend sa belle.	» 60
Mystères de l'été (les).	2 »	Perdrix rouge (la).	» 60	Quand on attend sa bourse.	1 »
Mystères de Londres (les).	4 »	Père et portier.	5 »	Quand on n'a pas le sou.	4 »
Mystères du carnaval (les).	» 60	Père Gaillard (le).	4 »	Quand on veut tuer son clien.	4 »
Nabab (le).	4 »	Père Jean (le).	» 60	Quatre cent mille francs pour vingt sous.	» 60
Naiade de Saint-Flour (la).	4 »	Perruque de mon oncle.	» 60	Quatre coins (les).	» 60
Nysus et Euriale.	» 60	Petit-fils (le).	4 »	Quatre fils Aymon (les).	» 60
Noces de Jeannette (les).	1 »	Petit Pierre.	1 »	Quatre parties du monde.	» 60
Nœud gordien (le).	» 60	Petite cousine (la).	1 »	Queue du chieu d'Alcihiade (la).	1 »
Notables de l'endroit (les).	» 60	Petite Fadette (la).	» 60	Qui n'entend qu'une cloche...	» 60
Notaire à marier (un).	» 60	Phénomène.	» 60	Qui se dispute s'adore.	4 »
Notre-Dame de Paris.	4 »	Phédre.	4 50	Rachel.	» 60
Notre-Dame-des-Anges.	1 »	Philiberte.	4 60		
		Philosophes de vingt ans.	4 »		
		Piano de Berthe (le).	1 »		
		Piccolet.	4 »		

Rage d'amour.	» 60	Songes d'une nuit d'hiver.	4 f. »	Tribulations d'un grand	
Rage de souvenirs (une).	» 60	Sonnette du diable (la).	4 »	homme (les).	» 60
Raisin malade (le).	» 60	Sopha (le).	4 »	Trois amours de Tibulle.	» 60
Raymond.	4 »	Soubrette de qualité (une).	4 »	Trois coups de pied (les).	» 60
Recnier pour mieux sau-		Soufflez-moi dans l'œil.	» 60	Trois étages (les).	4 »
ter.	» 60	Souper de la marquise.	» 60	Trois Rois, trois Dames.	» 60
Regardez, mais ne ton-		Sourd (le).	4 »	Trois Sultanes (les).	4 »
chez pas.	» 60	Sous les pampres.	» 60	Trottin de la modiste.	5 »
Règne des escargots (le).	» 60	Sous-préfet s'amuse (le).	» 60	Trou des lapins (le).	» 60
Reine Argot (la).	» 60	Sous un bec de gaz.	» 60	Trovatelles (les).	4 »
Reine Margot (la).	4 »	Souvenirs de jeunesse.	4 »	Tutelle en carnaval (une).	» 60
Restauration des Stnarts.	4 »	Souvenirs de voyage.	» 60	Ulysse.	2 »
Réveil du lion (le).	4 »	Souvent femme varie.	» 60	Un et un font un.	4 »
Rêve de Mathéus (le).	» 60	Sport et turf.	2 »	Ut de poitrine (un).	4 »
Richard III.	4 »	Sieple-chase.	» 60	Vacances de Pandolphe.	2 »
Robert Bruce, opéra.	4 »	Siella.	4 »	Variétés de 1852 (les).	4 »
Robert Bruce.	» 60	Suffrage 1 ^{er} .	» 60	Vautrin et Frise-Poulet.	» 60
Robes blanches (les).	» 60	Suites d'un premier lit.	4 »	Vengeurs (les).	» 60
Roi de cœur (le).	» 60	Sur la terre et sur l'onde.	4 »	Vestale (la).	4 »
Roi de la mode (le).	» 60	Talisman (un).	» 60	Vestris.	» 60
Roi de Rome (le).	» 60	Tambour battant.	4 »	Vicaire de Wackelfeld.	4 »
Roi des balles (le).	4 »	Tante Lorient (la).	» 60	Vicomtesse Lolotte (la).	4 »
Rome.	4 »	Tante Vertuchoux (la).	» 60	Vie de café (la).	4 »
Romeo et Marielle.	» 60	Tasse cassée (la).	2 »	Vie de bohème (la).	4 »
Roquelure.	4 »	Taverne (la).	4 50	Vie d'une comédienne.	4 »
Rose de Bohème (la).	» 60	Taverne du diable (la).	» 60	Vieil innocent (un).	» 60
Rose et Marguerite.	» 60	Télégraphe électrique.	1 »	Vieux caporal (le).	4 »
Rosette et nœud coulant.	4 »	Tempête dans un verre		Vieux de la vieille ro-	
Roués innocents (les).	» 60	d'eau (une).	4 »	che.	» 60
Routiers (les).	4 »	Terre promise (la).	» 60	Vilain monsieur (un).	» 60
Sage et le Fou (le).	4 50	Terrible Savoyard (le).	» 60	Vingt-quatre février (le).	» 60
Saisons vivantes (les).	» 60	Testament d'un garçon.	» 60	24 février, drame (le).	» 60
Salvator Rosa.	4 »	Tête de Martin (la).	» 60	Voile de dentelle (le).	4 »
Sapho.	4 »	Théodore.	» 60	Vol à la duchesse (le).	4 »
Scapin.	4 »	Thérèse.	» 60	Vol à la fleur d'orange.	» 60
Schamyl.	4 »	To be or no to be.	4 »	Volière (la).	» 60
Second mari de ma femme	4 »	Tonelli (la).	4 »	Voyage autour de ma	
Sept merveilles du monde.	3 »	Torréador (le).	4 »	femme (le).	» 60
Sept péchés capitaux.	4 »	Tout chemin mène à		Voyage autour d'une jo-	
Seraphina.	» 60	Rome.	» 60	lie femme (le).	» 60
Si Dieu le veut.	4 »	Tout vient à point.	4 »	Voyage sentimental (un).	5 »
Si j'étais roi.	4 »	Traversin et couverture.	» 60	Vrai club des femmes.	4 »
Si ma femme le savait.	» 60	Trésor du pauvre (le).	» 60	York.	» 60
Simon le voleur.	» 60	33,335 fr. 35 cent. par		Yvonne et Lolo.	» 60
Songes d'une nuit d'été.	4 »	jour.	4 »		

DERNIÈRES PIÈCES PARUES :

Bâtons dans les rones.	4	»	La Czarine.	2	»	Péril en la demenre	4	50
Maitresse du Mari (la).	4	»	Le Chien du jardinier.	4	»	Une leçon de trompette	»	60
Amour et Caprice.	»	60	Zamore et Giroflée.	»	60	L'Oncle de Sicylene.	4	»
Billet de Marguerite 1 ^e	4	»	Le Masque de Poix.	4	»	Un verre de Champagne.	»	60
Oiseaux de proie (les).	4	»	Le Parrain de Jeannette.	»	60	L'homme sans ennemis	»	60
Brelan de maris.	»	60	Les Amours d'un serpent.	»	60	Jaguarita l'indienne.	1	»
Manteau de Joseph (le).	»	60	Donnez aux pauvres.	4	»	Jenny Bell.	1	»
Sabots de Marguerite (les)	4	»	Molière enfant.	1	»	Les Vêpres siciliennes.	4	»
Système conjugal (un).	»	60	La Perle de la Canebière.	4	»	Struensée.	1	»
Eva.	4	»	Miss Fanvette.	4	»	Furnished apartment.	4	»
Mari qui ronfle (un).	4	»	Ceinture dorée.	4	50	Par droit de conquête.	4	50
Schaphababam II.	4	»	Zarine.	»	60	Les Compagnons de la		
Rosemonde.	4	»	Une Épreuve avant la			Marjolaine.	»	60
Comte de Lavernie (le).	4	»	lètré.	»	60	Frère et Sœur.	4	»
Maris me font toujours			Aventures d'un paletot.	»	60	Le Sergent Frédéric.	4	»
rire (les).	4	»	Mère et Fille.	»	60	Médée.	4	50
Héritage de ma Tante (")	»	60	Monsieur votre fille.	»	60	L'Anneau d'argent.	»	60
50 Diables (les).	»	60	Ces messieurs s'amuseut.	»	60	Les deux Aveuglés.	»	50
Otez votre fille, s'il vous			La Joie de la maison.	4	»	Le Mariage d'Olympe.	4	50
plait.	60	»	Massacre d'un innocent.	4	»	La Bègueule.	»	60
La Naise.	2	»	Les Noces vénitienues.	2	»	Paris.	»	40
Un Roi malgré lui.	»	60	Les Charmeurs.	1	»	Un Voyage du Haut en		
En coucou.	4	»	Les Jennes gens.	4	50	bas.	4	»
La Mort du pêcheur.	»	60	Une Panthère de Java.	4	»	Madame André.	»	60
La Bonne sanglante.	»	60	Le Demi-monde.	2	»	Les Précieux.	»	60
L'École des agueaux.	4	»	Pst! Pst!	»	60	L'Histoire de Paris.	»	40
Les Ennemis de la maison	4	50	Un Bal d'Auvergnats.	4	»	Les Guenx de Bé ranger	4	»
Le Compagnon de voyage	4	»	Minette.	4	»	Le Gâteau des reines.	4	50
Le Muletier de Tolède.	4	»	Un homme qui a perdu			Le Théâtre des Zouaves.	»	60
Le Chapeau d'un Horloger	4	»	son do.	»	60	Le gendre de M. Poni-		
Un Oncle aux carottes.	»	60	La Conr de Céliimène.	4	»	mier	4	»
Monsieur mon fils.	»	60	Un Cœur qui parle.	»	60	Almer et Mourir.	4	»
Le Cordonnier de Crécy.	4	»	Philanthropie et Repen-			L'Amour et son train.	4	»
Les Parisiens.	4	»	tir.	»	60	Sainte-Claire.	4	»
A Clichy.	»	60	Jocelin le garde-côte.	4	»			
Dans les vignes.	»	60	Un Mauvais Riche.	2	»			

TROISIÈME PARTIE

— Publications dites à 20 centimes —

MUSÉE LITTÉRAIRE

DU SIÈCLE

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES DES AUTEURS MODERNES

Il paraît deux Livraisons par semaine, ou une Série tous les quinze jours.

20 CENT. LA LIVRAISON, COMPOSÉE DE 24 PAGES.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS

ALEXANDRE DUMAS.	f. c.
Les Trois Mousquetaires... 4 vol.	4 50
Vingt Ans après.	2 »
Le Vicomte de Bragelonne... .	4 50
Le Comte de Monte-Cristo... .	5 60
Le Chevalier de Maison-Rouge. —	1 40
La Reine Margot.	4 50
Ascanio.	4 50
La dame de Monsoreau.	2 20
Amaury.	» 90
Les Frères corses.	» 50
Les Quarante-Cinq.	2 20
Les deux Diane.	2 »
Le Maître d'armes.	» 90
Le Bâtard de Manléon.	4 80
La Guerre des femmes.	4 50
Les Mémoires d'un Médecin (Balsamo).	5 60
Georges.	» 90
Une Fille du régent.	4 40
Cécile.	» 70
Impressions de voyage.	
Suisse.	2 »
Midi de la France.	1 40
Une Année à Florence.	» 90
Le Corricolo.	4 50
La Villa Palmieri.	» 90
Le Spéronare.	4 50
Le Capitaine Aréna.	» 90
Les Bords du Rhin.	1 40
Quinze Jours au Sinaï.	» 90
De Paris à Cadix.	4 50
Le Véloce.	4 30

ALEXANDRE DUMAS.	f. c.
Fernande. 1 vol.	» 90
Sylvandire.	» 90
Le Chevalier d'Harmental.	1 30
Isabel de Bavière.	1 40
Acté.	» 70
Gaule et France.	» 70
Le Collier de la reine.	2 20
La Tulipe noire.	» 70
La Colombe. — Murat.	» 50
Ange Pitou.	1 80
Pascal Bruno.	» 50
Othon l'archer.	» 50
Pauline.	» 50
Souvenirs d'Antony.	» 70
Nouvelles.	» 50
Le Capitaine Paul.	» 50
Gabriel Lambert.	» 70
Olympe de Clèves.	2 60
Les Mille et un fantômes.	» 70
Les Mariages du père Olifus.	» 70
Jeanne la Pucelle.	» 90
Conscience.	4 30
Le Pasteur d'Aslibourn.	2 20
La Femme au collier de velours.	» 70
Le Testament de M. Chauvelin.	» 70
La comtesse de Salisbury.	4 50
Catherine Blum.	» 70

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Lion amoureux.	» 30
Le Veau d'or.	2 40

LÉON GOZLAN.

- Les Nuits du père Lachaise. . . — 1 40
 Le Médecin du Peq. . . . — 1 30

E. MARCO DE SAINT-HILAIRE.

- Une Veuve de la grande armée. — » 90

ALBÉRIC SECONO.

- La Jeunesse dorée. — » 50

EUGÈNE SUE. f. c.

- Les Sept Péchés capitaux. . . 4 vol. 5 »
 L'Orgueil. — 1 50
 L'Envie. — » 90
 La Colère. — » 70
 La Luxure. — » 70
 La Paresse. — » 50
 L'Avarice. — » 50
 La Gourmandise. — » 50
 Les Enfants de l'amour. . . — » 90
 La Bonne Aventure. . . . — 1 50
 L'Institutrice. — » 90

FÉLIX DERIÈGE.

- Les Mystères de Rome. . . . — 1 75

CHARLES DE BERNARD.

- La Femme de 40 ans. — » 50
 Un Acte de vertu et la Peine du
 Talion. — » 50
 L'Anneau d'argent. — » 50

PAUL FÉVAL.

- Les Amours de Paris. — 1 75
 Les Mystères de Londres. . . — 5 »
 Le Fils du Diable. — 5 »

LOUIS DESNOYERS. f. c.

- Aventures de Robert-Robert. . 4 vol. 1 30

ÉLIE BERTHET.

- Antonia. — » 90

X-B, SAINTINE.

- Une Maîtresse de Louis XIII. — 1 10

ALPHONSE KARR.

- Sous les tilleuls. — » 90
 Fort en thème. — » 70

MÉRY.

- Héva. — » 50
 La Floride. — » 70
 La Guerre du Nizam. . . . — 1 »

EUGÈNE SCRIBE.

- Carlo Broschi. — » 50
 La Maîtresse anonyme. . . — » 50
 Judith, ou la Loge d'Opéra . . — » 50
 Proverbes. — » 70



MUSÉE CONTEMPORAIN

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES MODERNES

30 cent. la Livraison

A. DE LAMARTINE. f. c.

GRAZIELLA.	» 60
L'ENFANCE.	» 50
LA JEUNESSE.	» 60
GENEVÈVE, histoire d'une Servante.	» 70
LA VIE DE FAMILLE.	» 50
RÉGINA.	» 50
HISTOIRE ET POÉSIE.	» 50

ALEX. DUMAS FILS.

LA DAME AUX CAMELIAS.	4 50
LE PRIX DE PIGEONS.	» 50
CÉSARINE.	» 50
UN PAQUET DE LETTRES.	» 50

CHARLES DE BERNARD.

LE GENDRE.	» 50
LA CINQUANTAINE.	» 50
UNE AVENTURE DE MAGISTRAT.	» 50
L'INNOCENCE D'UN FORÇAT.	» 50

M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN.

MARGUERITE OU DEUX AMOURS.	» 90
------------------------------------	------

THÉOPHILE GAUTIER. f. c.

CONSTANTINOPLE.	4 50
-------------------------	------

HENRY MURGER.

SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME.	4 50
MADAME OLYMPE.	» 50
LE SOUPER DES FUNÉRAILLES.	» 50
LES AMOURS D'OLIVIER.	» 50
LE BONHOMME JADIS.	» 50
LE MANCHON DE FRANCINE.	» 50
LA MAÎTRESSE AUX MAINS ROUGES.	» 50

CHAMPFLEURY.

LES GRANDS HOMMES DU RUISSEAU.	» 60
--	------

JULES SANDEAU.

SACS ET PARCHEMINS.	» 90
-----------------------------	------

MÉRY.

LE BONHEUR D'UN MILLIONNAIRE.	» 50
UN ACTE DE DÉSESPOIR.	» 50
LE CHATEAU D'UDOLPHE.	» 50



THÉÂTRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

CHOIX DE PIÈCES

Jouées sur tous les Théâtres de Paris.

1^{re} SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Le Chiffonnier de Paris.</i>	20
<i>La Closerie des Genêts.</i>	40
<i>Une tempête dans un verre d'eau.</i>	40
<i>Le Morne au Diable.</i>	40
<i>Pas de fumée sans feu.</i>	40

2^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Trois Rois, trois Dames.</i>	20
<i>La Marâtre.</i>	40
<i>La Ferme de Primerose.</i>	40
<i>Le Chevalier de Maison-Rouge.</i>	40
<i>L'Habit vert.</i>	40

3^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Benvenuto Cellini.</i>	40
<i>Frisette.</i>	40
<i>Clarisse Harlowe.</i>	20
<i>La Reine Margot.</i>	40
<i>Jean le Postillon.</i>	40

4^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>La Foi, l'Espérance et la Charité.</i>	40
<i>Le Bal du Prisonnier.</i>	40
<i>Hamlet.</i>	40
<i>Le Lait d'ânesse.</i>	40
<i>Hortense de Blengie.</i>	20

5^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Le Fils du diable.</i>	40
<i>Une Dent sous Louis XV.</i>	40
<i>Le Livre noir.</i>	40
<i>Midi à quatorze heures.</i>	40
<i>La petite Fadette.</i>	20

6^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>La Vie de bohème.</i>	40
<i>Graziella.</i>	40
<i>La Chambre rouge.</i>	40
<i>Un jeune Homme pressé.</i>	40
<i>Le Docteur noir.</i>	20

7^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Martin et Bamboche.</i>	40
<i>Les deux Sans-enclotte.</i>	40
<i>Les Mystères du Carnaval.</i>	40
<i>Croque-Poule.</i>	40
<i>Une Fièvre brûlante.</i>	20

8^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Bataille de Dames.</i>	20
<i>Le Pardon de Bretagne.</i>	40
<i>La Pariure de Jules Denis.</i>	40
<i>Paris qui dort.</i>	40
<i>Paris qui s'éveille.</i>	40

9^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Intrigue et Amour.</i>	40
<i>Le Marchand de Jouets d'Enfants.</i>	40
<i>Genêt Bernard.</i>	40
<i>Jobin et Nanette.</i>	40
<i>Le Collier de Perles.</i>	20

10^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Le Bourgeois de Paris.</i>	20
<i>Les Contes de la Reine de Navarre.</i>	40
<i>Qui se dispute s'adore.</i>	40
<i>Marie Simon.</i>	40
<i>La Famille Poisson.</i>	40

11^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Les Nuits de la Seine.</i>	40
<i>Un Garçon de chez Véry.</i>	40
<i>Un Chouan de paille d'Italie.</i>	20
<i>L'Oncle Tom.</i>	40
<i>Chasse au Lion.</i>	40

12^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Berthe la Flamande.</i>	40
<i>Un Mari qui n'a rien à faire.</i>	40
<i>Le Testament d'un garçon.</i>	20
<i>La Chatte Blanche.</i>	40
<i>L'Amour pris aux cheveux.</i>	40

13^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Le Courrier de Lyon.</i>	40
<i>Par les Fenêtres.</i>	20
<i>Le Roi de Rome.</i>	40
<i>Un Monsieur qui suit les Femmes.</i>	40
<i>La Terre promise.</i>	40

14^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Les Sept Péchés capitaux.</i>	40
<i>La tête de Martin.</i>	20
<i>Le Sage et le Fou.</i>	40
<i>Le Nuet.</i>	40
<i>Un Merlan en bonne fortune.</i>	40

15^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Les quatre fils Aymon.</i>	40
<i>Scapin.</i>	20
<i>Un premier coup de canif.</i>	40
<i>Roquelaura.</i>	40
<i>Une Nuit orageuse.</i>	40

16^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>La Mendiante.</i>	40
<i>La Tonelli.</i>	20
<i>Les Avocats.</i>	40
<i>Marianne.</i>	40
<i>Une Charge de cavalerie.</i>	40

17^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Les Coulisses de la vie.</i>	40
<i>Un Ami acharné.</i>	40
<i>La Bergère des Alpes.</i>	40
<i>Les Paniers de la Comtesse.</i>	20
<i>Marie, ou l'Inondation.</i>	40

18^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Les sept Merveilles du Monde.</i>	40
<i>Un Coup de vent.</i>	40
<i>Notre-Dame de Paris.</i>	40
<i>Les Lundis de Madama.</i>	20
<i>Le Château des Sept-Tours.</i>	40

19^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Les Mystères de l'Été.</i>	40
<i>Voyage autour d'une jolie Femme.</i> . . .	40
<i>Le Cœur et la Dot.</i>	40
<i>Un Ut de Poitrine.</i>	40
<i>Léonard le perruquier.</i>	20

20^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Les Sept Merveilles du n° 7.</i>	40
<i>L'ami François.</i>	40
<i>Les Enfers de Paris.</i>	40
<i>Atala.</i>	20
<i>La Nuit du vendredi saint.</i>	40

21^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Les Cosaques.</i>	40
<i>Un Monsieur qu'on n'attendait pas.</i> . . .	40
<i>Bertram le Matelot.</i>	40
<i>L'Amour au Daguerrréotype.</i>	20
<i>Irène, ou le Magnétisme.</i>	20

22^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Les Mystères de Londres.</i>	40
<i>Un vilain Monsieur.</i>	40
<i>Le Lys dans la Vallée.</i>	40
<i>Un Homme entre deux Aïrs.</i>	20
<i>La Forêt de Sénart.</i>	20

23^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Catilina.</i>	40
<i>Theodore.</i>	40
<i>Le Voile de Dentelle.</i>	40
<i>Les Fureurs de l'Amour.</i>	20
<i>Les Folies dramatiques.</i>	20

24^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>La Comtesse de Sennecey.</i>	40
<i>Edgard et sa Bonne.</i>	40
<i>Manon Lescant.</i>	40
<i>Les Mémoires de Richelieu.</i>	20
<i>L'Âne mort.</i>	20

25^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Le Vieux Caporal.</i>	40
<i>Diane de Lys et de Camellias.</i>	40
<i>Grandeur et Décadence de Prudhomme.</i> .	40
<i>Le Roman d'une heure.</i>	20
<i>Thérèse, ou Ange et Diable.</i>	20

26^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Paris qui pleure et Paris qui rit.</i>	40
<i>Le Chêne et le Roseau.</i>	20
<i>Les Orphelines de Vainceige.</i>	40
<i>Marie-Rose.</i>	40
<i>L'Ambigu en habits neufs.</i>	40

27^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Un Notaire à Marier</i>	40
<i>Les Rendez-vous Bourgeois</i>	40
<i>L'Honneur de la Maison</i>	40
<i>Le Laquais d'Arthur</i>	20
<i>L'Argent du Diable</i>	20

28^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>La Boisière</i>	40
<i>Quand on attend sa Bourse</i>	40
<i>Le Ciel et l'Enfer</i>	40
<i>Souvent Femme varie</i>	20
<i>Gastibelza</i>	20

29^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Schamyl</i>	40
<i>Deux Femmes en gage</i>	40
<i>L'Armée d'Orient</i>	40
<i>Où passerai-je mes Soirées ?</i>	20
<i>Les Gaietés champêtres</i>	20

30^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>La bonne Aventure</i>	40
<i>En bonne Fortune</i>	40
<i>Gusman le Brave</i>	40
<i>Ce que vivent les Roses</i>	20
<i>Les Oiseaux de la Rue</i>	20

31^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Le Prophète</i>	40
<i>Un Vieux de la Vieille Roche</i>	40
<i>Échec et Mat</i>	40
<i>Mam'zelle Rose</i>	20
<i>Louise de Nanteuil</i>	20

32^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>La Prière des Naufragés</i>	40
<i>Un Mari en 430</i>	40
<i>Les cinq cents Diables</i>	40
<i>A Clichy</i>	20
<i>Harry le Diable</i>	20

33^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Boccace</i>	40
<i>Cerisette en prison</i>	40
<i>La Vie d'une Comédienne</i>	40
<i>Le Manteau de Joseph</i>	20
<i>Le Chevalier d'Essonne</i>	20

34^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Souvenirs de jeunesse</i>	40
<i>York</i>	40
<i>Georges et Marie</i>	40
<i>Sous un bec de gaz</i>	20
<i>Lully</i>	20

35^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Marthe et Marie</i>	40
<i>Une Femme qui se grise</i>	40
<i>L'Enfant de l'amour</i>	40
<i>Le Sourd</i>	20
<i>Le Marbrier</i>	20

36^e SÉRIE. — PRIX : 1 FR.

<i>Les Oiseaux de proie</i>	40
<i>Un Feu de Cheminée</i>	40
<i>La Croix de Marie</i>	40
<i>Le Chevalier Coquel</i>	20
<i>Hortense de Cerny</i>	20

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

IL PARAÎT

Une ou deux Livr. par semaine.

UNE LIVRAISON CONTIENT UNE PIÈCE

Prix : 20 cent.

Une Série tous les mois.

UNE SÉRIE CONTIENT CINQ PIÈCES

Prix : 1 franc

CHAQUE PIÈCE EST PUBLIÉE AVEC UN DESSIN

REPRÉSENTANT UNE DES PRINCIPALES SCÈNES DE L'OUVRAGE

EN VENTE

LETTRES

DU

MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD

(1832-1854)

AVEC NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

2 beaux volumes in-8°

AVEC LE PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE DU MARÉCHAL

PRIX : 12 FRANCS

PROMENADE EN AMÉRIQUE

PAR J. J. AMPÈRE

De l'Académie française

2 beaux volumes in-8. — Prix : 12 francs.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ENFURTH, 1.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
CH. DE BERNARD

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. ARMAND DE PONTMARTIN

12 volumes format grand in-18 anglais.

Nous publions en douze volumes grand-18, avec tout le luxe que demandent les livres aimés du public, les œuvres complètes d'un homme dont le nom seul est fait pour exciter au plus haut degré la sympathie et l'intérêt du lecteur.

Charles de Bernard est en effet, par le nombre et la popularité de ses ouvrages, par la réserve et l'excellence de son goût littéraire, un romancier du premier ordre, un romancier français. Il appartient évidemment, et par des affinités incontestables, au maître du roman moderne, M. de Balzac lui-même, et, si quelqu'un avait pu nous consoler de l'interruption de la *Comédie humaine*, à coup sûr cet homme-là eût été Charles de Bernard. — La mort en a décidé autrement, elle a enlevé le disciple avant de peser sur le maître, et elle nous a laissé un double regret.

Ces regrets d'un poète éteint avant l'heure, ces deuils d'un esprit charmant qui disparaît avant d'avoir porté ses premières fleurs et ses premiers fruits, ne peuvent guère se consoler que par les honneurs qui sont rendus à l'œuvre de l'homme expiré.

Voilà pourquoi nous avons voulu recueillir et mettre en ordre avec un soin pieux les *Œuvres complètes de Charles de Bernard*, afin que désormais les amis des lettres et des livres honnêtes trouvent réunies tant d'œuvres charmantes tant d'œuvres éparses, ces contes, ces nouvelles,

RAYMOND.

Attends donc, Jacinthe, Cabry ne fait que de partir avec la réquisition, il en est encore à l'exercice, et n'a pas même rejoint les bataillons de guerre.

JACINTHE.

Oh ! je voudrais bien qu'il les eût déjà rejoints.

DUCROC, à part.

Et moi aussi.

RAYMOND.

Pourquoi cela ?

JACINTHE.

Parce que j'aurais plus de chances de le voir revenir ici. *(Elle sort.)*

DUCROC.

Et moi plus de chances de le voir rester là-bas... *(Il fait un mouvement pour sortir aussi. Raymond lui tend un journal, il se rassied.)*

LA BARONNE.

Et rien sur l'Orient, la seule chose qui nous intéresse ; pas un mot de l'Égypte ! Il est vrai que c'est loin !... Par où va-t-on là, docteur ?

AUBERTIN.

Madame, par la Méditerranée, tout bonnement.

LA BARONNE.

C'est étonnant que nous n'ayons pas de lettre de Morandal, je ne suis pas inquiète ; mais enfin nous en recevons une tous les deux mois. Voyons, nous en avons reçu, combien déjà, monsieur Raymond ?

RAYMOND.

Sept, madame !

LA BARONNE.

C'est cela ! il y a seize mois que Morandal est parti !... et deux au moins qu'il n'a pas donné de ses nouvelles.

DUCROC.

Si vous n'avez pas de nouvelles d'Égypte, j'en trouve ici de l'armée du Rhin... Hum ! hum ! *(Thérèse qui n'avait pas cessé de rêver, lève la tête tout à coup, Benjamine la regarde.)*

BENJAMINE.

Allons donc, monsieur Ducroc !

RAYMOND.

Vous nous faites languir !... Vous savez bien que monsieur le colonel Dumesnil, un ami de ces dames, est en ce moment à l'armée du Rhin.

DUCROC, lisant lentement.

Une affaire meurtrière. Huit mille hommes hors de combat ;

nous avons quelques pertes à regretter ! Le colonel Dumesnil....

THÉRÈSE, à part.

Ah !

BENJAMINE.

Tais-toi !

RAYMOND.

Benjamine a tressailli !

LA BARONNE.

Eh ! quoi, mon Dieu ! est-ce qu'il lui serait arrivé malheur ?

DUCROC, lentement.

Le colonel Dumesnil, à la tête de la 25^e demi-brigade, s'est couvert de gloire. (Thérèse, après avoir passé par tous les degrés de l'anxiété, retombe dans la torpeur.)

LA BARONNE.

Vous m'avez fait trembler, Ducroc ; mon Dieu que vous lisez mal. Ce pauvre Dumesnil, je l'ai cru mort. Je ne vous pardonnerai jamais la peur que vous m'avez faite.... Un si charmant garçon !... à qui nous avons sauvé la vie ; car sans nous c'était fini. N'est-ce pas, docteur ?...

AUBERTIN.

Assurément, madame !

LA BARONNE.

Avons-nous eu du mal à fermer cette blessure-là !... combien de temps cela a-t-il duré ?... Je gage que vous n'avez pas eu souvent de cures aussi difficiles... Voyons, on l'a relevé à la grille le 19 mai... il est resté ici... (Elle compte sur ses doigts.) Juin, juillet... cinq mois... avant de retourner à l'armée ; n'est-ce pas, Thérèse ? (Thérèse se tait.)

BENJAMINE.

Oui, ma mère.

RAYMOND.

Six mois, madame !

LA BARONNE.

Ah ! nous l'avons bien soigné ; s'il nous oublie jamais, il sera bien ingrat, ce beau colonel !

DUCROC.

Soyez tranquille, madame, il ne vous oubliera pas !

BENJAMINE.

Pourquoi, monsieur Ducroc ?...

DUCROC.

Mais, mademoiselle, parce que monsieur Dumesnil n'est pas un ingrat. (Il se remet à lire.)

BENJAMINE, à Thérèse.

Jamais il ne manque l'occasion d'une méchanceté... Es-tu bien sûre qu'il ne sait rien ?

THÉRÈSE.

Eh! mon Dieu! qu'il sache....

RAYMOND, *à part*.

Thérèse lui reproche de s'être troublée au nom du colonel.

LA BARONNE, *bas au docteur*.

Docteur, ne faites pas semblant, regardez Thérèse... elle n'a rien pris à dîner... Cette enfant-là est malade, a été malade, ou va l'être.

LE DOCTEUR.

Mais non, madame!

LA BARONNE.

Si.... depuis ce voyage qu'elle a fait avec sa sœur aux bains de Fréjus, il y a deux mois, je ne la trouve plus la même.

LE DOCTEUR.

Je vous assure que je ne vois rien d'extraordinaire...

LA BARONNE.

Elle s'ennuie peut-être de son mari?

LE DOCTEUR.

Peut-être!

LA BARONNE.

Si nous allions promener un peu avant la nuit, veux-tu, Thérèse?

THÉRÈSE.

Comme vous voudrez, ma mère!

LA BARONNE.

Eh bien! allons, cela nous changera les idées.

DUCROC.

Et moi, je verrai ce que fait Jacinthe.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JACINTHE.

JACINTHE.

Une lettre d'Égypte!

RAYMOND.

Quel bonheur!

LA BARONNE.

Ah!... ce cher Morandal.

DUCROC.

Il revient, j'espère!

THÉRÈSE, *épouvantée*.

Il revient!

AUBERTIN, *à part*.

Quel effroi! décidément je ne me trompe pas!

LA BARONNE, *examinant la lettre*.

Son écriture!... elle n'est pas tremblée... la lettre est longue... il se porte bien, Dieu merci! J'étais bien inquiète pour monsieur

Dumesnil, tout à l'heure, mais pour Morandal, le cœur me bat... Ah! c'est qu'il est mon fils, lui; et je donnerais ma vie pour conserver la sienne! (*Lisant.*) « 25 juillet 1799. Ma chère mère, ma chère femme, ma chère sœur! » Il a un cœur d'or! « Nous venons de gagner une grande bataille à Aboukir, deux cents drapeaux! les bagages, quarante pièces de canon, le pacha de Natolie, sont tombés en notre pouvoir... » C'est comme dans le journal. « Je dis, nous, parce que le général Bonaparte prétend que j'en ai fait ma part! » Oh! brave...

RAYMOND.

Comme César!

DUCROC.

Comme le colonel Dumesnil!

AUBERTIN.

Laissez-nous entendre, monsieur Ducroc!

LA BARONNE.

Oui!... laissez-nous entendre... vous êtes insupportable!... (*Lisant.*) « Que j'ai fait ma part! Je vous écris du champ de bataille, et mon ami Bonaparte m'autorise à envoyer la lettre, par son courrier... La victoire est glorieuse, mais ne nous donne pas de grands résultats, et je crois bien que nous sommes pour longtemps encore en ce pays! »

DUCROC.

Tiens! c'est dommage!

LA BARONNE.

Tant pis! tant pis! (*Thérèse et Benjamin se serrent la main.*)

LA BARONNE, *lisant.*

« Avez-vous eu des nouvelles de ce brave Dumesnil, il m'a écrit une lettre, au Caire, pour me remercier de l'hospitalité si cordiale, et des soins que vous lui avez donnés à Grantier. J'ai trouvé son style un peu froid, mais on me dit qu'il est d'un caractère réservé... nous ferons un jour plus ample connaissance... Bonaparte fait de lui le plus grand cas, et compte le prendre sous ses ordres à son retour en Europe. »

DUCROC.

Ah! M. Dumesnil est colonel, lui... il fait son chemin, et monsieur Morandal est resté commandant... C'est peut-être que le général Bonaparte ne veut pas avoir l'air de protéger ses amis!

LA BARONNE, *lisant.*

« Quand vous m'écrirez... adressez la lettre au colonel Morandal... c'est mon grade depuis deux heures. »

DUCROC.

Ah! ah!

JACINTHE.

Attrape!

RAYMOND.

Colonel! mon Dieu! vive le général Bonaparte!

LA BARONNE.

Colonel!... bien! bien!... (*A Thérèse*) Madame la colonelle, recevez mon compliment. (*Tous viennent féliciter Thérèse.*)

AUBERTIN.

Voilà un grade bien gagné.

BENJAMINE.

Oh! oui.

RAYMOND, à Thérèse.

Oh! oui, n'est-ce pas, madame?

THÉRÈSE.

Ce noble cœur ne sera jamais assez récompensé!

JACINTHE, à Ducroc.

Fait-on des colonels dans votre régiment, monsieur Ducroc?

DUROC.

Non, mais on en fait dans le régiment de Cabry. Pourquoi ne l'est-il pas encore, ce petit Bayard?

JACINTHE.

Monsieur Ducroc, Cabry n'est encore que conscrit, mais, patience! il cultivera la graine d'épinards tout comme un autre... et je vous réponds, dans tous les cas, qu'il ne désertera pas son régiment... — Empoche!

DUROC.

Petite vipère!

JACINTHE.

Vieux serpent! (*Elle sort. Ducroc sort après elle.*)

RAYMOND.

Morandal dit-il un mot pour moi?

LA BARONNE.

Justement. (*Lisant.*) « Mille amitiés à Raymond, et dites-lui qu'il est bien coupable ou bien niais... »

RAYMOND.

Niais!

LA BARONNE continue à lire.

« De n'avoir pas su, en quatorze mois, décider Benjamin à me donner un beau-frère... »

RAYMOND, tristement.

Ah! ce n'est pas à moi qu'il faut reprocher cela. Si, au lieu d'aller deux mois à Fréjus, seule avec madame Morandal, mademoiselle Benjamin avait voulu...

BENJAMINE.

Rester malade ici... égoïste!

RAYMOND.

Non... mais m'emmener pour vous soigner. J'ai perdu deux

mois, pendant lesquels vous avez désappris de m'aimer... Oh ! qu'avez-vous été faire à Fréjus ?

BENJAMINE, *vivement.*

Plaît-il ?

RAYMOND.

Pardon !...

THÉRÈSE, *vivement.*

Et la lettre est finie ?

LA BARONNE.

Oh ! non pas ! « Dites à ma chère petite femme que je l'aime tous les jours de plus en plus, et qu'au lieu d'un mari qu'elle a quitté à Grantier, c'est un amoureux bien affamé de bonheur, bien jaloux, qui lui reviendra. Je n'en demande pas autant à Thérèse ; hélas ! je sais bien que c'est impossible. Mais du moins qu'elle m'aime autant que sa famille, et plus que tout le reste... autrement j'en deviendrais fou... » Il n'y a pas de danger ! Qui donc mériterait mieux que lui d'être aimé ?

THÉRÈSE, *avec angoisse.*

Benjamine ! Benjamine !

LA BARONNE.

Mon Dieu ! qu'il me tarde de le voir ici, pour que sa sœur, sa femme, sa mère, lui apprennent ce que c'est que le bonheur ! Nous lui devons tout, et, pour ne pas le rendre heureux, il faudrait que nous fussions des monstres !

THÉRÈSE, *défaillante.*

Benjamine, ton flacon !

LA BARONNE.

Allons promener, mes enfants.

LE DOCTEUR, *à Thérèse.*

Restez, madame.

THÉRÈSE, *au docteur.*

Moi ?

LA BARONNE.

Eh bien ! vient-on ?

LE DOCTEUR, *à la Baronne.*

Madame Morandal craint la fraîcheur du soir... Elle est nerveuse aujourd'hui.

LA BARONNE.

Pauvre petite ! (*Au docteur, à part.*) Voyez donc ce qu'elle a, docteur... Viens, Benjamine. (*Benjamine regarde Thérèse.*)

THÉRÈSE.

Val

RAYMOND.

J'y vais aussi, alors.

LA BARONNE.

Eh bien, votre bras, Raymond.

RAYMOND, à part.

Moi qui voulais tant lui parler de ce voyage, de ce colonel...
(À la baronne.) De tout mon cœur. Me voici, madame.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, AUBERTIN, puis BENJAMINE.

THÉRÈSE.

Pourquoi m'avez-vous fait rester ici, docteur ?

AUBERTIN.

Vous allez le savoir... Personne n'écoute ?

THÉRÈSE.

Non... Que va-t-il dire ?

AUBERTIN.

Thérèse, avez-vous eu un meilleur ami que moi depuis votre naissance ? Combien de fois vous ai-je sauvés, vous, votre sœur, votre mère... et votre pauvre père, hélas... combien de fois !

THÉRÈSE.

Oh ! vous avez été l'ange protecteur de cette maison...

AUBERTIN.

Eh bien, Thérèse, depuis un an vous souffrez, et vous ne me le dites pas !

THÉRÈSE.

Je vous assure...

AUBERTIN.

On ne trompe pas son médecin et son ami !

THÉRÈSE.

Cher docteur, vous vous alarmez sans raison, jamais je ne me suis trouvée mieux portante.

AUBERTIN.

Puisque vous ne voulez pas me dire comment vous êtes, dites-moi du moins, comment se porte votre enfant ?

THÉRÈSE.

Il sait tout !

AUBERTIN.

Regardez ce visage pâle, et convenez qu'à moins d'être aveugle comme une mère, il est impossible de n'y point lire votre secret.

THÉRÈSE.

Mon ami !

AUBERTIN.

Malheureuse Thérèse ! croyez-vous m'avoir abusé un seul moment ?... N'ai-je pas vu votre douleur après le départ de Marcelin, n'ai-je pas compris le motif de cet étrange voyage à Fréjus, où vous êtes restée si longtemps, contre toute raison ! Hélas ! votre vieil ami suivait pas à pas toute cette agonie, et ne pouvait vous aider, ne voulant pas vous trahir.

THÉRÈSE.

Comment !

AUBERTIN.

J'ai songé un moment à partir derrière vous pour Fréjus, mais que dire à votre mère ?... Que vous étiez malade et que je craignais pour vous ?... Elle m'eût accompagné, elle eût tout appris.

THÉRÈSE.

Oh !

AUBERTIN.

Maintenant le malheur est irréparable... Ce n'est pas de mes soins, c'est de mes conseils que vous avez besoin ; ce n'est pas de ma science, c'est de mon amitié. Vous n'avez plus un instant à perdre ; votre mère, les gens qui nous entourent, tout le monde peut vous découvrir, Ducroc guette sans cesse, il soupçonne d'instinct ; Jacinthe elle-même est à craindre, si dévouée, mais si clairvoyante. Je ne vous parle pas de l'éventualité terrible d'un retour.... Dieu merci ! la lettre d'aujourd'hui, nous rassure à cet égard... Mais enfin, quels sont vos plans, quelles sont vos ressources ?... Voyons, assez d'imprudences, assez de malheurs ! il est temps d'agir, qu'allez-vous faire, parlez ?..

THÉRÈSE.

Je n'en sais rien !

AUBERTIN.

Vous n'en savez rien !

THÉRÈSE.

Non. Oh ! je sens bien ce que vous allez me dire... Tu as trahi l'honnête homme à qui tu dois la vie de ta mère, tu as déshonoré son nom, tu as commis à la fois une infamie et un crime, et quand je te demande comment tu comptes, sinon réparer, du moins dissimuler, tout cela, tu me réponds que tu n'en sais rien ; mais tu es donc folle ? Oui, docteur, oui ! Depuis six mois je ne vis plus ; le pied m'a manqué sur le bord d'un précipice, et je me laisse rouler les yeux fermés dans l'abîme ; je retiens mon cri, on m'entendrait ; je ne demande rien à Dieu... Il faut que sa colère frappe quelqu'un, je ne veux pas que ce soit mon enfant ou son père.

AUBERTIN.

Vous l'aimez encore ?...

THÉRÈSE.

Si je l'aime !.. et comment ne l'aimerais-je pas... de quoi est-il coupable?... Oui, j'ai commis un crime, j'ai trompé ce généreux Morandal, le protecteur que la Providence m'a envoyé une heure, et repris tout à coup. Mais Marcellin qui m'aimait depuis quatre ans... Marcellin, qui avait arrosé de son sang la route qui le conduisait à moi ! J'étais sa fiancée, le destin m'a volée à lui ! Enfin, les combats, la prison, les chagrins avaient épargné cet homme ; Dieu lui-même, de sa main toute puissante, l'avait arraché au tombeau, et moi, moi qui l'aimais, je l'eusse laissé mourir !... Ah ! mon ami, vous l'avez assisté ici, dans cette chambre, sur son lit de douleur ; vous avez pansé sa blessure, vous croyez lui avoir sauvé la vie,... eh bien ! Marcellin refusait de vivre, Marcellin, malgré vous tous, serait mort, si une nuit qu'il accomplissait ce suicide, je ne fusse arrivée à lui par cette porte secrète, pour lui dire : Je vous ordonne de vivre, vivez !

AUBERTIN étonné.

Par cette porte ?...

THÉRÈSE.

Elle ouvre sur un passage souterrain, qui conduit aux murs du parc... Tandis que le blessé dépérissait de jour en jour, tandis que stupéfait de voir vos soins stériles, vos remèdes infructueux, vous commenciez à perdre courage, j'avais deviné, moi, au sourire sombre de Marcellin, sa funeste résolution... Je me cachai là, une nuit derrière cette porte, et quand vous fûtes parti, je le vis, se soulevant avec effort, aller jeter dans les cendres le breuvage que vous aviez composé avec tant de peine, et sur lequel vous comptiez pour le guérir !.. Docteur, la clé de cette porte, nous l'avions miraculeusement trouvée, Benjamine et moi, dans ce médaillon de notre père, que nous a rapporté Jacinthe. Cette clé devait sauver la vie d'un homme. Ah ! mon ami, j'en suis bien sûre, quand j'ai empêché Marcellin de mourir, Dieu et mon père, complices de mon amour, me souriaient du haut du ciel !

AUBERTIN.

Vous m'effrayez, Thérèse ; et puisque vous fermez les yeux, mon devoir est de vous les ouvrir... Une femme comme vous ne flotte pas lâchement entre deux mensonges... c'est ce qui vous arriverait tôt ou tard si vous hésitez !

THÉRÈSE.

Hésiter ! n'en croyez-vous capable ?... Quoi ! vous me voyez aussi pâle, vous me trouvez désolée et mourante, et vous ne devinez pas que, cette fois encore, je me sacrifie à ma mère ; que je ne veux pas qu'elle meure aujourd'hui de honte quand je l'ai empêchée, il y a dix-huit mois, de mourir de douleur ; vous ne devinez pas, enfin, que c'est moi seule que je frappe, que c'est

mon cœur que je déchire, et que j'ai dit à Marcellin un éternel adieu !

AUBERTIN.

Vous avez fait cela ?

THÉRÈSE.

Pour en avoir le courage, je ne lui ai pas même appris qu'il est père !... il ne connaîtra, il n'embrassera jamais son fils... et, sur cette table où vous vous appuyez en ce moment, je lui écrivais hier que tout nous sépare en ce monde, et que nous nous retrouverons dans l'autre !... Vous parlez de devoirs, je connais désormais les miens... quant à monsieur Morandal, il saurait déjà tout si je ne craignais qu'il en instruisît ma mère !... Oh ! la pauvre femme, toucher à son bonheur si calme, si confiant, mais ce serait un sacrilège !... Et puis, n'y aurait-il pas une cruauté bien lâche à faire souffrir d'avance ce noble soldat qui doit tout son courage à la France !... Il n'est pas près de revenir, oh ! tant mieux !... il croira plus longtemps à l'honneur de sa femme ; et d'ici à ce qu'il revienne, j'espère bien, je vous le dis d'un œil sec, que Dieu aura été assez bon pour appeler à lui ma mère, afin qu'elle ne souffre pas par moi, ou mon enfant, afin que j'aie le droit de quitter ce monde !... Quand une femme de mon âge forme un pareil souhait, docteur, on peut lui pardonner ; il faut qu'elle soit bien malheureuse !

AUBERTIN.

Je vous pardonne, et je vous plaindrais si vous n'aviez auprès de vous cet ange qu'on appelle Benjamine !

THÉRÈSE.

Ah ! vous avez bien raison ! Dieu n'en a pas à sa droite de plus riants ni de plus purs... et c'est pour moi un remords affreux d'avoir souillé cette candeur au contact de mes misères ! Tenez, la voilà qui revient, la chère enfant, ayant tout quitté pour moi, notre mère, Raymond, qu'elle aime et qui le mérite si bien ! elle court, allez, elle est inquiète !

AUBERTIN.

Raymond serait-il dans votre confiance ?

THÉRÈSE.

Lui ! oh ! docteur, s'il se doutait !... oh ! mais je serais perdue ! Songez donc qu'il a pour Morandal un respect, un amour, qui vont jusqu'à l'idolâtrie ; s'il savait que j'ai trompé son protecteur, il aurait une telle horreur de mon ingratitude, qu'il serait capable de renoncer à Benjamine. Risquer mon repos, ma vie, bien ; mais le bonheur de ma sœur, non, non, non !

AUBERTIN.

Nous ne risquerons, Thérèse, ni le bonheur de Benjamine, ni celui de Raymond... ni même le vôtre... J'ai dès à présent l'espoir de vous sauver... (*Entre Benjamine.*)

THÉRÈSE, *avec incrédulité.*

Moi ! oh ! docteur.

AUBERTIN.

Mais plus de fausses démarches, plus de faiblesse ; votre enfant, où est-il ?

BENJAMINE.

Il sait tout !... Je m'en doutais !

THÉRÈSE, *embrassant sa sœur.*

Oui, Benjamine, il sait tout.

AUBERTIN.

Heureusement, je l'espère !... L'enfant est donc ?...

THÉRÈSE.

A Fréjus !... où cette douce Benjamine envoie tous les huit jours !

AUBERTIN.

Imprudence ! imprudence ! quelque jour on la trahira !..

BENJAMINE, *à part.*

Eh ! bon docteur ! pas de colère... il n'y est plus !

THÉRÈSE.

Eh bien ! elle n'enverra plus, et bientôt j'irai moi-même voir mon petit Benjamin... Songez que depuis sa naissance on me l'a enlevé, et que je ne l'ai pas encore embrassé !

AUBERTIN.

Un second voyage ! quand chacun ici, quand votre mère elle-même attribue votre souffrance au premier ! Vous n'irez pas !

THÉRÈSE.

Je n'embrasserai pas mon enfant !

AUBERTIN.

Non, ma fille !

THÉRÈSE.

Ah ! prenez garde ! docteur... ne m'en demandez pas trop... vous voyez, je suis docile, résignée... Pour l'honneur de mon mari, pour le repos de ma mère, j'ai renoncé à tout dans cette vie ; j'aimerai toujours Marcellin, et j'ai juré de ne plus le revoir !... Mais si je n'ai plus pour me consoler, pour me soutenir, les petits bras de mon enfant, si je ne dois jamais répondre à son sourire, si je perds cet unique espoir de répandre sur son berceau toutes les larmes que je dévore depuis tant de mortelles journées, mon ami, ces larmes m'étoufferont, elles noieront mon cœur !... Ne me faites pas souffrir, dites-moi tout simplement : Thérèse, encore un sacrifice, le dernier de tous, Thérèse, la fin de toutes tes peines, le commencement du repos éternel, Thérèse, tu as offensé Dieu, demande-lui pardon et meurs !

BENJAMINE, *à part.*

Oh ! non, Thérèse, tu ne mourras pas !

AUBERTIN.

Eh bien ! soit ! allez à Fréjus... allez-y avec Benjamine, avec Raymond, qui, cette fois, vous suivra... et, par la même occasion, racontez tout à votre mère ; si elle doit tout savoir, il vaut mieux qu'elle l'apprenne de vous que d'un autre.

THÉRÈSE.

Docteur, ayez pitié de moi !

AUBERTIN.

Vous me déchirez le cœur, mon enfant ; je ne suis pas un barbare et un sage sans entrailles... Mais je l'aime, votre fils... mais il aura en moi le père le plus dévoué... C'est moi qui l'irai voir, c'est moi qui veillerai sur lui avec sollicitude et qui vous en donnerai tous les jours des nouvelles... moi enfin, qui saurai, quand il le faudra, le rapprocher assez pour que vous puissiez l'embrasser sans vous compromettre ; toutefois n'espérez pas, Thérèse, que je vous accorde sitôt ce bonheur... Attendons l'occasion... laissons les soupçons s'éteindre... A partir du moment où j'ai partagé votre secret, Thérèse, c'est moi qui réponds devant Dieu de votre famille et de vous !

THÉRÈSE.

Bien, mon ami... je vous ai compris, je ne me plaindrai plus... J'ai pris mon parti depuis tout à l'heure !

BENJAMINE, à part.

Il y a plus longtemps que j'ai pris le mien.

AUBERTIN.

J'eusse été bien surpris de ne pas trouver cette noblesse et ce courage dans une femme de votre race. Thérèse, nous venons de faire alliance ensemble, au nom de l'honneur, au nom de votre père que je représente ici... vous me promettez de ne pas aller à Fréjus ?

THÉRÈSE.

Vous avez ma parole !

AUBERTIN.

Embrassez-moi...

BENJAMINE, à part.

Jure, ma sœur ; tu ne risques rien... Je t'épargnerai la peine de te parjurer. (*Haut.*) Ah ! docteur, vous faites pleurer ma Thérèse?...

AUBERTIN.

Non, petit ange, tout est fini... Venez, Thérèse, retrouver votre mère, qui doit s'inquiéter d'un entretien si long ; et vous, Benjamine, affermissez votre sœur dans la voie de salut où je l'engage. Je compte sur votre droiture et sur votre bon cœur.

BENJAMINE.

Sur mon cœur... Comptez-y.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACINTHE.

JACINTHE.

Mesdames, madame la baronne vient de rentrer avec M. Raymond ; elle est fatiguée ; elle voudrait ne pas monter ici avant de rentrer chez elle.

THÉRÈSE.

Nous descendons.

BENJAMINE, *bas à Jacinthe.*

Reste ici, Jacinthe.

THÉRÈSE, *sortant.*

Est-ce que tu vas laisser Raymond s'en retourner comme cela chez lui, sans lui dire adieu ? Est-ce que tu le boudes ?...

BENJAMINE.

Un peu... Ne s'avise-t-il pas d'être jaloux... jaloux de Marcellin !

THÉRÈSE.

Pauvre garçon...

BENJAMINE.

Mais nous ferons la paix, sois tranquille... Va ! va !

THÉRÈSE.

Je vais lui serrer la main de ta part. (*Elle sort avec le docteur.*)

BENJAMINE.

Si tu veux. (*À part.*) Voici l'heure.

SCÈNE V.

BENJAMINE, JACINTHE.

JACINTHE.

Vous avez besoin de moi, mademoiselle ?

BENJAMINE.

Oui, Jacinthe... Tu nous aimes, n'est-ce pas ?

JACINTHE.

Oh ! vous le savez bien, et vous le saurez mieux encore plus tard.

BENJAMINE.

Bonne Jacinthe ! .. Ainsi, si l'on te confiait quelque chose. . .

JACINTHE.

J'ai l'habitude de garder les secrets.

BENJAMINE.

Écoute donc...

JACINTHE.

Des deux oreilles.

BENJAMINE.

Ma sœur va remonter tout à l'heure, quand notre mère sera couchée.

JACINTHE.

Bien.

BENJAMINE.

Elle te demandera où je suis ; tu répondras que tu n'en sais rien ; mais que je vais revenir.

JACINTHE.

Bon.

BENJAMINE.

Alors, ello rentrera chez elle, et toi tu resteras ici.

JACINTHE.

C'est facile !

BENJAMINE.

Bientôt tu entendras frapper trois coups au mur.

JACINTHE.

Tiens ?

BENJAMINE.

Tu n'auras pas peur ?

JACINTHE.

Jamais !

BENJAMINE.

Et s'il y avait ici ma mère...

JACINTHE.

Puisqu'elle sera couchée...

BENJAMINE.

Ou quelqu'un d'étranger, tu n'auras pas l'air d'avoir entendu, mais si tu es seule, tu répondras aux trois coups par trois autres, frappés là, dans la boiserie !

JACINTHE.

Après !

BENJAMINE.

Après !.. tu t'en iras bien vite, et si tout le monde dort dans la maison, tu te coucheras comme tout le monde.

JACINTHE.

Voilà qui est convenu !.. c'est tout ?

BENJAMINE.

Oui ! ah ! développons ce paravent. (*Jacinte développe le paravent de façon à masquer la porte secrète.*) Bien... est-ce que tu n'entends pas du bruit dans l'escalier ?...

JACINTHE.

La voix de M^{me} Morandal... (*Elle écoute dans l'escalier.*)

BENJAMINE.

Voyons maintenant, chère sœur, si je te laisserai mourir !
(Elle s'enfuit par la porte secrète.)

JACINTHE, revenant et cherchant.

Eh bien ?..

SCÈNE VI.

JACINTHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Ah ! tu es encore là, Jacinthe ?

JACINTHE.

Oui, madame !..

THÉRÈSE.

Où est Benjamin ?

JACINTHE.

Madame, je n'en sais rien.

THÉRÈSE.

Mais, elle va rentrer ?

JACINTHE, toujours cherchant.

Dame ! oui !

THÉRÈSE.

Eh bien ! j'ai quelques lettres à écrire, je l'attendrai chez moi,
va, Jacinthe. (Elle rentre chez elle.)

JACINTHE.

Bonsoir, madame ! (A peine est-elle seule qu'elle court derrière le paravent.) Eh ! quoi ! elle n'est pas là, non plus ?.. Où est-elle donc ?.. c'est pour le coup que je peux dire que je n'en sais rien !.. Trois coups dans le mur ! voilà qui est drôle tout de même !

SCÈNE VII.

JACINTHE, écoutant et cherchant auprès du mur, DUCROC, passant sa tête par la porte entrebâillée.)

DUCROC.

Je suis sûr qu'elle est montée... je ne la vois pas. Ah ! avec ses maîtresses peut-être... (Il va près de la porte de Thérèse.)

JACINTHE.

Trois coups au mur...

DUCROC, l'apercevant.

Elle ! derrière ce paravent ! que fait-elle là ?..

JACINTHE, cherchant.

Quand je me creuserai la tête...

DUCROC.

Elle cherche !

JACINTHE, *apercevant Ducroc.*

Ah ! vous m'avez fait peur !

DUCROC.

Que fais-tu là ?

JACINTHE.

Moi !

DUCROC.

Tu sondes ce mur.

JACINTHE.

- Par exemple !

DUCROC.

Je te dis que si.

JACINTHE.

Je vous assure que non !

DUCROC.

Tu étais en train de me trahir.

JACINTHE.

Vous trahir !

DUCROC.

Oui, il faut que cela finisse.

JACINTHE.

Je ne demande pas mieux ! partez !

DUCROC.

Toutes tes ruses, tous tes mystères n'ont abouti à rien !... Tu ne sais pas la cachette, sans quoi, depuis dix-huit mois, tu eusses déjà enlevé le trésor.

JACINTHE.

Eh bien ! vous avez raison !

DUCROC.

Voyons, soyons francs.

JACINTHE.

Ah ! bah !

DUCROC.

Je vais te donner l'exemple... J'ai la gérance du domaine tant que durera l'absence de monsieur Morandal.

JACINTHE.

Je le sais bien... hélas !

DUCROC.

Sais-tu aussi la nouvelle que je viens d'apprendre au village ?

JACINTHE.

Non !

DUCROC.

On dit que le général Bonaparte a quitté l'Égypte secrètement, et qu'il a débarqué à Toulon, avec un certain nombre d'officiers, pour se rendre à Paris en toute hâte et culbuter le directoire !

JACINTHE.

Monsieur Morandal en est peut-être !

DUCROC.

Qui sait?... une fois le colonel revenu, plus d'espoir ! Je suis forcé de partir... je suis ruiné... Ah ! tu as bien joué, Jacinthe, mais je puis encore t'empêcher de gagner... Voyons, entendons-nous, dis-moi vite ce que tu sais, et fais tes conditions.

JACINTHE.

Mais puisque je ne sais rien !

DUCROC.

Je lis dans tes yeux que tu viens de découvrir quelque chose.

JACINTHE, à part.

Mais il me gêne horriblement ici.

DUCROC.

Veux-tu vingt mille francs?... C'est joli !

JACINTHE.

Vingt mille francs !... Qu'est-ce donc qu'il garde pour lui?... *(Elle hausse les épaules.)* Monsieur Ducroc !... *(Elle lui montre la porte.)*

DUCROC.

Trente mille !... quarante mille !... de quoi avoir un château !

JACINTHE.

Vous m'offririez cinquante mille, cent mille, la moitié même ! que je refuserais. *(A part.)* Il y a plus de deux cent mille francs !

DUCROC, à part.

Elle sait quelque chose et veut tout garder à elle seule !... *(Haut.)* Ma petite Jacinthe, faisons mieux que cela ; ayons tout à nous deux, sans rien perdre ni l'un ni l'autre, dis moi ce que tu as découvert, enlevons le trésor !... et après je t'épouse ! tu seras dame !

JACINTHE.

Vous ! mon mari ! mais il y a donc des millions à partager !

DUCROC.

Veux-tu ?

JACINTHE.

Assez de bêtises, allez-vous-en !

DUCROC.

Tu refuses ?

JACINTHE.

Allez-vous-en !

DUCROC.

Eh bien ! je dénoncerai tout à ces dames, et je leur demanderai ma part ; tu n'auras rien !

JACINTHE.

Et moi, je dénonce à ces dames que vous vous introduisez dans leur appartement la nuit !

DUCROC.

Oh ! ma mignonne !...

JACINTHE.

Ah ça ! partez-vous, oui ou non, je vais me fâcher !

DUCROC.

Madame Ducroc ! (*Un coup frappé au mur.*)

JACINTHE.

Mon Dieu !

DUCROC.

Hein ?... (*2^e coup.*)

JACINTHE.

Les trois coups ! (*3^e coup.*)

DUCROC.

On a frappé là !

JACINTHE.

Comment, on a frappé ?

DUCROC.

J'ai entendu.

JACINTHE.

Ce n'est pas vrai !

DUCROC.

Là ! là, te dis-je !... j'étais bien sûr que tu me trahissais !

THÉRÈSE, dans sa chambre.

Jacinte, est-ce que ma sœur est rentrée ?

JACINTHE, le saisissant.

Non, madame. (*A Ducroc.*) Maintenant, voulez-vous vous sauver tout de suite?... ou j'avertis madame.

DUCROC.

Ah ! malheureuse !

JACINTHE, le poussant vers l'escalier.

Marchez-vous ?

DUCROC.

Petite coquine !

JACINTHE.

Mais allez donc ! (*Elle le pousse vers le palier.*)

DUCROC, se retournant encore.

Le trésor est là ! (*Elle le regarde partir du haut de la rampe.*)

SCENE VIII.

JACINTHE, seule.

Il est parti !... rentre-t-il bien dans sa chambre?... oui !... je puis donner le signal ! (*Elle frappe à la boiserie.*) Que va-t-il ar-

river?.. (*Elle se retire à droite, regardant de loin derrière le paravent. — La porte secrète s'ouvre lentement*). Une porte dans ce mur!... Ah!... Ducroc avait-il raison?... mademoiselle!... mais elle cherche donc aussi le trésor? (*Elle sort*).

SCÈNE IX.

BENJAMINE, puis THÉRÈSE.

BENJAMINE, à une femme qu'on ne voit pas.

Personne!... Faites ce que j'ai dit et attendez-moi dans le passage. (*Elle entr'ouvre le paravent pour entrer en scène.*) Ma sœur est chez elle; mon cœur bat du plaisir que je vais lui faire! (*Elle va frapper à la porte de Thérèse*).

THÉRÈSE.

Qui est là?

BENJAMINE, appelant à la porte.

Ma sœur!

THÉRÈSE.

C'est toi, Benjamin?

BENJAMINE.

Oui.

THÉRÈSE, sur le seuil.

Je te croyais couchée, je ne t'attendais plus!

BENJAMINE.

Ah! bien oui, couchée...

THÉRÈSE.

Mais quels yeux as-tu donc?... comme tu me regardes! comme tu souris?

BENJAMINE.

C'est que j'ai mes raisons pour sourire.

THÉRÈSE.

Tu es bien heureuse! tant mieux; entres-tu?

BENJAMINE.

Non... viens au contraire.

THÉRÈSE.

Où cela?

BENJAMINE..

Ici, causer un peu!... est-ce que tu ne veux pas?

THÉRÈSE.

Mais si.

BENJAMINE.

Eh bien! causons! (*Elle s'appuie sur le bras de Thérèse.*)

THÉRÈSE.

Sais-tu que je te trouve étrange... et que ta joie me fait peur?

BENJAMINE.

Peur !

THÉRÈSE.

Tu n'as pas l'habitude d'être joyeuse quand j'ai du chagrin.

BENJAMINE.

Pourquoi as-tu du chagrin?... Parce que le docteur t'a défendu d'aller à Fréjus.

THÉRÈSE.

Hélas !

BENJAMINE.

Et par conséquent de voir ce cher petit enfant.

THÉRÈSE, *pleurant.*

Ma sœur !

BENJAMINE.

Mais moi je n'ai pas de chagrin, parce que j'ai trouvé un moyen de ne pas aller à Fréjus et de voir notre Benjamin.

THÉRÈSE.

Toi ?

BENJAMINE.

Un moyen bien simple, va... Veux-tu que je te l'enseigne?...
THÉRÈSE.

Le moyen de revoir mon fils ?

BENJAMINE.

A moins que cela ne te contrarie !

THÉRÈSE.

Oh !

BENJAMINE.

Eh bien !... viens... viens donc !... (*Elle recule jusqu'au paravent.*)

THÉRÈSE.

Où vas-tu ?...

BENJAMINE.

Ne t'inquiète pas !... ce n'est pas loin... Avance encore, tiens !
(*Elle développe le paravent et montre le berceau.*)THÉRÈSE, *l'apercevant, avec joie.*Ah !... (*Avec effroi.*) Ah !...

BENJAMINE.

Eh bien !... c'est comme cela que tu me récompenses ?

THÉRÈSE.

Ici !... tu as fait venir mon enfant ici !...

BENJAMINE.

Pourquoi pas ?... puisqu'on te défendait d'aller le voir là-bas !...

THÉRÈSE.

Dans la maison de notre mère !... dans la maison de mon

mari!... Benjamine! Benjamine! oh! qu'as-tu fait, malheureuse? qu'as-tu fait?

BENJAMINE.

Mon Dieu! mais si j'ai fait mal, il ne faut pas m'en vouloir, Thérèse!... Depuis un mois, je te vois souffrir, dépérir, traîner en langueur!... tout à l'heure tu as dit que tu mourrais si l'on te séparait de ton enfant... et je ne veux pas que tu meures, ma Thérèse. Ce que j'ai fait, je le ferais encore... si c'est mal, je n'en sais rien; mais je te sauve, voilà tout ce qu'il me faut!

THÉRÈSE.

Songe donc, si quelqu'un...

BENJAMINE.

Personne!... N'ai-je pas pris toutes mes précautions? n'ai-je pas ordonné à la nourrice d'arriver seulement à la nuit, sans traverser le village? ne suis-je pas allée moi-même la chercher à l'issue du passage secret? ne l'irai-je pas reporter tout à l'heure sans être vue?... Enfin, tout ne dort-il pas dans la maison?... S'il y avait quelque chose à craindre, Jacinthe, que j'ai prévenue, ne serait pas partie!... Rassure-toi bien, ne tremble plus, fais comme moi; et ne traite pas en étranger le cher petit qui, pour la première fois, passe le seuil de cette maison. Quand les anges nous visitent, c'est bien le moins qu'on leur fasse bon visage!... Allons, un sourire, méchante sœur! un baiser, mauvaise mère!

THÉRÈSE, s'agenouillant devant le berceau, embrasse l'enfant et en sanglotant d'une voix étouffée.

Mon enfant! mon enfant! mon enfant!

BENJAMINE, attendrie.

Allons, voilà que tu vas l'étouffer maintenant ou le noyer de larmes...

THÉRÈSE, se relevant, se jette au cou de sa sœur et l'embrasse ardemment.

Merci! merci! pour moi et pour son père!...

BENJAMINE.

A la bonne heure! te voilà comme je te voulais, consolée, guérie. Parle-moi du docteur Benjamine, voilà un praticien!

THÉRÈSE.

Oh! vois-tu, en une seconde, je viens d'oublier tout ce que j'avais souffert... il s'éveille!

BENJAMINE.

J'aime mieux qu'il dorme... attends un peu... (Elle chante une chanson à l'enfant qu'elle berce; Thérèse, penchée sur le berceau, lui sourit.)

Pour l'enfant qui veille
 Pour son œil si pur,
 La terre est vermeille
 Le ciel est d'azur.

(Benjamine ne cesse pas de chanter à demi-voix pendant la scène qui suit.)

SCENE X.

LES MÊMES, derrière le paravent ; RAYMOND, MORANDAL.

RAYMOND.

Par ici, colonel, par ici... Ah ! c'est qu'elles dorment... Oh ! mais il faut faire une surprise complète. (Il va à la porte de droite.)

BENJAMINE, chantant.

Mais l'ange des songes
 Répand à flots d'or
 Ses plus doux mensonges
 Sur l'enfant qui dort.

MORANDAL.

Oui, mais il faut se dépêcher ; Bonapartem'a donné une demi-heure... il est dit que je ne vieillirai pas à Grantier !... Après tout, une demi-heure, c'est assez pour embrasser ma femme.

RAYMOND.

Je vais frapper à la porte de sa chambre.

MORANDAL, montrant le paravent.

Mais dis donc ? voici de la lumière, et il me semble que j'entends chanter ?

BENJAMINE, chantant.

Et pendant son rêve,
 Cette âme sans fiel.
 Souriant s'élève
 Et retourne au ciel.

RAYMOND.

La voix de Benjamine !

MORANDAL.

Eh bien ! allons ! laisse-moi passer le premier, je suis le plus pressé. (Il s'approche du paravent et aperçoit les deux femmes occupées près du berceau.) Ah !... (Au bruit qu'il fait, Thérèse lève la tête et l'aperçoit ; elle se lève épouvantée, pousse un cri terrible.)

THÉRÈSE.

Lui !... (Elle chancelle et recule.)

BENJAMINE.

Mon Dieu !

RAYMOND.

Un enfant !

MORANDAL.

Que veut dire cela, mademoiselle ?

Oui, parlez !

RAYMOND.

Mais... monsieur!... (*Thérèse tombe évanouie.*)

BENJAMINE.

Thérèse évanouie !

MORANDAL.

Je vous en prie...

BENJAMINE.

Parlerez-vous ?

MORANDAL.

Il le faut, Benjamin !

RAYMOND.

LA VOIX DE LA BARONNE, *au bas de l'escalier.*

Arrivé ! le colonel, arrivé !

BENJAMINE.

Ma mère ! (*Se jetant aux pieds de Morandal.*) Ah ! monsieur, tuez-moi, mais ne dites rien à ma mère !

MORANDAL.

Mais alors...

RAYMOND.

Mais cet enfant !

BENJAMINE.

Il est à moi !

ACTE III.

La tranchée devant Philisbourg. — Bivouac. — Tente à droite premier plan.

Une galerie creusée au fond par les mineurs. — Au milieu au fond, un chemin dominant la tranchée : batterie au fond. — A gauche, au premier plan, vedette sur un tertre.

SCÈNE I.

UN OFFICIER, UN SERGENT, UN CAPORAL, SOLDATS DU GÉNIE, SAPEURS, TERRASSIERS, *brouettant de la terre ; au lever du rideau, on voit passer des terrassiers chargés de sacs de terre.*

LE SERGENT DU GÉNIE.

Allons, allons, ça avance!... Encore quelques milliers de brouettes de terre, et on pourra faire la conversation nez à nez avec messieurs les Anglais et les Russes qui sont là dans Philisbourg. Nous avons un colonel qui la remue agréablement la terre, avec son compas et son crayon.

LE SOLDAT, *brouettant.*

Il nous échine, voilà, et il dort sur son papier.

LE SERGENT.

Eh ! toi, tâche un peu de ménager le colonel Dumesnil, blanc-bec !... C'est le brave des braves et le père du soldat !... quand tu travailles, tu fais de plus mauvaise besogne que lui quand il dort.

UN SOLDAT *du fond, en faction.*

Eh ! là bas !

LE SERGENT.

Quoi ?

LE SOLDAT.

On a donc oublié le factionnaire dans la galerie, je l'entends gémir.

LE SERGENT.

A cinquante pieds sous terre, dans l'eau, pauvre diable !... on va le changer. (*On entend le tambour et la garde qui vient relever le poste. Pendant ces manœuvres, le sergent au caporal :*) C'est vous, caporal, qui faites de ces bêtises-là ?

LE CAPORAL.

Bah ! c'est le numéro quatre. Un homme en faction ! numéro cinq. (*Un soldat se lève.*)

LE SERGENT.

Qui est-ce, le numéro quatre ?

LE CAPORAL.

Ce Breton, vous savez, qui est arrivé de la réserve, ça le formera.

LE SERGENT.

Ah ! Cabry, le pays du colonel, mais il doit être mort de froid !... (*La garde relevée sort par la droite, troisième plan.*)

CABRY, *arrivant gelé, grelottant.*

Sergent, c'est des bêtises !...

LE SERGENT.

Mon gars !

CABRY.

Je... suis perclus. (*Eclats de rires.*) C'est injuste ! je n'avais droit qu'à une heure de faction. On m'en a mis la moitié de trop ! (*Rires.*) Ah ! mais, faut pas se moquer de moi, je suis Breton, moi !... (*Rires.*) Je suis le pays du colonel.

LE SERGENT.

Ne te fâche pas, il ne s'agit que de l'eau. Quand tu verras le feu, ça sera bien autre chose !... Allons, mets-toi là, et mange

la soupe. (*Cabry s'approche de la marmite, on lui donne une gamelle.*)

CABRY.

Je veux bien. (*Il grelotte.*) Je ne peux pas. (*Il tremble.*) Est-ce vexant ! je vas rattraper les fièvres.

LE SERGENT.

Attends un peu, gourmand, elle refroidira.

CABRY.

Elle est gelée... Ah ! Jacinthe, où est ton casaquin ?... ton bouillon et tes yeux noirs, qui me réchauffaient comme deux soleils ?

LE SERGENT.

Tu as beau dire : jolie armée ! que l'armée du Rhin, dont nous avons l'honneur d'être membres...

CABRY.

Je ne dis pas, mais c'est drôle, moi, je n'aime pas les sièges.

LE SERGENT.

Tu n'aimes pas les sièges, et voilà le premier que tu vois. Attends donc, pourquoi ne les aimes-tu pas ?

CABRY.

On avale trop de poussière.

LE SERGENT.

Bah ! il pleut tant par ici...

CABRY.

Que la poussière devient de la crotte !... Bientôt obligé, et puis on travaille trop avec la pioche, ça n'est pas assez militaire pour moi, et puis, monter la garde à une foule de pieds sous terre, dans des trous, je me fais l'effet d'une taupe.

LE SERGENT.

Oh ! oui !... mais quand on sort de là, aussi, comme il fait chaud !

CABRY.

Pas trop ! pas trop !

LE SERGENT.

Oh ! je ne te parle pas d'en sortir comme tu viens de le faire.

CABRY.

Il y a donc d'autres manières ?

LE SERGENT.

Pardieu ! quand le fourneau est prêt.

CABRY.

Ah ! le fourneau !

LE SERGENT.

Et qu'on allume la saucisse.

CABRY.

La saucisse sur le fourneau. (*Tous de rire.*) Dame ! il vient de le dire.

LE SERGENT.

Oui, mais il y a fourneau et fourneau, comme il y a saucisse et saucisse... Le fourneau de siège, vois-tu, n'est pas tout à fait la même chose que ceux de la cuisine.

CABRY.

Ah !

LE SERGENT.

Figure-toi un trou que l'on creuse jusque sous le camp ennemi, un trou comme celui dans lequel tu as monté la garde.

CABRY.

Bon !

LE SERGENT.

On y bourre une douzaine de barils de poudre, on trépigne bien dessus.

CABRY.

Bon !

LE SERGENT.

On met le feu à cela par le moyen d'une mèche, que nous autres ingénieurs nous appelons saucisse.

CABRY.

Ingénieur !... c'est ingénieux !... Ah ! très-bien !

LE SERGENT.

Et au moment où l'ennemi s'y attend le moins, on le fait sauter en l'air avec tout son bataclan. Est-ce que ce n'est pas une jolie manière de sortir de terre ?

CABRY.

Très-jolie... très-jolie !... Et alors, vous croyez, sergent, que nous sommes en train de mettre une saucisse sur le fourneau pour les Anglais et les Russes ?

LE SERGENT.

Ça ne m'étonnerait pas, Breton.

CABRY.

Et voilà pourquoi notre colonel nous fait creuser toutes ces galeries et ces boyaux où l'on a si froid ?

LE SERGENT.

Tout juste, en attendant qu'on y ait trop chaud.

CABRY.

Eh bien ! ça me raccommode avec le siège, moi ! d'autant plus qu'on est tranquille ici, à couvert, et qu'on peut dormir, quand on veut, après dîner. (*Une grenade tombe dans la marmite. — Fusillade au loin.*) Ah ! (*Roulement de tambour. — Tout le monde regarde d'où cela vient.*)

SCENE II.

LES MÊMES, UN OFFICIER accourant.

L'OFFICIER, dans la coulisse.

Un renfort pour le colonel !

TOUS.

Le colonel ! (*Grand mouvement, prise d'armes. — Fusillade au loin.*)

LE SERGENT, à l'Officier, qui est entré.

Qu'y a-t-il ?

LE CAPITAINE.

Le colonel, en visitant les travaux des mineurs, est tombé dans un poste ennemi... toute son escorte a été tuée ou blessée. Au lieu de faire retraite, voilà-t-il pas qu'il met l'épée nue à la main pour défendre un sapeur que les Anglais avaient abattu.

LE SERGENT.

Oh, le brave colonel !

LE CAPITAINE.

Aux armes ! (*Roulement de tambours et prise d'armes.*)

UN GÉNÉRAL, arrivant.

Qu'y a-t-il là ?

LE CAPITAINE.

Ah, mon général, le colonel est tombé dans un poste ennemi !

LE GÉNÉRAL.

En avant !...

LE SERGENT DU GÉNIE.

En avant, vous autres... (*Bruit, mouvement.*)

SCENE III.

LES MÊMES, LE COLONEL DUMESNIL paraît au milieu de la tranchée, l'épée à la main, et soutenant un blessé.

TOUS.

Le voilà !... (*On s'empresse autour de lui ; on prend de ses mains le blessé.*)

LE GÉNÉRAL.

Colonel Dumesnil, toujours le même !

MARCELLIN.

Mon général, est-ce que je pouvais laisser tuer ce pauvre diable?

LE GÉNÉRAL, *examinant ses habits.*

Eh ! mais, ils vous ont criblé... Vous n'avez pas de blessure?

MARCELLIN.

Mon Dieu, non, général...

LE GÉNÉRAL.

On dirait que vous le regrettez?

LE SERGENT.

En voilà un chef !

CABRY, *avec orgueil, aux soldats.*

C'est mon pays !

LE GÉNÉRAL.

Qu'alliez-vous faire aux ouvrages extérieurs?... c'était bien imprudent...

MARCELLIN.

Me convaincre d'une chose, mon général, et j'en suis convaincu.

LE GÉNÉRAL.

De quoi ?

MARCELLIN.

D'un piège qu'on nous tend.

LE GÉNÉRAL.

Expliquez-vous.

MARCELLIN.

J'ai encore besoin d'une épreuve... Permettez-moi, général...

LE GÉNÉRAL.

Faites.

MARCELLIN, *au sergent du génie.*

Sergent, amenez-moi le factionnaire qu'on a relevé il y a deux heures, au poste de la galerie.

LE SERGENT.

Numéro quatre !

CABRY.

Présent.

LE SERGENT.

Avance à l'ordre.

MARCELLIN.

Arrive, mon garçon... Ah ! c'est une ancienne connaissance... Bonjour, Cabry.

CABRY.

Mon colonel... mon général...

MARCELLIN.

Ne t'intimide pas... et réponds comme si nous causions tous deux sous un pommier de notre pays.

CABRY.

Ou à Grantier, mon colonel.

MARCELLIN.

A Grantier, oui. Qu'as-tu vu pendant ta garde?... Écoutez bien, général.

CABRY.

Rien... il faisait nuit.

MARCELLIN.

Qu'as-tu ressenti?

CABRY.

Beaucoup de froid ; j'étais dans l'eau.

MARCELLIN.

Qu'as-tu entendu, enfin?

CABRY.

Ah ! dame... c'était bien sourd.

MARCELLIN.

Voyons... est-ce que tu n'as pas, par moments, vu se détacher des parcelles de terre à l'extrémité de la tranchée ?

CABRY.

Je crois que oui... Oui!... et même, de temps en temps, le terrain tremblait, mais pas fort, moelleusement.

MARCELLIN.

Bien... Après ?

CABRY.

Et mon fusil sonnait tout seul.

MARCELLIN.

Voyez-vous, général?... Va-t'en !

CABRY.

J'ai bien répondu ?...

MARCELLIN.

Très-bien.

LE GÉNÉRAL.

Vous pensez donc qu'il y a une contre-mine ?

MARCELLIN.

Général, je pense que les ennemis ont pratiqué un fourneau, peut-être même plusieurs, sous la position qu'ils occupent. Je

MORANDAL, *dans la coulisse.*

France ! (*Un Officier va reconnaître.*)

SCÈNE IV.

MARCELLIN, *dans sa tente*, MORANDAL.

MORANDAL, *entrant, au sergent du génie.*

Le colonel Marcellin Dumesnil ?

LE SERGENT.

Il dort, mon officier.

MORANDAL.

Réveillez-le ; dites-lui que c'est de la part du colonel Morandal. (*Le sergent va prévenir Marcellin.*)

MARCELLIN.

Morandal !... (*Il serre précipitamment la lettre de Thérèse, et paraît au seuil de sa tente.*)

MORANDAL.

Monsieur le colonel !

MARCELLIN.

Monsieur !... (*Ils se saluent.*)

MORANDAL.

Vous me croyiez en Egypte, peut-être ?

MARCELLIN.

Mais, je l'avoue...

MORANDAL.

Après le 18 brumaire, j'ai demandé à être dirigé sur l'armée du Rhin, et j'y arrive avec un commandement.

MARCELLIN.

Je vous fais mon compliment. Lequel ?

MORANDAL.

Le vôtre, colonel... Bonaparte vous réserve une brigade après le départ du général Raimbaut. Toutefois, je n'entrerai que demain en fonctions : jusque-là, vous êtes chez vous, à l'ombre du drapeau de la 25^m.

MARCELLIN.

C'est cela que vous veniez m'annoncer, colonel ?

MORANDAL.

Oui, monsieur ! cela d'abord !

MARCELLIN.

D'abord ?

MORANDAL.

Oui !... Ne supposez-vous pas que je puisse avoir encore quelque chose à vous dire ?

MARCELLIN.

Mais...

MORANDAL.

Les exordes me gênent, j'irai droit au but.

MARCELLIN.

Parlez !

MORANDAL.

Vous avez été bien accueilli au château de Grantier, n'est-ce pas, colonel ?

MARCELLIN.

Assurément !

MORANDAL.

Vous y avez reçu, j'espère, les soins, les égards qui sont dus à un homme de votre mérite, à un blessé de l'armée française. Je serais au désespoir que vous n'eussiez pas été traité comme un frère dans ma maison.

MARCELLIN.

Oh ! que va-t-il me dire ?

MORANDAL.

Eh bien ! colonel. Et ici permettez-moi de ne plus être avec vous un messager solennel, mais un compagnon d'armes, bien loyal et bien affectueux ! Eh bien ! dis-je, avez-vous rempli scrupuleusement tous les devoirs que vous imposait la reconnaissance, en un mot, quand vous avez quitté Grantier, votre conscience ne vous reprochait-elle rien ?..

MARCELLIN.

Mon Dieu !

MORANDAL.

Je suis le fils de madame de Grantier, je suis le mari de Thérèse... Vous devez comprendre ce qui m'amène ?

MARCELLIN.

Il sait tout !

MORANDAL.

Votre réponse, je vous prie !

MARCELLIN.

La seule que puisse vous faire un homme pénétré de repentir, et courbé sous la honte. Colonel ; je vous ai offensé, j'attends vos ordres, disposez de moi !

MORANDAL.

La seule réponse, dites-vous, mais je m'attendais à une autre.

MARCELLIN.

A une autre ?..

MORANDAL.

Vous n'êtes pas de ceux dont on a besoin d'interroger le cou-

rage, quand il s'agit d'une question d'honneur. Le courage des soldats consiste à bien donner, ou à bien recevoir la mort. Tous deux, nous l'avons assez prouvé sur les champs de bataille ; je ne viens donc pas vous dire : Etes-vous un homme brave, je vous dis seulement : Etes vous un honnête homme?...
 MARCELLIN.

Mais qu'exigez-vous alors ?

MORANDAL.

- Vous avez séduit une femme, n'est-ce pas ?

MARCELLIN.

Monsieur !

MORANDAL.

Eh bien ! il faut l'épouser !

MARCELLIN.

L'épouser !...

MORANDAL.

Et quand vous épouseriez Benjamine de Grantier ?

MARCELLIN.

Benjamine !

MORANDAL.

Elle m'a tout dit ! et je lui ai promis qu'elle obtiendrait de vous cette réparation.

MARCELLIN.

Benjamine vous a dit que...

MORANDAL.

Ne suis-je pas son frère ?... Eh bien ! colonel, devenez le mien ! Ah ! n'hésitez pas, il n'est personne que j'estime autant que vous ; voyez, je vous tends la main de tout cœur, donnez-moi la vôtre, et faisons une amitié à laquelle j'aspire depuis si longtemps.

MARCELLIN.

Benjamine lui a dit !... Serait-il possible qu'elle se fût sacrifiée pour sa sœur !

MORANDAL.

J'attends !

MARCELLIN.

Perdre le bonheur de l'une... quand l'autre... jamais, colonel, jamais !

MORANDAL.

Vous refusez !... Oh ! mais il me répugne d'avoir sur votre conduite une arrière-pensée. Non, un pareil caractère n'est écrit ni dans vos actes ni sur votre visage. Voyons, colonel, je vous réitère ma demande au nom d'une famille que vous laisseriez plongée dans le déshonneur... Et, prenez-y garde, si vous commettiez... cette... mauvaise action, je n'en appellerais pas contre

vous au sort des armes, non ; je ferais bien plus, je vous mépriserais !

MARCELLIN.

Oh ! ne menacez pas !

MORANDAL.

Cette réponse, alors. (*Bruit au dehors.*)

LE FACTIONNAIRE.

Qui vive !

COLONEL, *au dehors.*

France ! (*On va reconnaître.*)

MARCELLIN, *à Morandal.*

On vient.

MORANDAL.

Une réponse, ou je vous appellerai lâche.

MARCELLIN.

Vous l'aurez... (*Trompette au dehors. Tout le monde debout et en rangs. Entre un peloton de hussards qui se tiennent au fond.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, TROIS COLONELS, LE GÉNÉRAL, SOLDATS, etc.

Au fond, LES HUSSARDS.

UN COLONEL, *au Sergent du génie.*

Le colonel Dumesnil... (*Apercevant Morandal.*) Tiens, ah ! Morandal, bonjour.

UN AUTRE COLONEL.

L'Egyptien ici.

MORANDAL.

Bonjour, mes amis, bonjour.

MARCELLIN.

Qui vous amène, messieurs ?

LE COLONEL.

Un ordre du général en chef.

MARCELLIN.

Ah ! voyons.

LE COLONEL, *lui donnant l'ordre.*

Tenez.

MARCELLIN, *lisant l'ordre.*

« Attaque générale de l'armée sur toute la ligne, attaque du bastion Saint-André, ce soir, à cinq heures. »

LE COLONEL.

Tenez, lisez encore.

MARCELLIN.

« Deux brigades et demie fourniront des contingents égaux à la colonne d'attaque ; l'opération sera dirigée par un des colonels, au choix du général Raimbault. » Attaquer ce bastion, mais c'est un massacre !

LE COLONEL.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

MARCELLIN.

Rien, rien !

LE COLONEL.

Je crois que ce sera un joli coup de main ; qu'en dites-vous , Dumesnil ?

MARCELLIN.

Vous n'êtes pas dégoûté ?

MORANDAL.

Ah !.. qu'est-ce donc ?

LE COLONEL.

Tenez, mais Marcellin va vous expliquer cela mieux que personne, c'est lui qui a conduit les ouvrages.

MARCELLIN, *au Sergent.*

Sergent ! *(Il lui donne des ordres à voix basse, et les hussards éloignent tous les soldats vers le fond ; les colonels se rassemblent.)*

MORANDAL.

Eh bien, colonel ?

MARCELLIN.

Le bastion est miné, messieurs, l'assaut sera très-mourtrier.

MORANDAL.

Ah !...

MARCELLIN.

Mais j'ai dit là-dessus ma façon de penser au général Raimbaut, et je m'étonne qu'il ne m'ait rien fait répondre. *(On entend au dehors battre aux champs, un colonel va regarder vers la droite.)*

LE COLONEL.

Le voilà qui arrive !

LE GÉNÉRAL, *entrant.*

Bonjour, messieurs ; mon cher colonel, j'ai présenté votre observation au général en chef.

MARCELLIN.

Et il a persisté ?

LE GÉNÉRAL.

J'ai besoin, m'a-t-il dit, d'occuper là toute une batterie et deux régiments anglais qui me gêneraient pour marcher en plaine... C'est une nécessité douloureuse !.. mais je compte assez sur la valeur des troupes, et les sages mesures du colonel Dumesnil,

MARCELLIN.

Très-bien !

LE GÉNÉRAL.

Ainsi, messieurs, commençons par faire la répartition des contingents que fourniront vos brigades. Combien faut-il d'hommes, colonel ?

MARCELLIN.

Le moins possible !... mon général.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez raison !

MORANDAL.

Il me semble au contraire, mon général, que vous ne commencez pas par le commencement.

LE GÉNÉRAL.

Morandal !... mon brave ami... toi ici !... viens que je t'embrasse !... Ah ça ! ou en revient donc du désert ?

MORANDAL.

Il paraît.

LE GÉNÉRAL.

Tu verras peut-être, qu'à l'armée du Rhin, il fait aussi chaud qu'aux Pyramides !... Mais ne disais-tu pas que je commençais par la fin ?

MORANDAL.

Sans doute !... Vous avez à nommer d'abord le colonel qui commandera la colonne.

LE GÉNÉRAL, à lui-même.

Ah ! diable ! le colonel qui sera infailliblement tué.

MARCELLIN, bas.

C'est embarrassant, n'est-ce pas, mon général ?

LE COLONEL, à un autre.

Dumesnil a parlé bas au général, le voilà déjà qui intrigue.

MORANDAL.

Eh bien ?...

LE GÉNÉRAL.

Je me consulte.

TOUS.

Général...

MORANDAL, à un colonel.

Hein ! quand je disais qu'il réfléchirait ! .. Il a peur de faire des jaloux !

LE GÉNÉRAL.

Ma foi, messieurs, c'est très-difficile.

MORANDAL.

Pourquoi donc ? Choisissez celui que vous aimez le mieux...

MARCELLIN, à Morandal.

N'influencez pas le général, monsieur!

LE GÉNÉRAL.

J'y renonce!

TOUS.

Ah?

MARCELLIN.

Et moi, général, je dis que l'opération est tellement glorieuse, que vous ne sauriez sans partialité prendre sur vous d'en désigner le chef... Nous voilà réunis!... mettez dans un chapeau des billets blancs, et un billet avec une croix noire... le sort décidera!

MORANDAL.

En effet, c'est une idée... faisons nos billets.

TOUS.

Très-bien! (*Ils vont vers la tente, le général les examine.*)

MARCELLIN.

Comment, je le laisserais s'exposer ainsi!... lui que rien n'oblige à partager notre péril.... impossible!... (*L'arrêtant.*) Monsieur!

MORANDAL, qui roule déjà son billet.

Plait-il?

MARCELLIN.

Vous en mettez trop!

MORANDAL.

Comment trop, j'en mets cinq.

MARCELLIN.

Je disais bien, nous ne sommes pas cinq.

MORANDAL.

Bah!... (*Il compte.*)

MARCELLIN.

Nous ne sommes que quatre.

MORANDAL.

Dame! je ne sais donc plus compter jusque-là? (*Comprenant.*) Ah! vous retranchez quelqu'un?

MARCELLIN.

Vous!

MORANDAL.

Est-ce que je n'ai pas mes épaulettes?

MARCELLIN.

Vous n'avez pas de soldats.

MORANDAL.

J'ai les vôtres!

MARCELLIN.

Vous ne les aurez que demain.

MORANDAL.

Quoi!... prétendre à me priver d'un poste d'honneur!...

MARCELLIN.

Vous n'y avez pas droit et vous m'ôtez une chance!

MORANDAL.

J'en appelle à ces messieurs!... on ne refuse pas cette politesse à un nouvel arrivant!... c'est une bienvenue, payez-la-moi!... (*Les colonels hésitent, divisés d'opinion.*)

MARCELLIN.

Monsieur, vous pouvez tomber au sort.

MORANDAL.

Pardieu, c'est pour cela que je tire!

MARCELLIN.

Et je déclare que je ne le souffrirai pas; voyons, général, n'ai-je pas raison?

LE GÉNÉRAL.

Messieurs!

LES COLONELS.

Ah! mais oui, Morandal!

MARCELLIN.

Ainsi, ôtez un billet!

MORANDAL, à Marcellin.

Est-ce une querelle que vous me cherchez?... Ah! je devine!... bien, bien, vous choisissez ce terrain-là!... soit, j'aurai la générosité de vous le laisser... (*Haut.*) Je persiste...

MARCELLIN, bas.

Monsieur, l'attaque du bastion Saint-André, c'est la mort pour les premiers qui l'enlèveront.

MORANDAL.

(*Eh bien! pour vous comme pour moi, ce me semble...*)

MARCELLIN.

Je suis sans amis, moi, sans famille; vous avez une famille et vous êtes marié.

MORANDAL.

Je vous écouterai, monsieur, si, en refusant de rendre l'honneur à ma sœur Benjamine, vous ne m'aviez pas donné le droit de douter de votre parole.

MARCELLIN.

Colonel, je vous jure...

MORANDAL.

Si c'est vrai, monsieur, raison de plus pour que j'y tienne.

A présent, vous le comprenez, je ne reculerai pas... Messieurs, qu'avez-vous décidé ?

LE GÉNÉRAL.

Vous faites trop d'honneur à l'armée, Morandal, et vous êtes trop près du commandement qui vous échoit demain, pour qu'on vous refuse ce que vous demandez.

MORANDAL.

Merci, messieurs.

MARCELLIN.

J'ai quatre chances contre lui une.

MORANDAL.

Voyons ! quelqu'un pour tenir le chapeau... L'innocence... un conscrit... Toi ! là-bas !... (*Appelant Cabry, qui est au fond avec les autres.*)

CABRY.

Tiens ! un autre colonel !

MORANDAL.

Eh ! mais c'est une bonne figure !... Tu vas me porter bonheur !

CABRY.

Je tâcherai, mon colonel... (*Il prend le chapeau.*) Faut-il que je tire le numéro gagnant ?

MARCELLIN.

Non, chacun prendra le sien.

MORANDAL.

Vous avez raison ; nous ne pourrions en vouloir à personne... Allons !... (*Un colonel s'approche du chapeau, Morandal l'arrête.*)

MORANDAL.

Un moment ! savourons ! cela en vaut la peine ! (*Les trois colonels tirent ; Morandal et Marcellin se regardent ; Morandal prend le dernier.*)

MARCELLIN,

Malheur ! ce n'est pas moi !

LE COLONEL.

Ni moi !

MORANDAL.

C'est moi, messieurs, j'ai gagné !

MARCELLIN.

Lui !...

MORANDAL.

Ai-je une chance ! vous avez eu là une charmante idée, monsieur Dumesnil, je vous en fais mon compliment.

CABRY.

Et puis je vous ai tenu le chapeau. *(Il rend le chapeau et se retire au fond.)*

LE GÉNÉRAL, ému et allant à lui.

Ah ! Morandal ! mon vieil ami ! c'était bien peine la de venir d'Egypte !

MORANDAL.

Bah ! bah ! *(Aux autres.)* A quelle heure ?

UN COLONEL.

A cinq heures !

MORANDAL, tirant sa montre

Ah ! ah ! je n'ai pas de temps à perdre, si je veux visiter un peu les différents détachements que je commanderai ce soir.

LE GÉNÉRAL, à Morandal.

Je t'y conduirai, viens. Que cherches-tu ?

MORANDAL, regardant sous la tente.

On a toujours quelques petits arrangements à faire. Autrefois j'étais seul au monde, mais maintenant... tu sais que je suis marié ? Ça serait bien drôle à te raconter, va, ce mariage-là. Enfin je suis marié. Cela a commencé par un contrat de vente, et cela va finir par un testament. Voilà pourquoi je voudrais griffonner quelques lignes...

LE GÉNÉRAL.

Là, chez le colonel.

MORANDAL.

Permettez-vous, monsieur ? *(Marcellin s'incline.)*

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, je t'attends ! *(Il s'écarte avec les autres officiers.)*

MARCELLIN, allant à Morandal.

Oh ! monsieur !

MORANDAL.

Merci, j'ai tout ce qu'il me faut. *(Il commence à écrire.)*

MARCELLIN, s'éloignant de lui.

Il va mourir, le mari de Thérèse !... Il va mourir là, dans un moment, frappé par la fatalité... et Thérèse est libre !

MORANDAL.

C'est drôle... quand on n'a pas l'habitude d'écrire ces choses-là, ça fait toujours un effet... un effet bête, mais un effet. *(Il se remet à écrire.)*

MARCELLIN, l'examinant.

Il est ému !

MORANDAL, écrivant.

« Le colonel Damesnil a proposé de tirer ce commandement au sort, et j'ai perdu !... Ma chère femme, vous si pure et si

noble, que je respectais comme une sainte, et qui n'aurez pas eu le temps de me connaître et de m'aimer. (*Il s'attendrit.*) Ah ! mais...

MARCELLIN.

Ce spectacle me déchire.

LE GÉNÉRAL, à Marcellin.

Ah, colonel ! colonel ! vous avez eu là une bien malheureuse idée ! (*Il va visiter la tranchée avec les officiers.*)

SCÈNE VI.

MARCELLIN, MORANDAL écrivant sous la tente.

MARCELLIN.

Que dit-il?... et pourquoi me répète-t-il cela?... Ah ! il s'aperçoit que Morandal regrette la vie, le bonheur, et il m'accuse de... Dieu ! quelle horrible idée !... Mais, en effet, c'est moi qui ai proposé d'en appeler au sort ! c'est moi qui suis cause... Oh ! si Thérèse, le voyant mort, et moi vivant, supposait... Ce serait affreux !... Non ! non ! mille fois plutôt mourir !... Mais d'ailleurs, est-ce que je tiens à vivre ? est-ce que je puis être heureux ?... Est-ce que si Thérèse, qui ne m'aime plus, m'aimait encore, j'oserais jouir en paix de ce bonheur volé comme par un sacrilège qui dépouille une tombe ?... Jamais !... l'ombre de ce malheureux se dresserait toujours entre elle et moi pour me reprocher mon sanglant héritage !... C'est moi qui ai fait le mal, c'est moi qui ai jeté le deuil et la honte dans cette maison, et j'accepterais du hasard la récompense de mon crime ? Allons ! Thérèse ne m'estimerait pas... je la verrais pleurer Morandal, peut-être ! elle me préférerait la mémoire de cet héroïque soldat, que j'aurais laissé mourir ici !... Non ! à moi seul l'estime, le respect, l'amour de Thérèse !... Qu'elle se dise avec désespoir : J'ai perdu Marcellin !... et qu'elle puisse dire avec orgueil : Je l'aimais... je l'aime encore... je l'aimerai toujours !... Allons ! pour la première fois depuis deux ans, je respire à l'aise, je relève la tête, je puis m'enivrer de mon amour ! Il est purifié !... Morandal ! je suis plus digne que toi de Thérèse, car je vais te sauver pour elle !...

SCÈNE VII.

MARCELLIN, MORANDAL.

MORANDAL.

Mon général, charge-toi de ceci... Je suis à vous, messieurs. (*Il plie le papier et le donne au général. On bat aux champs. Le général, les colonels et un peloton de troupes de ligne*

sortent. Revenant à Marcellin.) Pardon, colonel; il nous reste, vous le savez, un petit compte à régler ensemble... Je ne puis vous faire un long crédit... je suis pressé.

MARCELLIN.

Monsieur.

MORANDAL.

Et puis, les choses sont bien changées, allez... Regardez-moi... J'arrive à vous sans fiel et sans colère... Ce n'est plus l'homme de ce matin qui vous parle... Ce matin, on sentait dans ma voix l'ordre à côté de la prière; dans mon regard, la menaçante confiance que tout homme de cœur a dans son droit et son épée... Vous pouviez me résister ce matin; mais à présent, que je suis plus inoffensif qu'une femme; à présent, que je vais mourir, voyons, Dumesnil, est-ce que vous me résisterez?...

MARCELLIN, à part.

Oh! maintenant je puis mentir.

MORANDAL.

Songez que ces pauvres femmes, auxquelles j'avais promis mon appui, vont n'avoir plus de soutien sur la terre! Vous ne me ferez pas cette douleur, de penser qu'en mourant je laisse une famille dans les larmes, Benjamin dans la honte, et votre enfant sans nom et sans honneur!

MARCELLIN.

Mon enfant!

MORANDAL.

Ce pauvre petit, qu'en passant à Grantier, j'ai surpris dans son berceau souriant aux caresses et aux pleurs de sa mère et de Thérèse!... Pauvre orphelin! qui ne se doute guère, qu'en ce moment, il faut qu'on supplie son père d'avoir pitié de son malheur!

MARCELLIN.

Vous avez vu mon enfant... à Grantier... dans son berceau, caressé par Benjamin et par... Thérèse!.. *(Avec désespoir.)* Ah! colonel, ce matin vous ne m'aviez pas parlé de mon enfant.

MORANDAL.

Vous me promettez, alors?

MARCELLIN.

Ah! si vous saviez ce que j'éprouve!.. Non, je ne croyais pas qu'on pût à la fois être si heureux, et tant souffrir!.. Vous me pardonnez, n'est-ce pas?.. de vous avoir refusé. Nous touchons au moment d'une séparation douloureuse, et il me serait trop

pénible de ne pas vous avoir serré la main cordialement, en vous disant combien je vous estime, et combien je vous aime!

MORANDAL.

Oh! mon ami! (*Ils se serrent la main.*)

MARCELLIN.

Tenez, quand je vous regarde et que je pense que là... tout à l'heure...

MORANDAL.

Vous me plaignez! c'est inutile!... J'ai pris mon parti, allez!... Et maintenant que j'ai fait le bonheur de Benjamine... réellement je ne regrette rien. Pour ce que je faisais sur terre!...

MARCELLIN.

Espérez encore... mon ami!

MORANDAL.

Bah!... quoi donc?... Cependant, depuis que je vous ai serré la main, j'ai comme un petit point là, au cœur... qui ressemblerait à du regret... Ah! vous êtes bien heureux, Dumesnil, d'avoir un enfant et de vivre!

MARCELLIN, *le cœur brisé.*

Oui, bien heureux!... c'est vrai!

MORANDAL.

Veillez bien sur ces pauvres femmes, n'est-ce pas? soyez tout pour elles, un père, un ami... parlez-leur quelquefois de moi!... Allons! allons!... nous ne sommes pas ici pour nous attendrir! Tous nos officiers m'attendent pour fêter ma bienvenue... le repas des Thermopyles... Vous serez des nôtres?

MARCELLIN.

Oh! non! j'ai à faire ici tous les préparatifs de l'opération... il faut que vous réussissiez, au lieu de succomber, colonel!... Tout n'est pas perdu, allez!

MORANDAL.

Oui, oui, dorez-moi la pilule... en tout cas, au revoir!... dans une heure!... (*Le sergent du génie apporte le faillot, qu'il pose sur la table, qui est sous la tente.*) Mon cheval!... C'est drôle, il y a des gens qui prendraient au moins le temps de mourir!... et moi, je suis toujours pressé! Au revoir!

MARCELLIN.

De tout cœur. (*Morandal sort. Seul, avec désespoir, et assis sous la tente.*) J'ai un fils! et je vais mourir!... mourir sans l'avoir seulement embrassé!... Oh! mais, quoi, ne viens-je pas

de serrer la main à Morandal ! n'ai-je pas juré dans mon cœur que cet homme vivrait ?... Allons, Marcellin !... pas de faiblesse !... il vivra !... J'ai aussi un testament à faire, moi, il sera moins long que celui de Morandal. A Dieu mon âme !... mon corps au repos éternel !... ma mémoire à Thérèse !... tout le passé dans l'oubli !... (*Il prend la lettre de Thérèse, la brûle au fallot.*) C'est fini !... (*Se levant et allant au fond.*) Officiers ! soldats ! à moi tout le monde !

SCÈNE VIII.

MARCELLIN, LES SOLDATS.

MARCELLIN.

Messieurs, mes amis, savez-vous ce qui s'est passé ici tout à l'heure ?

UN OFFICIER.

On dit que la bataille va se livrer, et qu'on donnera l'assaut au bastion.

MARCELLIN.

Savez-vous qui ?

TOUS.

Non !

MARCELLIN.

Un colonel étranger, avec des détachements pris à d'autres brigades.

TOUS.

Ah !

MARCELLIN.

Tous les travaux que nous avons faits, toutes ces fatigues que nous avons endurées, tant de braves gens que nous avons perdus !... tout cela servira au triomphe d'un autre ; tout cela, mes amis, ne nous vaudra pas même l'honneur de planter le drapeau de la brigade au sommet de ce bastion ! (*Tous murmurent.*)

MARCELLIN.

On nous trouve donc trop faibles, on nous trouve donc trop lâches pour ne pas achever ce que nous avons commencé ?

TOUS.

Oh !

MARCELLIN.

Faut-il endurer cet affront, mes amis, je vous le demande ?

TOUS.

Non ! non !

MARCELLIN.

Faut-il laisser à d'autres la gloire que nous avons semée et arrosée de notre sang ?

TOUS.

Non !

MARCELLIN.

Eh bien ! écoutez-moi. (*On l'entoure de plus près.*) L'attaque est fixée à cinq heures ; si vous le voulez, nous aurons enlevé le bastion quand les détachements de renfort arriveront sur le terrain ?

TOUS.

Oui ! oui !

MARCELLIN.

Eh bien ! donc, à vos postes ! (*Les tambours vont prendre leurs caisses.*) Les sapeurs, dans la galerie, pour enfoncer la muraille qui nous sépare de l'ennemi ; vous, capitaines, soutenez-les avec vos hommes ; vous, au revers du glacis, à la baïonnette, et nous autres, droit au bastion ! (*Roulement de tambour, tout le monde prend les armes et vient se ranger de chaque côté du camp.*) Êtes-vous prêts ?

TOUS.

Oui !

MARCELLIN, l'épée d'une main et de l'autre le drapeau.

Vingt-cinquième demi-brigade, en avant ! (*Il s'élance vers le bastion ; tout le monde le suit. — Une mine joue : explosion.*)

ACTE IV.

Le cabinet du baron de Grantier. — Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE I.

LA BARONNE, LE DOCTEUR, *sortant de la chambre de Thérèse.*

LA BARONNE.

Ainsi, docteur, vous trouvez Thérèse mieux portante ce matin ?

AUBERTIN, *avec une petite fiole à la main.*

Sans comparaison, madame. La maladie s'obstine en vain,

nous la vaincrons. Thérèse, depuis longtemps, ne dormait qu'à force de soporifiques... et elle a reposé tranquillement cette nuit sans avoir fait usage de mon laudanum.

LA BARONNE.

Vous rappelez-vous ce que je vous disais ici, il y a un mois ? Cette enfant-là est ou sera malade. Avais-je raison ? Elle est tombée malade le jour même, après le départ de son mari. (*La Baronne au docteur qui va vers l'armoire vitrée qui est au fond au milieu.*) Que faites-vous là ?

AUBERTIN.

Je serre dans la pharmacie ce flacon de laudanum qui, Dieu merci, va devenir inutile ; elle en a pris assez, plus qu'elle n'en prendra.

LA BARONNE.

Croyez-moi... je vois clair, bien qu'on cherche à m'aveugler ! Puisse-t-elle guérir de tout ce qui la rend malade !

AUBERTIN, *allant à la Baronne.*

Mais... si elle se lève, si elle se distrait, le soleil, l'air, et l'exercice l'auront bientôt sauvée...

LA BARONNE.

De son chagrin ?

AUBERTIN.

Comment?... de quel chagrin?... (*Entrée de Benjamine venant de chez Thérèse.*)

LA BARONNE.

Oh ! elle en a... elle en a, vous dis-je ; et Benjamine aussi !

AUBERTIN.

Par exemple !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BENJAMINE.

BENJAMINE, *allant à sa mère.*

J'ai du chagrin, moi, ma mère ?...

LA BARONNE.

Allons, bien !... elle était là !

AUBERTIN.

Laissez-la vous répondre.

LA BARONNE.

Oh ! vous vous entendez tous ensemble contre moi ; mais je ne suis pas votre dupe. Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire dont les symptômes ne m'échappent pas, malgré toutes vos précautions.

BENJAMINE.

Mon Dieu !

AUBERTIN.

Que voulez-vous dire?

LA BARONNE.

La patience me manque à la fin!... et ce rôle de statue me fatigue... L'air sombre de Morandal lorsqu'il partit, il y a un mois, après une demi-heure de séjour au château!... *Thérèse* au lit depuis ce moment, fondant en larmes au moindre mot, fuyant la lumière, comme si elle en avait peur!... *Benjamine*, pâlie, changée, cachant sous un sourire monotone une tristesse indéfinissable!... (*Le docteur veut parler.*) Ne m'interrompez pas... Le petit Raymond parti si brusquement, lui qui était presque de la famille, et qui ne paraît plus s'inquiéter aujourd'hui de celle qu'on lui destinait pour femme! Pas un mot, pas une lettre de lui depuis cet étrange départ... (*Benjamine se détourne et pleure.*) Enfin, jusqu'à Jacinthe, disparue aussi pour aller en Bretagne, en Bretagne, où elle n'a plus ni parents ni affaires!... Tenez, ma maison ressemble à *Benjamine*: vous la forcez à me sourire; mais je sens là-dessous comme une froide vapeur de larmes... A force de vouloir me rendre heureuse, prenez-y garde, vous laisserez s'accumuler tant de malheurs qu'un jour, quelque chose me le dit, je n'aurai plus assez de force et tomberai sous le fardeau!...

BENJAMINE.

Ma mère!

AUBERTIN, à *Benjamine*.

Silence! (*À la Baronne.*) Vraiment, vous êtes bien ingénieuse à vous tourmenter!... *Thérèse* est malade?... Eh bien! est-ce si étrange, et ne l'avez-vous jamais été?... *Benjamine* est pâlie, soit! mais elle veille au chevet de sa sœur depuis trente jours; on pâlirait à moins... Raymond voyage; il s'agit pour lui de rentrer dans les biens de sa famille. Un million! cela vaut-il la peine qu'on s'absente!... Quant à Jacinthe, partie en Bretagne, ce qui vous surprend si fort, elle a le mal du pays; ce n'est pas nouveau... Les Bretons ressemblent en cela aux Suisses, moins le ranz des vaches! Pour Dieu, vivez tranquille et n'allez pas tomber malade comme *Thérèse*, pâlir comme *Benjamine*, et voyager dans les espaces imaginaires, à la poursuite de Raymond et de Jacinthe, qui arpentent prosaïquement les grands chemins. Ai-je raison, chère petite?

BENJAMINE.

Ah! oui!

LA BARONNE.

Il a raison... n'est-ce pas?... Eh bien! expliquez-moi donc, savant docteur, vous qui expliquez toutes choses, pourquoi j'ai

vu, vu, entendez-vous.... il y a deux jours, rôder autour du parc... ce voyageur, ce monsieur Raymond ?

BENJAMINE.

Vous avez vu monsieur Raymond ?...

AUBERTIN.

Serait-il vrai!..

BENJAMINE.

Il y a deux jours!..

LA BARONNE.

Attendez ! Et pourquoi un soir ! voilà une semaine, à peu près!.. j'ai entendu ici ! de mes deux oreilles, en montant l'escalier, la voix de Jacinthe, de Jacinthe qui a le mal du pays, et qui est allée revoir sa Bretagne.

AUBERTIN.

Ah!...

BENJAMINE, *bas, au Docteur.*

Vous savez, le jour où elle nous a apporté des nouvelles du petit Benjamin!...

AUBERTIN.

Diable!..

LA BARONNE.

Vous ne répondez pas?..

AUBERTIN.

Bien aisément. Si vous eussiez vu réellement monsieur Raymond, aux environs du parc, il fût venu ici vous présenter ses respects. Si vous eussiez entendu la voix de Jacinthe, c'est qu'elle serait au château, et vous l'y verriez encore!

BENJAMINE.

Assurément, ma mère !

LA BARONNE, *allant à Benjamin.*

Eh bien ! demandez à Ducroc, à Ducroc que vous empêchez de monter ici, Benjamin, sous prétexte qu'il agace les nerfs de votre sœur ! ce qui me paraît encore assez louche, par parenthèse !

BENJAMINE.

Ma mère, ce n'est pas seulement pour cela ! C'est que j'ai fait de ce cabinet ma chambre, et que...

LA BARONNE.

Bien, bien ! On le relègue en bas ! voilà qui est certain... il gêne ! Eh bien ! il était avec moi ce soir-là ! vous savez qu'il a l'oreille fine et qu'il devine Jacinthe d'une lieue, demandez-lui s'il ne s'est pas écrié : Mais, madame, Jacinthe est donc là-haut ? je l'entends. Expliquez moi cela aussi, par grâce. (*Elle regarde le Docteur.*)

AUBERTIN, avec sang-froid.

Erreur ! (*La Baronne regarde Benjamin.*)

BENJAMINE, même jeu.

Erreur !

LA BARONNE.

C'est bon ! il est dit que je ne saurai rien de vous. Je saurai donc par moi-même, et quant à Raymond, pour commencer, j'ai pris des mesures, et nous verrons !

BENJAMINE.

Ah ! docteur !

AUBERTIN.

Que veut-elle dire ?

LA BARONNE.

Ces cachoteries, ces chuchotements, ces malaises, ces apparitions de gens qu'on croit loin, et ces disparitions de gens qu'on avait près de soi, en un mot, tous ces mystères du château de Grantier, seront peut-être moins difficiles à pénétrer que ceux du manoir d'Udolphe.

AUBERTIN.

Madame.

BENJAMINE.

Chère mère !

LA BARONNE.

Patience ! vous dis-je.

AUBERTIN.

En vérité, je ne vous comprends pas !

LA BARONNE.

Assez, docteur, assez ! j'ai vu de travers, j'ai mal entendu, et je radote ; monsieur Raymond est aux prises avec les gens d'affaires à Paris ! nous le verrons bien, je ne dis que cela. Mademoiselle Jacinthe roucoule dans les genêts de sa Vendée, n'en parlons plus. A bientôt ! Allons déjeuner !

BENJAMINE.

Des soupçons ! il nous manquait cela !

AUBERTIN.

Ce n'est plus tenable, mon enfant !

LA BARONNE.

J'attends, docteur.

BENJAMINE.

Raymond, aux environs du château, sans me parler, sans chercher à me voir !... Il me hait et me méprise, mon Dieu !

LA BARONNE.

Allons, Benjamin !

BENJAMINE.

Me voici, ma mère... Oh ! tantôt, je me régalerai de pleurer !
(*Ils sortent.*)

SCENE III.

THÉRÈSE. (*Elle ouvre la porte de sa chambre, et guette le départ des précédents.*)

Ils sont partis, et je suis seule !... Oui, bon docteur, Thérèse est sauvée !... Sa maladie, c'était la douleur d'avoir laissé accuser une innocenté, de révéler sa faute, et de se déshonorer en tuant sa mère. Elle guérira, Thérèse, et de sa douleur et de sa honte !... Dieu a eu pitié d'elle ; et lui a envoyé enfin le remède à tous les maux ! (*Elle va ouvrir à l'armoire et prend le flacon.*) J'ai puisé chaque jour quelques gouttes dans ce flacon, et, du sommeil de trente nuits, je me suis fait patiemment l'éternel sommeil !... Il me fallait encore la dose d'aujourd'hui, la voici. (*Elle referme l'armoire, et vient s'asseoir près du guéridon.*) Je tiens désormais le repos, le bonheur !... Étrange destinée ! dans cette même chambre où Marcellin, pour mourir, jetait au feu les breuvages destinés à le faire vivre, moi, je viens dérober au docteur, goutte à goutte, la mort qu'il éloigne de moi... Marcellin, chère moitié de mon âme, tu vivras, et moi je meurs ! Oh ! sois heureux, oublie !... Non, non ! n'oublie jamais celle qui, ne pouvant te consacrer sa vie, a mieux aimé quitter la terre que de donner à un autre un seul sourire volé à ton amour ! N'est-ce pas, mon père, qu'elles sont loyales les filles de Grantier ?... Benjamine sacrifie son honneur au repos de sa mère... Thérèse donne sa vie pour le bonheur de sa sœur !... Le jour où mon mari reviendra, plus de frissons, plus d'angoisses !... Je n'aurai pas à mentir !... Le temps d'appuyer ce flacon sur mes lèvres, et je m'épargne la honte d'un aveu qui ferait rougir un honnête homme... La mort me gardera fidèle, honorée... On m'a vue malade, on me verra m'éteindre sans rien soupçonner... Ma mère me pleurera... Benjamine, délice de son serment, prouvera son innocence à Raymond... Mon mari ne m'a jamais connue ; il se consolera bien vite... Marcellin, le seul qui m'accuse aujourd'hui, me devinera peut-être quand je lui enverrai mes adieux et mon enfant !... Oh ! ne me maudissez pas, mon Dieu ! je ne suis pas mauvaise mère, et je vous prends à témoin que je vivrais dans la misère, dans l'opprobre, plutôt que de laisser mon enfant orphelin !... Mais il aura son père ; mais j'ai fait tout le monde heureux autour de moi, et je crois que je puis mourir !
(*Elle tombe à genoux.*)

SCÈNE IV.

BENJAMINE, THÉRÈSE.

BENJAMINE, *entrant et allant à elle.*

Que dis-tu ?

THÉRÈSE, *se relevant.*

Benjamine !

BENJAMINE.

Que faisais-tu à genoux ?

THÉRÈSE.

Je priais.

BENJAMINE.

Tu as parlé de mourir...

THÉRÈSE.

Non.

BENJAMINE.

Si, et tu pleures... ah !

THÉRÈSE.

Tais-toi !...

BENJAMINE.

Tu souffres... appelons.

THÉRÈSE.

Non, non... un moment de faiblesse dont je me repens déjà... c'est bien loin, va... c'est passé.

BENJAMINE.

Tu oses parler de mourir ! eh bien, et le petit Benjamin ?

THÉRÈSE.

Sans doute !

BENJAMINE.

Le pauvre chéri, qui est malade comme sa mère... tu ne penses donc plus à lui ?

THÉRÈSE.

Oh ! si, j'y pense... Vois-tu, quand tu m'as entendue prononcer ce mot si triste, je terminais ma prière en disant : Mon Dieu, assurez le bonheur et le repos de tous ceux qui m'entourent. Rendez-moi bien inutile sur la terre, et accordez-moi la grâce de mourir... Voilà ce que je disais, pas autre chose... Je ne le désire pas, va !

BENJAMINE.

A la bonne heure !... car nous attendons Jacinthe, tu sais, notre petite confidente, qui va rapporter des nouvelles de Benjamin... elle à qui nous l'avons confié depuis qu'il est souffrant

THÉRÈSE.

Oui, chère sœur, oui. *(Elle l'embrasse.)*

BENJAMINE.

Tu te sens bien, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE, allant s'asseoir.

Oui et non. *(Benjamine se met à genoux près d'elle.)* J'ai toujours quelque chose là... vois-tu... qui contrarie beaucoup les soins du docteur... Dis donc, je ne parlerais pas ainsi à notre mère... elle n'a pas de courage... mais tu en as, toi, mon petit héros ! Voyons... si cette maladie tournait mal... si un malheur m'arrivait...

BENJAMINE.

Oh !...

THÉRÈSE.

J'ai beaucoup de chagrin, vois-tu... Assurément je suis forte et pleine d'existence ; mais il faut tout prévoir... la vie, c'est une petite lumière qu'un souffle de Dieu éteint. Que ferais-tu... de Benjamin, si je n'étais plus là ?

BENJAMINE.

Mon Dieu ! mais il est à moi... je le garderais.

THÉRÈSE.

Non. Un jour viendra où tu seras mariée, où tu seras heureuse, où tu devras tous tes soins, tout ton amour, à tes enfants... Mon petit Benjamin n'est pas seulement à nous deux... il est à quelqu'un... que tu oublies. Écoute-moi bien, chère sœur... Tu écrirais à cette personne ; tu la ferais venir près de toi : vous iriez ensemble à l'endroit où... je dormirais... et là, après lui avoir fait jurer de vivre... car il m'aime, et je crois que c'est pour toujours... tu le conduirais près de Benjamin, en lui disant : Thérèse vous confie cet enfant, et vous supplie de ne pas lui donner une mauvaise mère...

BENJAMINE.

Mais pourquoi me parles-tu ainsi ?

THÉRÈSE, se levant.

Je devais te dire cela... maintenant c'est fini.

BENJAMINE.

Embrasse-moi donc, au moins, pour me cacher tes larmes.

THÉRÈSE.

Moi, pleurer ! jamais je n'ai été si heureuse que depuis un moment.

BENJAMINE.

Vrai ?

THÉRÈSE.

Regarde ! *(Elle sourit.)* Es-tu rassurée ? puis-je rentrer ?... Les forces me manquent.

BENJAMINE.

Oui, ne te fatigue pas... rentre. (*La retenant.*) A propos, pourquoi étais-tu venue ici?... (*Regardant autour d'elle avec défiance.*)

THÉRÈSE.

Pour marcher, pour changer d'air... Ah! pour attendre Jacinthe.

BENJAMINE.

Sois tranquille, je l'attendrai.

THÉRÈSE.

Envoie-la-moi bien vite... quand elle arrivera.

BENJAMINE.

Sur-le-champ!

THÉRÈSE, *allant à sa chambre.*

Elle m'a fait peur avec sa question... (*Elle sort.*)

BENJAMINE.

A genoux, pleurant! ce n'est pas ainsi qu'on guette l'arrivée de quelqu'un!... Que faisait-elle... ici?... Oh! je serai bonne garde! Thérèse a trop pleuré pendant mon absence pour avoir souri franchement tout à l'heure!

SCÈNE V.

BENJAMINE, JACINTHE.

JACINTHE, *entrant par la porte secrète.*

Bonjour, mademoiselle.

BENJAMINE.

Toi! sans frapper! quelle imprudence!

JACINTHE.

C'était bien plus imprudent de frapper. Témoin le jour où Ducroc était là et où il a entendu les trois coups; moi, j'ai fait un trou à la porte par où j'entends et je vois, quand on peut entrer: je vous ai vue seule, j'entre.

BENJAMINE.

Oh! la rusée! Comment va Benjamin?

JACINTHE.

Votre cher petit est tout à fait remis, je l'abandonne; il n'a plus besoin que de sa nourrice, et va pousser comme un champion. Madame Thérèse va mieux depuis l'autre jour?...

BENJAMINE.

Beaucoup mieux... Mais comme tu as tardé! je t'attendais bien plus tôt.

JACINTHE.

Je vas vous dire... le souterrain est long, et chaque fois que j'y passe... je ne puis m'empêcher de regarder...

BENJAMINE.

Quoi! les pierres?

JACINTHE.

Mais oui, les pierres, les trous... ça m'intéresse. A propos, mademoiselle, vous avez bien fait ce que je vous avais recommandé ? monsieur Ducroc n'a pas mis le pied ici pendant mon absence ?

BENJAMINE.

Non !

JACINTHE.

Vous en êtes sûre ?

BENJAMINE.

Parfaitement. J'ai fait mettre mon lit dans ce cabinet.

JACINTHE.

Bien. Et il enrage ?

BENJAMINE.

Il est furieux.... Ah ça, pourquoi tient-il tant à entrer ici, et pourquoi tiens-tu si fort à ce qu'il n'y entre pas ?

JACINTHE.

Voilà ! permettez-moi de ne pas vous répondre.

BENJAMINE.

Enfin...

JACINTHE.

Laissez faire... quand il faudra que vous le sachiez, vous le saurez.

BENJAMINE.

C'est bon !

JACINTHE.

En attendant, me voilà revenue ! La consigne est levée... il faut laisser entrer ici monsieur Ducroc tant qu'il voudra !... ça me manquait de ne plus l'avoir derrière mes talons !... A-t-on des nouvelles de Cabry ?

BENJAMINE.

Pas encore !

JACINTHE.

C'est qu'à présent le voilà dans la vraie guerre, le pauvre innocent !... C'est là qu'il ne faut pas grelotter !

SCENE VI.

LES MÊMES, DUCROC, puis LA BARONNE.

DUCROC, paraissant à la porte vitrée.

Mais c'est sa voix !... elle est ici ! Par où est-elle entrée ?... (Appelant.) Madame la baronne !

JACINTHE.

Tiens ! monsieur Ducroc !

DUCROC.

Je disais bien que je l'avais entendue.

1890

JACINTHE.

Vieille mouche !

LA BARONNE.

Mais oui !... la voilà !

JACINTHE.

Votre servante, madame !

LA BARONNE.

Comment es-tu ici ?

JACINTHE.

J'arrive, madame !

LA BARONNE.

Ah ! tu arrives... maintenant ?

JACINTHE.

Tout de suite.

LA BARONNE.

Ah ?... la Bretagne, comment va-t-elle ?

JACINTHE.

Mais pas mal... pour vous servir, madame.

LA BARONNE.

Il y a huit jours... où étais-tu donc ?

JACINTHE.

Moi, j'étais... (*Signe de Benjamine.*) Où est-ce que j'étais bien, il y a huit jours ?...

LA BARONNE.

N'étais-tu pas ici, par hasard ?

JACINTHE.

Ici ? moi !... Pourquoi faire que j'aurais été ici, puisque j'étais autre part ?

DUCROC.

Mais par où as-tu passé ? nous étions en bas et nous ne t'avons pas vue ?...

JACINTHE, à Ducroc.

Je serai peut-être entrée par les fenêtres, comme un moineau.

DUCROC.

Ou par les murs, comme une souris.

LA BARONNE.

Le fait est qu'on ne t'a pas vue.

DUCROC.

Non... et je regardais...

JACINTHE.

Oh ! oui, vous deviez regarder... Enfin, faut que j'aie passé quelque part.

DUCROC.

C'est étonnant !

BENJAMINE, *faisant signe à Ducroc de se retirer.*

Monsieur Ducroc, nous étions convenus qu'on ne ferait pas de bruit ici, pour ma sœur.

DUCROC.

Je me retire, mademoiselle. (*A part.*) Oh ! mais, on ne me laissera donc pas une minute ici !... (*Il sort.*)

JACINTHE.

Il est temps que je l'occupe... je vas l'occuper.

BENJAMINE.

Venez-vous chez ma sœur, bonne mère ?

LA BARONNE.

Oui !... Apporte-moi mes livres !

DUCROC, *rentrant.*

Madame !

BENJAMINE.

Encore !

DUCROC.

Mademoiselle, c'est qu'il n'y avait personne en bas pour annoncer les visites, et que...

LA BARONNE.

Une visite ?

DUCROC.

M. Raymond, madame.

BENJAMINE, *épouvantée.*

M. Raymond !...

LA BARONNE.

Ah ! je savais bien que je l'avais vu avant-hier... et qu'en lui écrivant je le ferais venir !...

BENJAMINE.

Elle lui a écrit... oh ! mon Dieu ! (*Elle veut fuir.*)

LA BARONNE, *à Benjamin.*

Où vas-tu ?

BENJAMINE.

Chez ma sœur avec Jacinthe.

LA BARONNE.

Non, reste... aide-moi à recevoir M. Raymond.

BENJAMINE.

Oh !

JACINTHE, *bas, à Benjamin.*

Je vais vous envoyer le docteur.

BENJAMINE, *de même.*

Non, reste avec Thérèse... retiens-la chez elle.

DUCROC, *rentrant.*

Viens-tu déjeuner, petite Jacinthe ?

JACINTHE.

Non... je vais saluer madame Morandal. (*Elle va chez Thérèse.*)

LA BARONNE.

Allons, Ducroc, envoyez-nous Raymond.

DUCROC.

Par où est-elle entrée ? (*Il sort.*)

LA BARONNE.

Enfin, je vais donc savoir quelque chose !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUCROC, RAYMOND, LE DOCTEUR.

DUCROC, *annonçant.*

M. Raymond !

LA BARONNE, *assise près du guéridon.*

Entrez, monsieur Raymond, entrez. Vous avez reçu ma lettre ?

RAYMOND.

Oui, madame !

LA BARONNE.

Benjamine est là !

RAYMOND, *s'inclinant encore.*

J'ai eu l'honneur de saluer mademoiselle.

LA BARONNE, *à part.*

Ah çà, mais ils se boudent. (*Haut.*) Monsieur Raymond !

RAYMOND.

Madame...

LA BARONNE.

Vous étiez dans le pays, puisque ma lettre vous y a trouvé.

RAYMOND.

Oui, madame !

LA BARONNE.

Pourquoi donc ne veniez-vous pas nous voir ?

BENJAMINE.

Hélas !

RAYMOND.

Excusez-moi, je vous prie... Des affaires...

LA BARONNE.

Permettez, il me semble que vous oubliez à quel point vous avez été familier dans cette maison... une intimité pareille ne se rompt pas sans de graves motifs... quels motifs avez-vous?... parlez !

RAYMOND.

Aucun motif, madame.

LA BARONNE.

Votre absence, si elle n'a pas de cause, est une injure pour ma fille!... vous vous éloignez, c'est votre droit; mais expliquez-vous...

BENJAMINE.

Oh!...

LA BARONNE, *se levant.*

Allons... franchement.

RAYMOND.

Madame!... mon caractère et celui de mademoiselle Benjamine ne pouvaient sympathiser...

LA BARONNE.

Vous ne vous quittez pas?... et vous êtes d'un charmant caractère, Raymond!... Quant à Benjamine, c'est l'humeur la plus enjouée, la plus égale.

RAYMOND.

Je n'accuse pas mademoiselle Benjamine, madame, je suis seul coupable.

LA BARONNE.

De quoi?

RAYMOND.

De n'avoir pas su me faire aimer.

LA BARONNE.

Benjamine ne vous aimait pas?

RAYMOND.

Demandez à mademoiselle.

LA BARONNE.

Benjamine?...

BENJAMINE.

C'est vrai, je n'aimais pas monsieur Raymond. *(Elle suffoque et se jette au cou de sa mère.)*

RAYMOND.

Oh!...

LA BARONNE.

Tu dis cela, et tu pleures?

RAYMOND.

Elle pleure?

LA BARONNE.

Vous le voyez bien. *(A part.)* C'est une querelle que ces enfants ont eue ensemble; il faut les laisser s'expliquer.

BENJAMINE.

Où allez-vous, ma mère?

LA BARONNE, *souriant.*

Thérèse m'appelle...

BENJAMINE.

Mais non !

RAYMOND.

Madame. (*Il veut partir.*)

LA BARONNE.

Excusez-moi... Benjamine vous reconduira... votre ennemie Benjamine.

RAYMOND.

Mais...

LA BARONNE.

Et vous vous raconterez vos antipathies. (*A elle-même.*) Allons, voilà déjà un secret éclairci ; j'ai eu plus de peur que de mal. (*Elle rentre chez Thérèse.*)

SCÈNE VIII.

BENJAMINE, RAYMOND.

BENJAMINE, à Raymond qui s'éloigne.

Je ne vous laisserai pas sortir, monsieur, sans vous remercier de votre générosité.

RAYMOND.

Oh ! mademoiselle !..

BENJAMINE.

J'étais bien sûre que vous ne trahiriez pas une pauvre jeune fille...

RAYMOND.

Je serais mort plutôt. Votre secret est à vous, non à d'autres.. Adieu, mademoiselle.

BENJAMINE, à part et pleurant.

Il s'en va ! (*Elle va s'asseoir sur le canapé.*)

RAYMOND, revenant.

Vous vous repentez, n'est-ce pas, de m'avoir fait tant de mal ?

BENJAMINE.

Oh !

RAYMOND, allant vers Benjamine.

A moi qui vous aimais tant, à moi qui croyais en vous, à moi que vous aimiez, car vous m'avez aimé un instant. On ne se trompe pas à cela, mademoiselle, et c'est là votre crime (*Benjamine se lève*), de m'avoir donné une si douce espérance, pour me précipiter dans un si cruel malheur ! et tenez, en ce moment encore, vous souffrez, vous me plaignez (*Benjamine se tourne devant Raymond*), et je retrouve à la fois sur vos traits, cet amour quo j'y lisais seul ! cette candeur de l'innocence que

votre faute n'y a pas éteinte, et qui éclate à tous les regards ! Oh ! c'est impossible ! vous n'êtes ni lâche ni perfide, vous êtes la pureté, vous êtes la tendresse, vous êtes toujours l'ange gardien qui présidait à ma vie !.. Benjamine, dites-moi que j'ai fait un rêve affreux, que vous n'êtes pas coupable, et je vous croirai ! Dites-moi tenez, dites-moi que vous avez été entraînée, fascinée, séduite, sans que votre pensée, sans que votre âme ait cessé de m'appartenir, et je vous croirai, Benjamine, et je vous remercierai à deux genoux, car je suis si malheureux, car cet amour m'est entré là si profondément, que je ne peux pas l'en arracher sans arracher aussi mon cœur !

BENJAMINE, *à part.*

C'est trop, mon Dieu ! ayez pitié de moi !

RAYMOND, *se relevant.*

J'ai cru avoir épuisé tous les malheurs. Il en est un qui effacerait tous les autres ; Morandal est parti pour forcer M. Dummesnil à vous épouser. Benjamine, est-ce que vous aimez monsieur Marcellin ?

BENJAMINE.

Vous savez bien que non !

RAYMOND.

Pourquoi l'épouseriez-vous alors ? J'ai votre injure à venger ; je la vengerai, vous serez libre !

BENJAMINE, *avec effroi.*

Malheureux ! taisez-vous ! la vie de Marcellin est sacrée. Si Marcellin mourait...

RAYMOND, *avec rage.*

Avouez donc que vous l'aimez encore !... En l'épargnant, je saurai du moins que je vous rends heureuse !

BENJAMINE, *pleurant.*

Heureuse ! il le croit !

RAYMOND.

Depuis un mois, voyez-vous, je dévore en silence mon amour, qui me fait honte, et mon désespoir, qui me tue ! S'il faut que je voie revenir ici Morandal, ramenant Marcellin votre époux, Benjamine, je ne réponds plus de moi ! (*Mouvement d'effroi de Benjamine.*) Oh ! rassurez-vous, je ménagerai tout le monde !... c'est moi seul que je punirai d'être si lâche !...

BENJAMINE, *vaincue.*

Raymond ! Eh bien !... voici ma mère ! (*Ils s'éloignent l'un de l'autre.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA BARONNE, THÉRÈSE, JACINTHE.

LA BARONNE, *entrant.*

Voyons ! sont-ils réconciliés ? — On se tait ? on boude encore... c'est donc bien grave ?...

BENJAMINE.

Ma mère...

RAYMOND.

Madame...

LA BARONNE.

Eh bien ! alors, la main dans la main..

RAYMOND.

Quelle horrible torture !

THÉRÈSE, *qui s'est approchée lentement de Raymond.*

Ah ! monsieur, si vous gardiez rancune à cet ange, vous vous en repentiriez plus tard. Réconciliez-vous, pour moi, je vous en supplie.

RAYMOND, *regardant Thérèse.*

Que dit-elle ? comme elle est pâle !

LA BARONNE.

Allons.

THÉRÈSE, *à Raymond.*

Par grâce !...

BENJAMINE, *à Raymond.*

Pour ma mère !

RAYMOND, *détournant les yeux.*

Voilà ma main.

BENJAMINE.

Voici la mienne.

LA BARONNE.

A la bonne heure !

THÉRÈSE, *à part.*

C'est un sursis qu'ils m'accordent. Je puis vivre heureuse jusqu'au retour de mon mari.

SCÈNE X.

LES MÊMES, AUBERTIN.

AUBERTIN, *entrant.*

Le colonel Morandal !

THÉRÈSE, *avec effroi.*

Ah !

BENJAMINE, *allant à Thérèse.*

Mon Dieu !

LA BARONNE, *avec joie.*

Lui !... Tous les bonheurs à la fois !...

THERÈSE.

Je suis perduo !

MORANDAL, *entrant.*

Bonjour !... Ah ! tout le monde est ici... Chère mère, vous d'abord ; *(il embrasse la baronne,)* puis Thérèse... *(s'approchant de Thérèse)* Oh !... mais... comme ses mains sont froides !...

BENJAMINE, *vivement.*

Elle souffre depuis un mois.

MORANDAL, *regardant Benjamin.*

Bonne Thérèse... bonjour, petite sœur... Elle aussi est bien changée... La pauvre enfant !... Cela se conçoit. Docteur... *(Il serre la main d'Aubertin.)*

RAYMOND.

Mon ami !

MORANDAL.

Tiens ! Raymond !... Lui dans cette chambre !... Pauvre garçon... il faut qu'il soit bien amoureux !

LA BARONNE.

Le colonel paraît soucieux.

AUBERTIN.

Oui.

MORANDAL, *à lui-même.*

Je comptais trouver Thérèse toute seule.

LA BARONNE.

Ah ça, nous ne nous quittons plus ?... Ce n'est pas pour une demi-heure aujourd'hui ?...

MORANDAL.

Je l'espère... *(À Thérèse.)* J'ai à vous parler.

THERÈSE.

Ah !...

BENJAMINE.

Mon Dieu ! que va-t-il lui dire !

MORANDAL, *à Raymond.*

Nous allons nous revoir, n'est-ce pas ?

LA BARONNE, *à part.*

Il nous éloigne ! *(À Morandal.)* Je vais donner quelques ordres en bas ! Viens-tu, Benjamin ?

BENJAMINE.

Non, j'ai affaire chez ma sœur ! Tu n'as besoin de rien, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Une tasse de mon sirop, je te prie ! (*Benjamine va donner des ordres.*)

AUBERTIN, bas à Thérèse.

Du courage, mon enfant.

THÉRÈSE.

J'en aurai !.. Ma mère ! vous ne m'embrassez pas ?

LA BARONNE.

Moi. Oh !.. Eh bien !.. tu chancelles !.. (*Elle l'embrasse, Benjamine rentre avec une tasse qu'elle dépose sur un guéridon, et court à Thérèse.*)

THÉRÈSE.

Non, non, et toi, Benjamine ? (*Les deux sœurs s'embrassent.*)

BENJAMINE.

Chère Thérèse !.. Oh ! docteur !.. veuillez comme moi !.. (*Tous sortent lentement, Benjamine rentre dans la chambre de Thérèse.*)

THÉRÈSE.

C'est plus difficile que je ne croyais !.. (*Elle tombe assise accablée près du guéridon.*)

SCÈNE XI.

THÉRÈSE, MORANDAL.

MORANDAL, prend une chaise et vient s'asseoir en face d'elle.

Quel sombre visage !.. sait-elle déjà ce que j'ai à lui dire ?.. avant tout, chère Thérèse, parlons de votre santé qui m'inquiète, de votre tristesse que je ne comprends pas !

THÉRÈSE.

Monsieur !

MORANDAL.

Ne m'appellez pas monsieur ; voilà deux ans que nous sommes mari et femme ! appelez-moi mon ami, je suis un bien sincère ami pour vous, Thérèse ! je veux être cela d'abord, votre mari !... cela viendra ensuite. (*Thérèse étend la main vers la tasse.*) Vous voulez boire, je crois ?

THÉRÈSE.

Pas encore, merci.

MORANDAL.

J'en étais sûr de votre air préoccupé ; c'est ma faute... mon arrivée si prompte...

* THÉRÈSE.

Oh ! non, je vous attendais...

MORANDAL.

Je ne parle pas d'aujourd'hui... je parle d'il y a un mois... Je vous ai affligée en découvrant ainsi involontairement le secret de votre sœur.

THÉRÈSE.

De ma sœur... oui !

MORANDAL.

C'a été pour moi aussi une douleur très-vive. J'aime Raymond !... Je le croyais aimé de Benjamine, et cette trahison m'a révolté, je l'avoue ; je me suis consolé, toutefois, en songeant à mon bonheur... Des deux jeunes filles, l'une était un ange d'innocence, de générosité, et c'était elle que j'avais choisie. *(Thérèse se lève et prend le flacon dans son sein.)*

MORANDAL.

Cherchez-vous quelque chose ?

THÉRÈSE.

Non, j'ai ce qu'il me faut.

MORANDAL.

Cependant, quand j'ai vu que Benjamine allait être malheureuse, déshonorée, que vous souffriez pour elle, je suis allé trouver le colonel Dumesnil. *(Thérèse allait verser le contenu du flacon dans sa tasse, elle s'arrête.)*

THÉRÈSE.

Ah !... vous lui avez dit ?...

MORANDAL.

Tout. Il a hésité d'abord ; mais c'est un homme d'honneur ; il a fini par reconnaître ses torts et il a promis de les réparer...

THÉRÈSE.

Il a promis...

MORANDAL.

D'épouser Benjamine et de faire ainsi notre bonheur à tous.

THÉRÈSE, à part.

C'est bien... à moi de le délier d'un pareil serment ! *(Elle verse le flacon dans sa tasse.)*

MORANDAL.

Qu'est-ce que cela ?

THÉRÈSE.

Mon calmant de chaque jour... Continuez... vous avez donc sauvé l'honneur de notre famille ? *(Elle prend la tasse pour boire et s'arrête aux paroles de Morandal.)*

MORANDAL.

Hélas! non... et voilà justement ce que j'avais à vous dire à vous seule, ne pouvant le dire à votre mère qui ignore tout, et n'osant le dire à Benjamin, car elle l'aime peut-être encore.

THÉRÈSE.

Qui donc?

MORANDAL, *prenant Thérèse par la main.*

Dumesnil. Voyons, conseillez-moi, pendant que nous sommes seuls : vous êtes désintéressée dans la question, le colonel vous était indifférent ou à peu près; puis-je hasarder de raconter à Benjamin la terrible vérité?

THÉRÈSE.

La... vérité?

MORANDAL.

Thérèse, mon cœur se déchire! c'en est fait de l'honneur de votre famille... Dumesnil n'épousera pas votre sœur; il ne la reverra jamais!

THÉRÈSE.

Pourquoi, mon Dieu?

MORANDAL.

Parce qu'au lieu de me laisser tuer sur un bastion à Philisbourg, comme le sort m'y avait condamné, Dumesnil, après m'avoir donné sa parole, après m'avoir embrassé... les larmes aux yeux, je me le rappelle, Marcellin a profité de mon absence pour commander l'assaut; parce qu'il s'est élancé le premier sur les batteries anglaises, parce que le bastion miné a sauté en l'air, et que le colonel Dumesnil est mort!...

THÉRÈSE.

Marcellin... mort!...

MORANDAL.

Tué à ma place! englouti sous les ruines, dans les flammes, sans que l'ennemi ait même retrouvé ce glorieux cadavre sous les débris!

THÉRÈSE.

Oh! oh! oh!... (*Elle tombe à genoux.*)

MORANDAL.

C'est affreux, n'est-ce pas?

THÉRÈSE, *essayant de se traîner vers la table et lui désignant du geste la tasse qui est dessus.*

Par pitié, monsieur...

MORANDAL, *lui offrant la tasse.*

Tenez, Thérèse!

THÉRÈSE.

Merci !...

SCENE XII.

LES MÊMES, BENJAMINE, AUBERTIN, LA BARONNE,
RAYMOND.

BENJAMINE, s'élançant.

Ah ! monsieur, ne voyez-vous pas qu'elle veut mourir ! (*Elle arrache la tasse à Morandal et la jette à terre.*)

MORANDAL.

Mourir !...

AUBERTIN.

Du poison !

LA BARONNE.

Du poison !

MORANDAL.

Pourquoi donc vouliez-vous mourir ?

BENJAMINE.

Ma sœur !

THÉRÈSE, se relevant.

Assez de mensonges, assez de lâchetés !... à chacun ici sa part d'honneur et d'infamie. Ah ! tu ne veux pas que je meure, Benjamin, eh bien ! je parlerai !

BENJAMINE.

Ma sœur, je t'en conjure !

THÉRÈSE.

Toi à mes pieds ! toi la plus chaste des femmes, toi qu'on accusait, qu'on méprisait, et qui courbais la tête sous le mépris ! Oh Benjamin ! mais quel châtimement réservera-t-on à la coupable si l'on humilie un ange tel que toi !

LA BARONNE.

La coupable !

MORANDAL.

Que dit-elle ?..

THÉRÈSE.

Ecoutez, ma mère, pauvre mère, si heureuse ce matin encore. Un homme a répandu ses bienfaits sur une famille que menaçaient la ruine et la mort, il a conservé une mère à ses enfants ; c'était trop peu de respecter cet homme, il eût fallu l'adorer à l'égal d'un Dieu ! Eh bien, un soir qu'il revenait fier, joyeux, le cœur épanoui, il s'est heurté à un berceau, près duquel veillaient deux femmes ! L'une s'est accusée bravement, elle était innocente ; l'autre s'est lâchement évanouie, c'était la coupable. Vous ne comprenez pas encore, pauvre mère ; le bienfaiteur le

voilà ! les deux femmes, ce sont vos deux filles, et l'épouse criminelle, la mère misérable qui a renié son enfant, c'est moi !

LA BARONNE, *atterrée.*

Toi ! Thérèse !

MORANDAL.

Oh !

RAYMOND.

Ma Benjamine !...

THÉRÈSE.

Quand je vous disais, Raymond, que vous n'aviez pas besoin de lui pardonner.

LA BARONNE, *à Morandal.*

Ah ! monsieur !... quelle récompense de tant de cœur et de générosité !... Quoi ! c'est dans la maison que vous nous aviez rendue... quoi ! c'est à mes côtés, en face du portrait de son père, que l'aînée de mes filles a déshonoré un nom que vous lui avez confié sans tache. (*Allant à Morandal.*) Monsieur, je ne me suis inclinée jamais que devant Dieu et le roi.... J'avais assez vécu pour espérer de n'avoir plus à rougir... Pardon, monsieur, pardon, ne nous jugez pas d'après celle qui vous a offensé ; pardon !... Oh ! comme je vous aimais... j'ai prié tous les jours pour vous, et j'eusse sacrifié le reste de ma vie pour vous épargner une souffrance. Hélas ! je n'ai que mes larmes ! que ne puis-je donner tout mon sang pour racheter votre honneur... Pardon, monsieur, pardon ! (*Elle tombe à genoux.*)

MORANDAL.

Madame... oh !... (*Il la relève.*)

LA BARONNE, *regardant le docteur et ses filles.*

Voilà donc ce que vous me cachez ! ce secret ne vous a pas tués tous !... Oh ! je ne le garderai pas si longtemps que vous !... mais vous n'aurez pas été impunément outragé, monsieur !... Il ne faut pas que les yeux d'un honnête homme nous rencontrent désormais ici. Le crime de... celle qui fut ma fille vous délie et nous chasse... Cette maison chérie m'est devenue odieuse tout à coup... elle respire la trahison, l'ingratitude... J'irai mourir ailleurs, bien tristement surprise d'avoir trouvé dans un étranger toute la tendresse, tout le dévouement, tout l'honneur que je devais attendre de mes enfants... Adieu, Grantier ! adieu, monsieur Morandal !

MORANDAL.

Partir !... vous, madame... Jamais je ne le souffrirai.

LA BARONNE.

Si je restais une heure sous ces voûtes, je craindrais d'y lire, écrite de la main de Dieu, la malédiction qui poursuit les adultères et les parricides !

BENJAMINE, *allant à sa mère.*

Ma mère!... par pitié!...

THÉRÈSE, *pleurant.*

Oh! Benjamine, c'est bien cruel à toi de m'avoir empêchée de mourir! (*Elle tombe sur une chaise.*)

MORANDAL, *à la Baronne.*

Vous ne me ferez pas cette injure, madame, de me quitter comme un ennemi; vous êtes sans ressources, sans asile... Vous me brisez l'âme!... Et si j'avais la force de parler, si je vous disais combien je souffre, vous auriez pitié de moi... Restez.

LA BARONNE, *lui tendant la main.*

Nous sommes pauvres aujourd'hui, comme nous l'étions quand vous vîntes ici pour la première fois. Oh! non, je me trompe... Nous étions bien riches alors... aucun de nous n'avait failli!... Adieu!

BENJAMINE.

Eh bien! vous partez seule?

LA BARONNE, *la serrant dans ses bras.*

Oh! tu es bien mon enfant, toi!... Pourquoi ne t'aimerais-je pas?... Est-ce que je ne serais pas déjà morte sans ton doux regard et ta douce voix? Tu me fermeras les yeux, ma Benjamine; tu recevras ma bénédiction dans mon dernier soupir, cela porte bonheur, ma fille... viens! viens!

THÉRÈSE.

Marcellin, tu n'es plus là... personne ne m'aime plus en ce monde.

BENJAMINE, *courant à Thérèse.*

On ne t'aime plus... et moi donc!...

THÉRÈSE.

Toi! tu vas avec notre mère.

BENJAMINE.

Je ne te quitterai pas.

LA BARONNE.

Mon Dieu!

THÉRÈSE.

Laisse-moi... va!

BENJAMINE.

Ma mère, mais elle aussi est votre fille! Vous voulez donc que je me repente de l'avoir forcée à vivre?

LA BARONNE.

Partons!...

THÉRÈSE, *égarée.*

A qui donc léguerais-je mon fils?

BENJAMINE.

Vous l'entendez ? si elle meurt, je mourrai avec elle ; vous aurez tué vos deux enfants...

LA BARONNE.

Eh bien ! mes soixante ans d'honneur effaceront ta honte ! D'ailleurs, Dieu pardonne bien, pourquoi une mère ne pardonnerait-elle pas ? Viens, Thérèse, viens ! *(Thérèse et Benjamin se jettent dans les bras de leur mère. — A Morandal.)* Maintenant, monsieur, merci du fond de l'âme, et pour jamais, adieu ! *(Elle s'éloigne lentement avec Benjamin.)*

THÉRÈSE, à Morandal.

Vous comprenez, monsieur, pourquoi Marcellin est mort ; pardonnez-moi en souvenir de lui. *(Morandal lui fait signe de la main de se retirer ; Raymond saisit cette main et la baise.)*

MORANDAL.

Il s'est fait tuer pour moi quand il pouvait vivre sans remords auprès d'elle ! Quelles âmes ! quels cœurs ! *(La Baronne et ses filles, au moment de franchir le seuil de la porte, saluent encore une fois Morandal.)*

ACTE V.

L'extrémité du parc de Grantier. — A droite, pavillon ouvert servant de péristyle à un salon dont la porte est dans le pan coupé. — A gauche, allée du parc. — Grande fontaine sous la vasque de laquelle ouvre une porte masquée par les roseaux et les ronces. — Murs du parc au fond.

SCÈNE I.

DUCROC, JACINTHE.

DUCROC, une pioche et un levier à la main qu'il dépose près de la colonne du pavillon.

Eh bien, Jacinthe, tu vois comme tout s'arrange... ces dames quittent le château et nous allons trouver le trésor... Cabry, ce pauvre Cabry, saute en l'air avec son colonel et la 25^e demi-brigade, en sorte que tu deviens naturellement madame Ducroc ; voilà une chance ! partage et mariage !. *(A part.)* Compte là-dessus !

JACINTHE, à part.

Je sais bien avec qui je te marierai, vieux gris !

DUCROC, *se détournant.*

Hein ! que dis-tu ?

JACINTHE.

Je dis que le trésor est par ici.

DUCROC, *prenant ses outils.*

J'ai la pioche et le levier.

JACINTHE.

Cela vous servira dans le souterrain ; mais pour l'instant, contentez-vous d'écarter les branches sous la fontaine... piquez-vous les doigts, allez ! (*Ducroc écarte un buisson.*)

DUCROC.

Une porte... et solide !

JACINTHE.

Tenez, ouvrez ! (*Elle lui donne la clef.*)

DUCROC, *ouvrant.*

Ah !... dire que j'ai passé mille fois à côté de cette fontaine !

JACINTHE.

C'est toujours comme ça !

DUCROC.

Je comprends maintenant, il y a une issue dans le cabinet du baron de Grantier... oui, oui... le trésor est là, dans ce passage, mais dans quel endroit ?

JACINTHE.

Bah ! vous le trouverez bien. Il y a des animaux qui flairent les petites pommes de terre noires ; vous qui avez plus d'esprit, vous devez flairer l'or.

DUCROC.

Je trouverai ! je trouverai !

JACINTHE.

Parbleu ! allez !

DUCROC.

Viens-tu ?

JACINTHE.

Avec vous ?... (*A part.*) Il m'étranglerait, le scélérat ! (*Haut.*) Oh ! j'aurais peur ; mais une fois mariés, nous nous promènerons là-dedans toute la journée, si vous voulez... Allez... allez...

DUCROC.

Eh bien donc, au trésor ! enfin ! (*Il entre et disparaît.*)

JACINTHE, *fermant la porte sur lui.*

Oui, au trésor ! Tu y es, vieux gris... (*Appelant.*) St, st.

CABRY, *paraissant derrière la fontaine qui le cachait.*
Me voilà !

JACINTHE.

Ici, Cabry !

CABRY.

Tu l'as coffré ?

JACINTHE.

Oui, tu vois que c'est le ciel qui t'a envoyé.

CABRY.

En effet, j'ai sauté si haut avec mon pauvre colonel, que c'est bien du ciel que je reviens.

JACINTHE.

Es-tu un homme ?

CABRY.

Jacinthe !

JACINTHE.

Grelottes-tu encore ?

CABRY.

J'ai eu trop chaud, ça m'a coupé les fièvres.

JACINTHE.

Eh bien ! prends-moi une faux, une fourche, un gourdin, et tiens-toi là, derrière en faction ! (*Elle lui indique la fontaine.*)

CABRY :

La consigne !

JACINTHE.

Tout ce qui sortira de là, tombe dessus sans pitié.

CABRY.

Oui, mon caporal ! (*Il s'éloigne.*)

JACINTHE, *prenant une fourche qui est cachée derrière la colonne.*

Et moi à l'autre porte ! Enfin ! nous allons rire !

SCENE III.

MORANDAL, *entrant par la droite avec le notaire qui vient s'asseoir près de la table et dépose un sac d'argent.*

MORANDAL, *allant à Jacinthe.*

Jacinthe ! Eh bien, ce fameux trésor ?

JACINTHE.

Ça chauffe, monsieur Morandal, ça chauffe, je ne vous dis que ça. (*Elle se sauve.*)

MORANDAL.

Pauvre fille ! tandis qu'elle court après son trésor imaginaire

j'en ai trouvé un, moi, qui, plus sûrement et plus vite surtout, arrachera malgré elle, cette digne baronne à la misère. (*Au Notaire*) Mon ami, vous avez rédigé ce procès-verbal de la déclaration que m'a faite Jacinthe, hier soir ?

LE NOTAIRE, *lui donnant un papier*

Le voici, mon colonel.

MORANDAL, *lisant*.

« Laquelle a déclaré tenir de feu monsieur le baron de Grantier qu'une somme considérable ou trésor était cachée dans un caveau du château. » Très-bien ! Maintenant vous avez mis le château en vente ?

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur... Quoi ! votre maison ne vous plaît plus ?

MORANDAL.

Non, je m'y ennuie... Avez-vous réalisé les fonds que je vous ai confiés depuis deux ans ?

LE NOTAIRE.

Les voici : cinquante mille francs en or, cinquante mille en valeurs sur l'Angleterre.

MORANDAL.

Merci. Le docteur Aubertin est prévenu ?

LE DOMESTIQUE, *entrant par la porte de droite*.

Monsieur le docteur Aubertin !

MORANDAL.

Pas un mot de ceci... Au revoir !... (*Le Notaire sort par le parc.*)

SCENE IV.

MORANDAL, AUBERTIN.

AUBERTIN.

Vous m'avez mandé, monsieur le colonel ?

MORANDAL.

Je fusse allé vous trouver, cher docteur, s'il n'eût été inconvenant à moi de paraître au nouveau domicile de ces dames après ce qui s'est passé... car il s'est passé beaucoup de choses depuis un jour à Grantier.

AUBERTIN.

Hélas !

MORANDAL.

Je vends cette maison, vous savez ?

AUBERTIN.

Je l'ai appris ; madame de Grantier aussi.

MORANDAL.

Qu'en dit-elle ?

AUBERTIN.

Vous n'avez jamais vu un désespoir pareil... la pauvre dame avait assez de chagrin sans celui-là, monsieur.

MORANDAL.

Oh ! mon Dieu ! elle peut racheter Grantier si cela lui fait plaisir.

AUBERTIN.

Vous savez bien, colonel, qu'elle ne possède rien.

MORANDAL lui donnant la déclaration de Jacinthe.

Allons donc ! lisez.

AUBERTIN.

Un trésor caché ici !

MORANDAL.

Et trouvé ici !

AUBERTIN.

Serait-il possible ?

MORANDAL.

Tenez... (*Il lui montre les cent mille francs.*) Il y avait deux cent mille francs. Comme propriétaire, nécessairement, je garde ma part. Voilà celle de M^{me} de Grantier. Emportez, docteur... et qu'elle rachète la maison si elle veut. J'en suis si dégoûté, que je la lui donnerais pour quatre-vingt mille francs, si elle marchandait.

AUBERTIN.

Ah ! monsieur !

MORANDAL. (*Il lui donne l'argent.*)

Emportez ! emportez ! joignez-y la déclaration de Jacinthe ; faisons les choses en règle.

AUBERTIN.

Que ne peut-on réparer ainsi tous les malheurs que cette maison a vus éclore ! Vous avez été bien sévère, monsieur, pour cette pauvre Thérèse.

MORANDAL.

Vous trouvez ! parce que j'ai fait enlever son enfant de chez la nourrice, et qu'on l'a amené ici ! Mais, docteur, M^{me} Morandal avait oublié une chose : c'est qu'elle est ma femme jusqu'à nouvel ordre, et qu'elle n'avait pas le droit de quitter ma maison ! Je n'ai qu'un moyen de le lui faire comprendre : je l'emploie.

AUBERTIN.

Ah ! monsieur, ne vous irritez pas ; si la pauvre femme a

commis une grande faute, l'expiation est bien cruelle !... Voir sa mère sans abri, sans pain, aux prises avec cette immense douleur !... Soyez généreux, monsieur, comme autrefois... J'ose vous en supplier !

MORANDAL, *fort ému.*

C'est bien, monsieur ; c'est bien.

AUBERTIN.

Et quand la malheureuse Thérèse va venir vous redemander son enfant... par pitié !...

MORANDAL.

Je sais ce que j'ai à faire, docteur... Vous croyez qu'elle va venir ? ..

SCENE VI.

THÉRÈSE, AUBERTIN, MORANDAL.

AUBERTIN.

La voici !...

MORANDAL.

Allez, monsieur, près de la baronne... Allez ! (*Aubertin sort.*)

SCENE VII.

THÉRÈSE, MORANDAL.

THÉRÈSE, *s'inclinant.*

Monsieur ! lorsque je suis allée ce matin pour embrasser mon fils, je ne l'ai plus trouvé !

MORANDAL, *lui présentant un siège.*

Je disais au docteur, madame, que votre place est ici, chez votre mari, près de votre enfant.

THÉRÈSE.

Vous ordonnez ; je reviens, monsieur, en vous priant bien humblement de me pardonner mon départ. J'essayais de cacher ma honte ; j'espérais que vous comprendriez ce que ma présence ici a d'offensant pour vous et de douloureux pour moi !... Hier, vous m'avez généreusement laissée partir. (*Elle s'assied.*)

MORANDAL.

Depuis hier, j'ai beaucoup réfléchi, madame. Quand je suis seul, je m'ennuie et je pense !

THÉRÈSE.

Vous vous êtes repenti de la bonté que vous m'aviez témoignée ?

MORANDAL.

Non. J'ai été me promener seul du côté de cette grille, vous

savez, à l'entrée du château... là où je vous ai vue pour la première fois.

THÉRÈSE.

Oui, monsieur.

MORANDAL.

Je me suis rappelé les paroles que nous échangeâmes, cette pression de mains qui nous fit mari et femme, bien plus que le maire et le bon curé du village. Ce souvenir me toucha ; je devins triste...

THÉRÈSE.

Oh ! monsieur, épargnez-moi, je vous en supplie !...

MORANDAL.

Eh quoi ! me dis-je, me voilà au même endroit qu'il y a deux ans, et le château de Grantier, que j'avais acheté, est encore à vendre... et Thérèse, que j'avais épousée, m'est encore étrangère !... Rien n'est donc changé ? il ne s'est donc rien accompli autour de moi ?... Alors, comme une vision, il m'a semblé que vous passiez belle, bien qu'un peu pâlie, sous ces noires allées du parc... Si le jour où je l'ai vue, ai-je continué toujours songeant, au lieu d'être jeune fille elle eût été veuve, lui eussé-je moins cordialement demandé sa main ? Non... Eh bien, vous êtes veuve, Thérèse, veuve d'un honnête homme, d'un loyal et glorieux soldat. Je ne connais pas de femme plus digne que vous d'être respectée. Pourquoi donc n'épouserais-je pas la veuve du colonel Marcellin ? pourquoi donc renoncerais-je à l'avantage étrange de rester votre mari sans que jamais vous ayez été ma femme... Votre enfant ?... un enfant n'empêche pas un mariage : votre fils sera le mien ; son père n'a-t-il pas été pour moi le plus noble et le plus généreux ami ? Il m'a donné sa vie, et je serais ingrat de ne pas consacrer la mienne au bonheur de son enfant... Voilà, Thérèse, toutes les réflexions que j'ai faites depuis hier en me promenant seul sous les ombrages de Grantier. Pour vous parler ainsi, un autre eût attendu que les larmes fussent taries dans vos yeux, que la blessure fût cicatrisée dans votre cœur... mais je vous vois, je vous plains, je souffre de ce que vous souffrez, et je vous dis avec une tendresse de frère : Est-ce que vous laisserez ma maison déserte et désolée ? est-ce que vous me refuserez l'espoir d'être un jour pour vous quelque chose après vos souvenirs et votre enfant ?

THÉRÈSE.

Oh ! monsieur ! Dieu m'est témoin que vous êtes déjà, pour la pauvre Thérèse, un ami, un espoir... une richesse. Je vous le dis du fond de l'âme ; j'accepterais ce que vous m'offrez, je l'accepterais à l'instant si ma douleur était de celles qui s'étei-

gnent peu à peu dans les larmes ou qui s'effacent avec les années... mais pour moi, mon ami, la vie n'est qu'un remords... je veux l'user impitoyablement. Avec de la franchise, avec de la noblesse, en m'adressant à votre cœur, il y a un an, je vous faisais libre avant de vous déshonorer... je sauvais le martyr de Philisbourg; qui sait? je gagnais peut-être le bonheur de toute notre vie à tous! J'ai été lâche : j'ai tué Marcellin; j'ai voulu ménager ma mère, et je la frappe aujourd'hui si cruellement qu'elle ne s'en relèvera jamais... Oh! je savais bien, allez, en me donnant la mort, quelles souffrances m'épargnerait cette agonie d'un quart d'heure! Heureusement elles seront si cruelles qu'elles ne peuvent durer longtemps. La femme à qui vous parlez, mon ami, appartient dès aujourd'hui à un autre monde; ne la retenez pas en celui-ci. Cette fois, au lieu d'offenser Dieu, je vais à lui par la route qu'il me montre, et, à force de m'incliner vers cette tombe vide où je n'aurai pas même le bonheur de retrouver Marcellin, un jour, jour de joie, jour prochain, j'y veux glisser sans secousse en remerciant le ciel par un sourire, et en vous tendant mon fils, noble héritage bien digne de votre générosité.

MORANDAL.

Non, Thérèse, non, il n'en sera pas ainsi. Vous ne mourrez pas, vous ne vous séparerez pas de moi. Nous sommes unis par des liens trop faciles à rompre pour que ni l'un ni l'autre nous daignons les briser... Tenez, j'avais fait préparer hier l'acte légal qui peut nous rendre à tous deux notre liberté... un trait de plume et tout est rompu. Ce n'est pas ainsi que se dégagent des cœurs comme les nôtres... quant à moi, je n'y consentirai jamais. Vous portez mon nom, vous l'honorez par votre douleur même. Vous garderez mon nom; j'apprendrai à votre fils, à mon fils ce qu'il faut faire pour le soutenir dignement... Maintenant, respectez la mémoire du colonel Dumesnil; portez éternellement son deuil sur vos habits, dans votre cœur; refusez-moi à tout jamais la tendresse, la confiance d'une épouse, vous êtes libre; pas une plainte ne sortira de ma bouche : nous laisserons à Dieu le soin de vous disposer plus favorablement... En attendant, vous vous sentiriez aimée, protégée; et moi, sachant que j'aurai un rôle honnête et utile à jouer sur la terre, je bénirai tous les jours l'idée que j'ai eue de vous prendre pour femme. Vous serez pour moi comme cette madone couverte d'émeraudes et de saphirs, que garde un pauvre moine du Carmel. Il jeûne près de ces richesses; il les adore sans y toucher; mais il rayonne de joie et d'orgueil quand il peut dire au voyageur qui passe : Admirez, c'est mon trésor!

THÉRÈSE, se levant.

Mon ami, vous venez de payer votre dette à Marcellin. S'il

vivait et qu'il pût vous entendre, je suis certaine qu'il vous dirait pour la seconde fois : Vous êtes digne de Thérèse!... Mais il n'est plus, et les serments que je lui ai faits ne peuvent se délier sur la terre.

MORANDAL.

Dieu sera pour moi; il calmera toutes vos douleurs... Donnez-moi votre main comme au jour de notre mariage, et laissez-moi vous dire : Voilà une main loyale... je la connais, je la garde!

SCENE VIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

MORANDAL, *au domestique qui entre.*

Que veux-tu, toi ? on ne t'a pas appelé.

LE DOMESTIQUE.

Un billet fort pressé, monsieur, et que je n'ai pu refuser de vous remettre, tant la personne qui l'apporte a insisté pour qu'il vous fût rendu; à vous seul.

MORANDAL.

Que me veut-on ?

LE DOMESTIQUE.

Une minute d'entretien à la petite porte du parc, avec un de vos anciens compaguons d'armes.

MORANDAL.

Voyons ! (*Reconnaissant l'écriture.*) Ah !

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous ?

MORANDAL, *attonné.*

Rien, mon Dieu !

THÉRÈSE.

Vous êtes pâle, vous tremblez !

MORANDAL, *se remettant.*

Non, madame... non... j'ai rêvé ! (*Lisant le billet.*) « Un malheureux, que Dieu a sauvé par un miracle, et qui va quitter à jamais la France, ne voudrait pas s'éloigner sans embrasser son enfant, qu'il ne doit pas revoir. Mort pour tout le monde, il vous conjure de lui accorder cette grâce... ensuite, oubliez-le... il ne vous oubliera pas... Si dans un quart d'heure vous ne m'avez pas répondu, je comprendrai votre silence et m'éloignerai pour toujours sans vous accuser. » Quel réveil !

LE DOMESTIQUE.

Eh bien ? monsieur... (*Morandal, après un combat douloureux, s'approche de la table, écrit rapidement un mot sur le billet même de Marcellin, et le donne au domestique, qui disparaît, puis il tombe accablé sur une chaise.*)

THÉRÈSE, à Morandal.

Qu'y a-t-il donc?...

MORANDAL.

Il y a, madame, que... que, tout à l'heure, je vous ai dit mille choses qu'il faut, je vous en prie, ne pas prendre au sérieux... Je vous proposais de continuer à porter mon nom, c'est impossible!... Oublions tout cela, et mettez votre nom au bas de cet acte, comme j'y mets le mien.

THÉRÈSE.

Une demande en divorce... mais vous me disiez à l'instant...

MORANDAL.

Oh ! si vous saviez comme on se laisse aller à des espérances insensées... la raison les guérit bien vite ; j'oubliais, vous dis-je, je pardonnais, non, non!... l'offense qui a blessé le cœur ne se pardonne jamais!... Cette amitié que j'acceptais de vous m'eût été un outrage, comparée à l'amour que vous avez encore pour un autre. Signez, madame, signez !

THÉRÈSE.

L'amour que j'ai pour un mort !

SCENE IX.

LES MÊMES, LA BARONNE, BENJAMINE, RAYMOND, *entrant par l'allée du parc aux derniers mots de Morandal ; puis MARCELLIN.*

MORANDAL.

Eh ! madame, est-ce que Dieu ne fait pas des miracles ? est-ce que ceux auxquels il tend la main ne sortent pas du tombeau ? est-ce que l'on meurt quand on est aimé par une femme comme vous ?

THÉRÈSE.

Oh ! monsieur, monsieur, vous insultez à ma douleur.

MORANDAL, *allant chercher Marcellin sur le seuil du salon.*
Regardez, madame, et comprenez la mienne !

TOUS.

Marcellin !

THÉRÈSE, *apercevant Marcellin.*

Ah !... (*Tous deux s'élançant et tout à coup se tiennent à distance, retenus par la délicatesse.*)

MORANDAL.

Braves cœurs !... Marcellin, elle n'est plus ma femme, et si vous ne la soutenez pas, elle va tomber ! (*La baronne soutient Thérèse qui s'est évanouie ; Marcellin tombe à genoux à ses pieds et Benjamin et Raymond entrent dans le pavillon.*)

SCÈNE X.

CABRY, JACINTHE, DUCROC.

JACINTHE, *accourant par la gauche une fourche à la main.*
A toi, Cabry ! la bête va sortir.

CABRY, *paraissant.*

J'y suis.

JACINTHE.

L'entends-tu ?

CABRY.

Le voilà !

DUCROC.

Enfin ! *(Il s'élance par la porte du passage, la cassette sous le bras, et va s'esquiver.)*

CABRY.

Tu te sauves avec, attends ! *(Il lui lance un bâton dans les jambes. Ducroc trébuche ; la cassette vient tomber aux pieds de la baronne ; les sacs s'échappent du coffre.)*

JACINTHE.

Patatras, vieux gris !

DUCROC.

Petite scélérate ! *(Il se sauve par le fond ; Cabry court après.)*

JACINTHE.

Madame, voilà le trésor que cet honnête homme vous rapporte. S'il se sauve, c'est par modestie.

LA BARONNE.

Il y avait donc deux trésors !

MORANDAL, *montrant Marcellin.*

Madame, il y en avait trois... Chacun aura le sien à Grantier. Il n'y a que moi qui n'ai rien trouvé ici !

THÉRÈSE, *lui serrant les mains.*

Oh ! une amie !

MORANDAL.

Sans doute, mais...

BENJAMINE.

Colonel, nous vous trouverons une femme digne de vous !

MARCELLIN.

Vous vous engagez trop, ma sœur ; quelle femme dédommagera ce noble ami d'avoir perdu Thérèse ?

MORANDAL.

Ah ! c'était bien beau à vous de vous faire tuer à ma place, mais c'est bien adroit de n'être pas mort.

LA BARONNE, à *Morandal*.

Dans tous les cas, marié ou non, nous allons vous conserver à notre cher Grantier.

MORANDAL, *la prenant à part*.

Grantier ne m'a pas réussi. J'y ai fait deux affaires dont je ne suis pas content. Ecoutez. Je ne sais pas si je rachèterai une maison ; mais le jour où je me déciderai à prendre une femme, pour avoir bien le temps de lui regarder dans la main, je veux un congé de six mois ! non, un congé d'un an !

FIN.

NOTA. Pour la mise en scène, s'adresser au théâtre de la Galté.